Les œuvres d'art

du ministère des Travaux publics et de l'Approvisionnement

ou la politique du un pour cent

Les œuvres d'art

du ministère des Travaux publics et de l'Approvisionnement

ou la politique du un pour cent

Gouvernement du Québec
Ministère des Communications
Direction générale des publications gouvernementales

Québec 1981

Cet ouvrage a été réalisé avec le concours de la Direction de la Construction du ministère des Travaux publics et de l'Approvisionnement et publié sous la direction de Lise Demers, responsable de la Collection Formart à la Documentation québécoise, ministère des Communications.

Conseillère en linguistique
Eugénie Lévesque

Conception graphique
Michel Tremblay

Conseillère à la recherche
Véra Starostina Treymann - Architecte

Photographies
Daniel Lessard, Documentation photographique, ministère des Communications, pp. 3, 7, 9, 17, 19, 21 27, 41, 45 à 59, 65 à 73, 87 à 93, 95 à 99, 109, 116, 121, 124, 128, 129, 131, 139, 143, 145, 147, 151, 155 à 161, 165 à 175, 185, 197, 199.

Léopold Désy, pp. 5, 7, 10 à 15, 23, 25, 29 à 39, 43, 75 à 83, 94, 100 à 107, 111, 112, 113, 117, 118, 119, 123 à 127, 133 à 137, 141, 149, 153, 163, 177 à 183, 187 à 195.

Robert Furness, p. 63.

Documentation photographique,
ministère des Communications, pp. 1, 61, 85, 115.

© 1980 Éditeur officiel du Québec

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. Toute reproduction pour fins commerciales, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction, est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur officiel du Québec.

Dépôt légal - 1er trimestre 1981
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 2-551-04022-1

Le 8 mai 1961, le Conseil des ministres adoptait un premier arrêté en conseil qui prévoyait de consacrer un certain pourcentage du coût estimé de la construction pour l'embellissement des édifices publics. Par la suite, d'autres arrêtés ministériels furent adoptés, mettant davantage l'accent sur l'obligation d'utiliser un budget dit de 1% pour la réalisation d'oeuvres d'art intégrées à l'architecture.

Enfin, le 6 juin 1972, le Conseil des ministres créait un comité consultatif chargé de veiller à l'application de la politique du 1%. Afin de bien gérer cette politique, le comité élabora aussitôt des procédures et des mécanismes qui furent consignés dans un guide. Y étaient définies, notamment, les relations entre les personnes ayant une part de responsabilité dans l'exécution d'une oeuvre d'art conçue pour s'intégrer à un projet d'architecture. Cependant, le choix définitif des artistes et des oeuvres à réaliser incombait aux membres du comité et aux architectes responsables des projets.

Le dernier arrêté en conseil remonte au 25 avril 1979 et spécifie que «dans l'exécution de tout projet de construction d'un édifice public dont le coût excède 250 000 $, le ministère chargé de l'exécution du projet est tenu d'affecter à l'embellissement intérieur ou extérieur de cet édifice, une somme équivalente à 1% du coût estimatif de la construction». Toutefois, ces édifices publics doivent être la propriété du gouvernement, être ouverts au public pour des fins d'information ou de récréation ou, encore, pour l'obtention d'un bien ou d'un service.

Le ministère des Travaux publics et de l'Approvisionnement a eu pour souci de suivre cette politique du 1%, contribuant ainsi à humaniser les lieux et les édifices publics et à accroître le patrimoine québécois. Les oeuvres présentées dans ce livre répondent au besoin d'intégrer harmonieusement l'art à l'architecture et à l'environnement.

André-Marie Guez

Président du Comité du 1%
Ministère des Travaux publics
et de l'Approvisionnement

Remerciements

Nous remercions tous les artistes de la collaboration qu'ils nous ont apportée en nous fournissant les textes ou les documents nécessaires à la rédaction de leur biographie.

Jean Brousseau

Directeur des Communications
Ministère des Travaux publics
et de l'Approvisionnement

101-03770/

Il me fait plaisir, à titre de ministre des Travaux publics et de l'Approvisionnement, de vous présenter cet ouvrage qui constitue un répertoire des oeuvres d'art qui, par la mise en application de ce qu'il est convenu d'appeler la politique du 1%, viennent d'emblée enrichir le patrimoine culturel québécois.

Par cette politique, que nous appliquons à tous les projets d'importance que mon ministère réalise, un montant équivalent à 1% du coût du nouvel édifice est attribué à un ou plusieurs artistes pour que ceux-ci intègrent, en concertation avec les architectes, des oeuvres d'art aux édifices publics que nous érigeons.

Grâce à cette politique du Gouvernement du Québec, l'art, tout en devenant accessible au plus grand nombre de Québécois, apporte une dimension rafraîchissante à l'architecture contemporaine.

Elle permet en outre à nos artistes de s'exprimer dans des oeuvres qui constituent une richesse unique pour un peuple, car, à travers elles, c'est l'âme du Québec qui se découvre, se révèle.

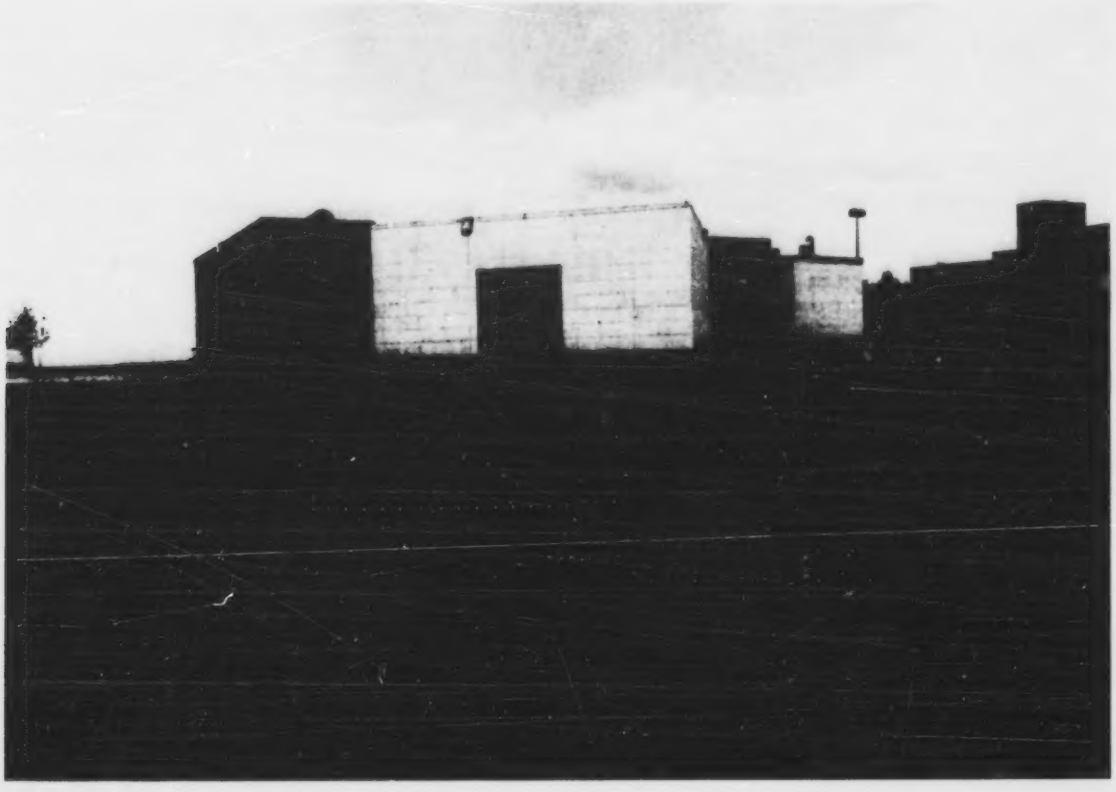
Vous trouverez dans cet ouvrage l'image même du peuple québécois, un peuple imaginatif et fier dont l'identité bien particulière s'affirme chaque jour davantage dans l'effervescente animation des événements culturels, politiques, économiques et sociaux dont le Québec est témoin aujourd'hui.

Le ministre des Travaux publics
et de l'Approvisionnement

Jocelyne Ouellette

Amos

Centre de détention
Monette, Leclerc et Saint-Denis, *architectes*



Pierre Ayot *

Né à Montréal en 1943, Pierre Ayot est diplômé de l'École des Beaux-Arts de Montréal (1963) où il étudia la lithographie, l'eau-forte et la sérigrahie avec Albert Dumouchel. Deux ans plus tard, il y devint professeur à la section gravure et il y enseigne toujours mais sous le couvert de l'Université du Québec à Montréal car l'École des Beaux-Arts y fut intégrée en 1969.

En 1966, il fonda «GRAFF, Centre de conception graphique», un atelier libre pour graveurs qu'il dirige depuis. Financé à la fois par le Conseil des Arts du Canada, le ministère des Affaires culturelles du Québec et la Ville de Montréal, GRAFF a marqué profondément le développement de la gravure québécoise.

En 1969, Ayot participa à la création de la Galerie «Media-Gravures», un centre de distribution de gravures. Par la suite, la Galerie Media allait devenir une galerie coopérative à but non lucratif.

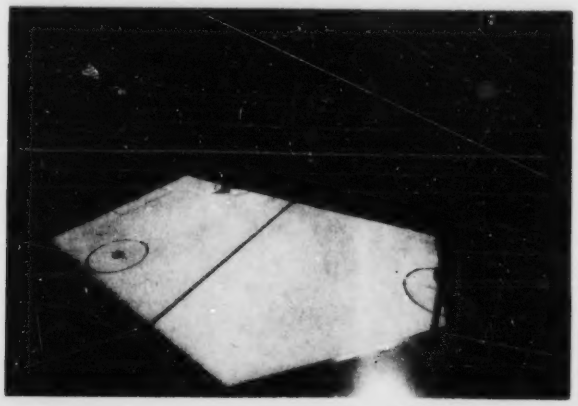
Pierre Ayot s'est affirmé au cours des quinze dernières années comme un des artistes les plus stimulants du Québec. Il a su donner à son art un dynamisme constant en agissant à la fois sur la forme et sur le contenu, y maintenant des caractéristiques personnelles. Sur le plan formel, l'oeuvre d'Ayot est passée de la lithographie, un objet bidimensionnel, à la sculpture-sérigraphiée, un objet à trois dimensions, pour en arriver, aujourd'hui, à une quatrième dimension, la création d'une situation dramatique.

Pierre Ayot est un constructeur visuel et matériel. Qu'elles soient à deux ou à trois dimensions, ses oeuvres recherchent l'impact immédiat. Et pour ce faire, chaque élément de la composition doit être essentiel et précis. Ces qualités se retrouvent dans ses premières lithographies, où l'accumulation d'informations était plus dense que dans les sérigraphies postérieures, tout autant que dans ses derniers assemblages où la répétition d'un élément accentue la présence de l'objet. Qu'il s'agisse d'une feuille de papier, d'un mur ou d'un plancher, l'espace est découpé graphiquement soit par des masses de couleurs, soit par des lignes ou encore par le volume même des objets incorporés à l'oeuvre. L'ensemble doit donner une construction visuelle solide et sans complaisance.

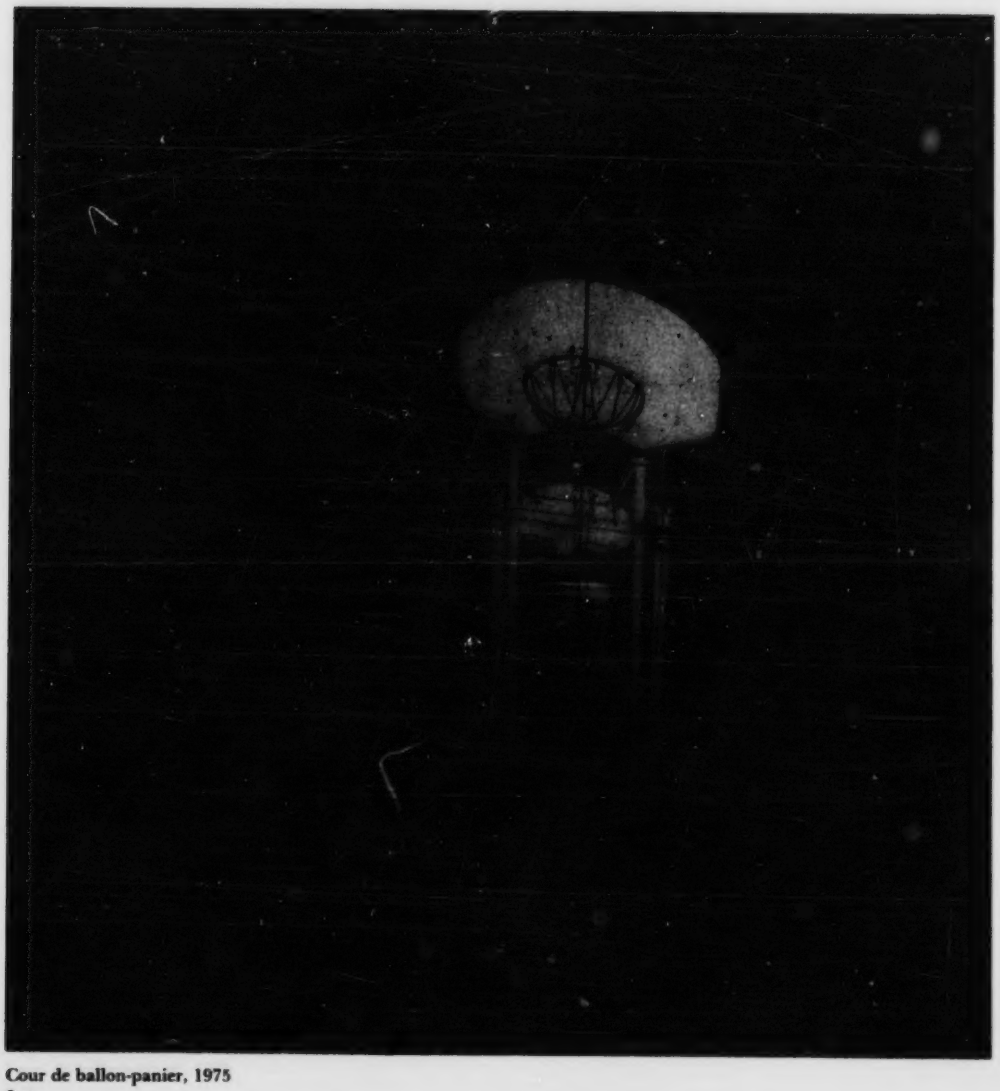
Pierre Ayot a déjà reçu plusieurs prix et son oeuvre est représentée dans nombre de collections publiques. Il a été boursier du Conseil des Arts du Canada en 1971, 1974 et 1979 et membre du Comité exécutif du Conseil de la Gravure du Québec en 1979.

---

* Extrait de Gosselin Claude, *Les Réflexes-surprises des objets transformés de Pierre Ayot*, Québec, ministère des Affaires culturelles, Musée d'art contemporain, Montréal, 1980.



Cour de hockey, 1975
6 x 60 m
Macro-sérigraphie



Cour de ballon-panier, 1975
6 m
Macro-sérigraphie

Amos

Palais de Justice
Monette, Leclerc et Saint-Denis, *architectes*

Raymond Mitchell

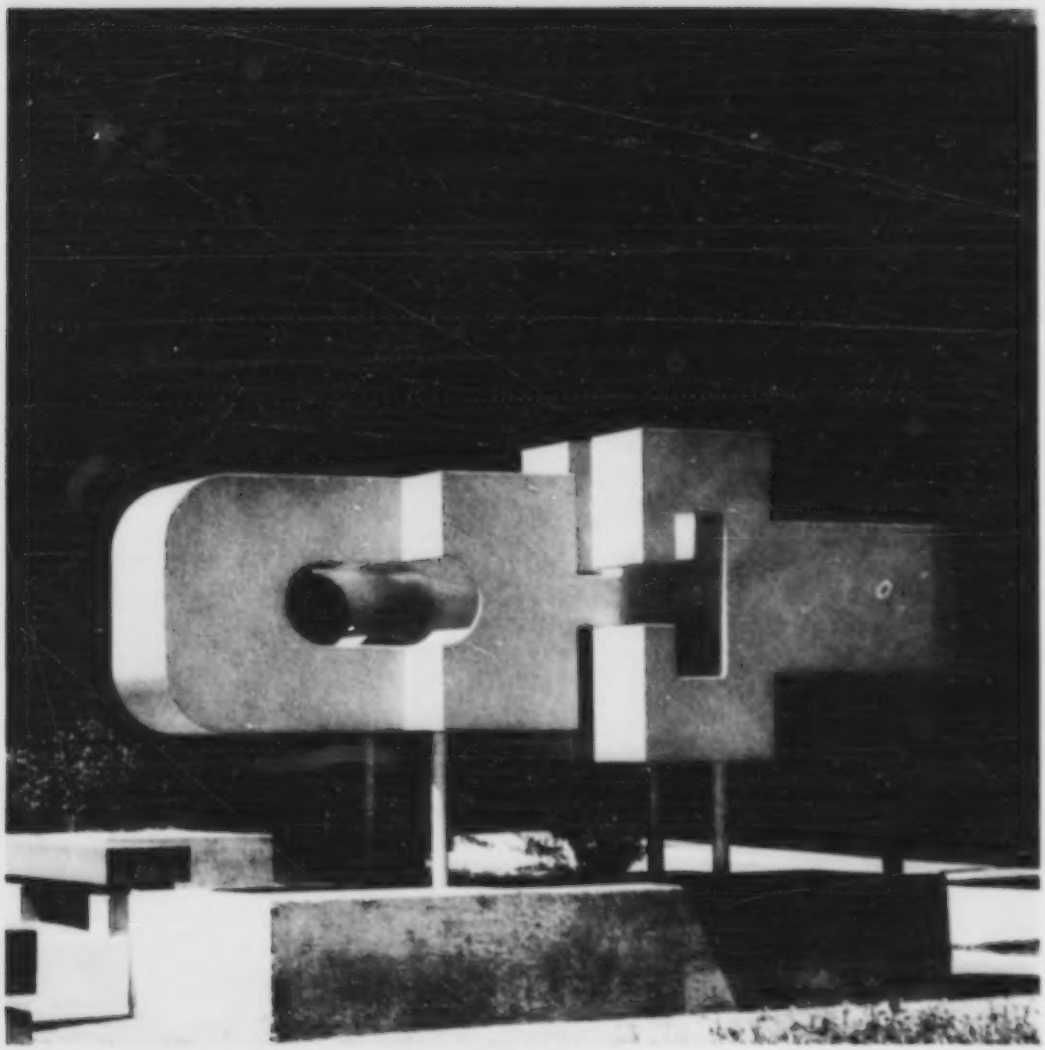
Né à Malartic, Abitibi, en 1942, Raymond Mitchell fit des études à l'École des Beaux-Arts de Montréal (1962-1966) d'où il est diplômé en sculpture. En 1968, il obtenait un diplôme d'aptitude pédagogique en arts plastiques. Tour à tour sculpteur, professeur d'art plastique à la régionale Le Royer, à Saint-Léonard (1966-1969), sculpteur de prototypes chez Unican Security Systems Inc. (1969-1971), chargé de cours à l'Université du Québec à Montréal et à Chicoutimi de 1972 à 1976 et illustrateur à la pige de brevets d'invention de 1974 à 1979, il vient de terminer sa troisième année en design industriel à l'Université de Montréal (1978-1981).

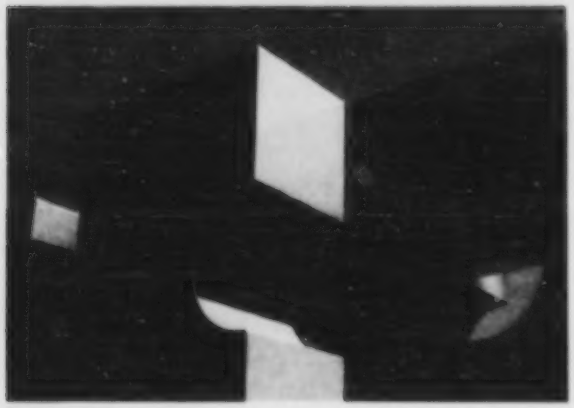
Dès sa sortie des Beaux-Arts, Raymond Mitchell acceptait avec beaucoup de réserve la sculpture en tant qu'objet d'art esthétique et se refusait à élaborer une recherche plastique axée sur l'art pour l'art.

Ce besoin d'allier l'utile au beau le mena progressivement à tenter diverses expériences, comme celle d'intégrer une articulation à l'intérieur d'une sculpture ou, encore, celle de fabriquer des «multiples» par des moyens de reproduction industrielle (1966-1970) pour, en dernier ressort, s'intéresser davantage à l'aspect fonctionnel des objets. Depuis deux ans, il s'adonne au design alternatif dont l'objet est conçu pour des groupes minoritaires généralement oubliés de l'industrie. C'est ainsi qu'il travailla à la réalisation de terrains de jeux et d'équipements spécialisés pour les handicapés et pour les vieillards.

Raymond Mitchell participa à plusieurs expositions collectives à Val-d'Or, Sept-Iles, Granby, Toronto et Alma ainsi qu'au Musée d'art contemporain (1967), au Musée du Québec (1968) et au Musée Rodin à Paris (1969). Lauréat de la province de Québec en 1969 et 1970, ses sculptures font partie des collections de la ville d'Alma (symposium 1966), de la compagnie Seagrams (1969) et du Musée du Québec (1967-1968).

Dans le cadre de la politique du 1%, il réalisa la sculpture en aluminium intitulée «Égalité?» d'après une maquette datant de 1972.





Égalité?, 1975
2,7 x 1,8 x 1,5 m
Aluminium peint

Marcelle Ferron

Née à Louiseville en 1924, Marcelle Ferron fit des études à l'École des Beaux-Arts de Québec (1941-1942) avant de partir pour Montréal où elle s'intégra à un milieu artistique à l'image de sa fougue et de sa révolte. De 1946 à 1953, elle adhéra au mouvement des automatistes et elle signa, en 1948, le manifeste du Refus Global. En 1950, elle était parmi le groupe des Rebelles qui exposèrent, rue Mansfield, après le refus du Musée des Beaux-Arts de Montréal de présenter leurs oeuvres au Salon du Printemps.

En 1953, elle s'installa en France où elle demeura jusqu'en 1965. Ces années constituent une période de production intense. Confrontée à diverses écoles, guidée par sa passion pour la lumière et la couleur, Marcelle Ferron développa son écriture violente et mouvementée et s'affirma comme une des principales représentantes de l'abstraction lyrique. Durant ces années, elle participa à de nombreuses expositions collectives, dont: «Réalités nouvelles» à Paris (1957-1960), «Antagonisme», au Louvre, à Paris (1962), «la Peinture canadienne moderne» au Festival des Deux Mondes, à Spolète, en Italie (1962), «La Biennale Canadienne» à la Tate Gallery, à Londres (1963), tandis que des expositions individuelles eurent lieu à Paris (1955-1960), Bruxelles (1956-1965), Montréal (de 1956 à 1965) et Munich (1962).

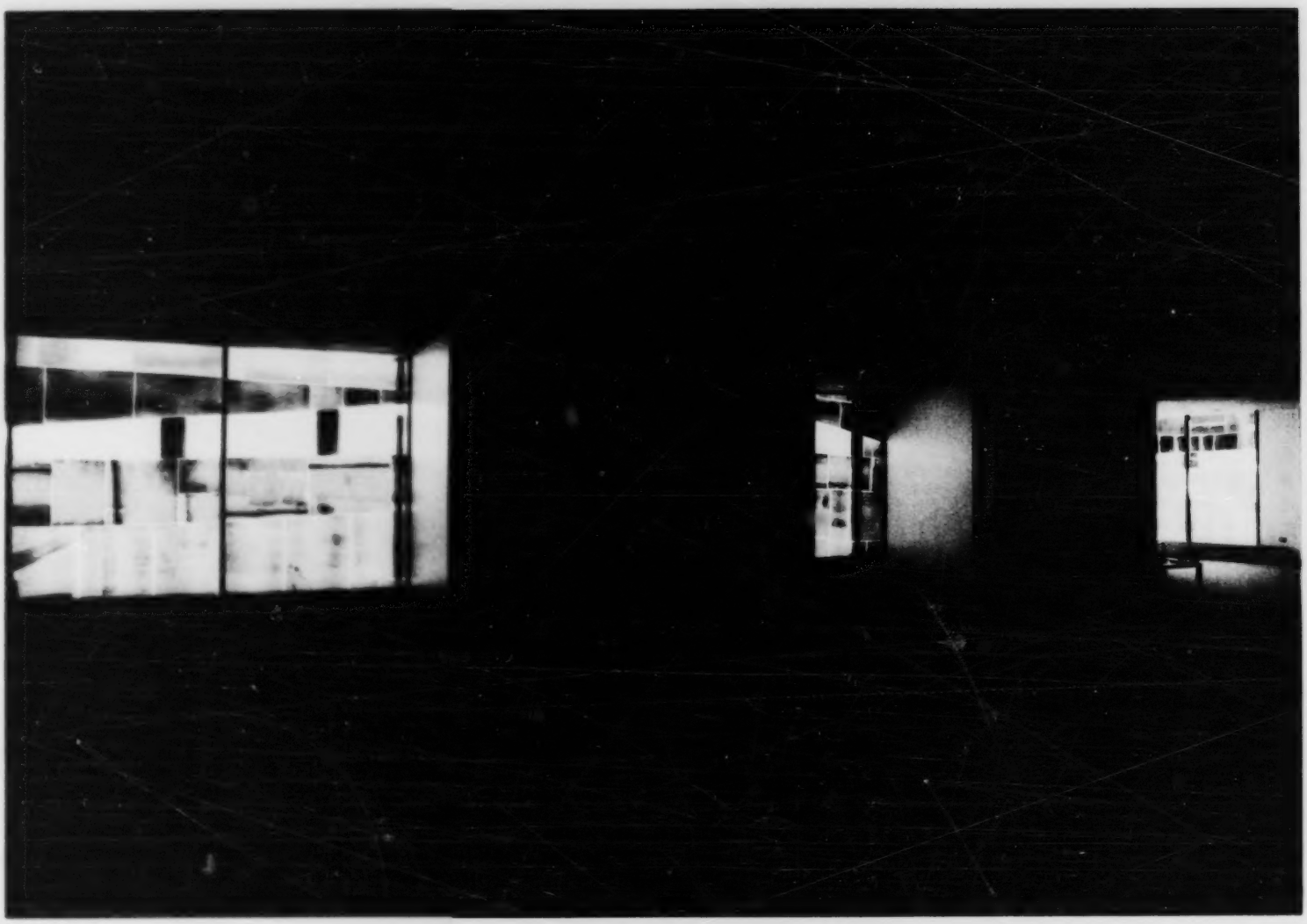
Cette recherche constante de la lumière et de la couleur vivante lui révéla le monde fascinant de la verrière qu'elle commença alors à étudier. Plus tard, sa rencontre avec le maître verrier Michel Blum marqua un tournant décisif dans sa vie. Non seulement ce dernier l'initia à l'art du vitrail mais il lui transmit les résultats de ses recherches sur une nouvelle technique d'assemblage consistant à utiliser des joints en acrylique et à insérer le vitrail sur un coussin d'air, entre deux plaques de verres neutres.

De retour au Québec en 1965, l'artiste conclut, avec la compagnie Superseal de Montréal, une alliance par laquelle cette industrie lui laissait entière liberté sur la conception du dessin et lui donnait accès à l'usine de montage. Durant trois ans les laboratoires de cette compagnie poursuivirent les recherches amorcées par Michel Blum afin de fabriquer des verrières qui répondent à la fois aux exigences climatiques de nos saisons et aux contraintes structurales des immenses façades de nos édifices, tout en garantissant l'écriture ample, aux grandes taches de couleur, propre à l'artiste. Ces expériences permirent de mettre au point des joints presque invisibles, en vinyle, qui n'entravent pas la lecture de l'oeuvre mais favorisent l'explosion de la couleur et le jeu de la lumière, comme pour le vitrail de Granby.

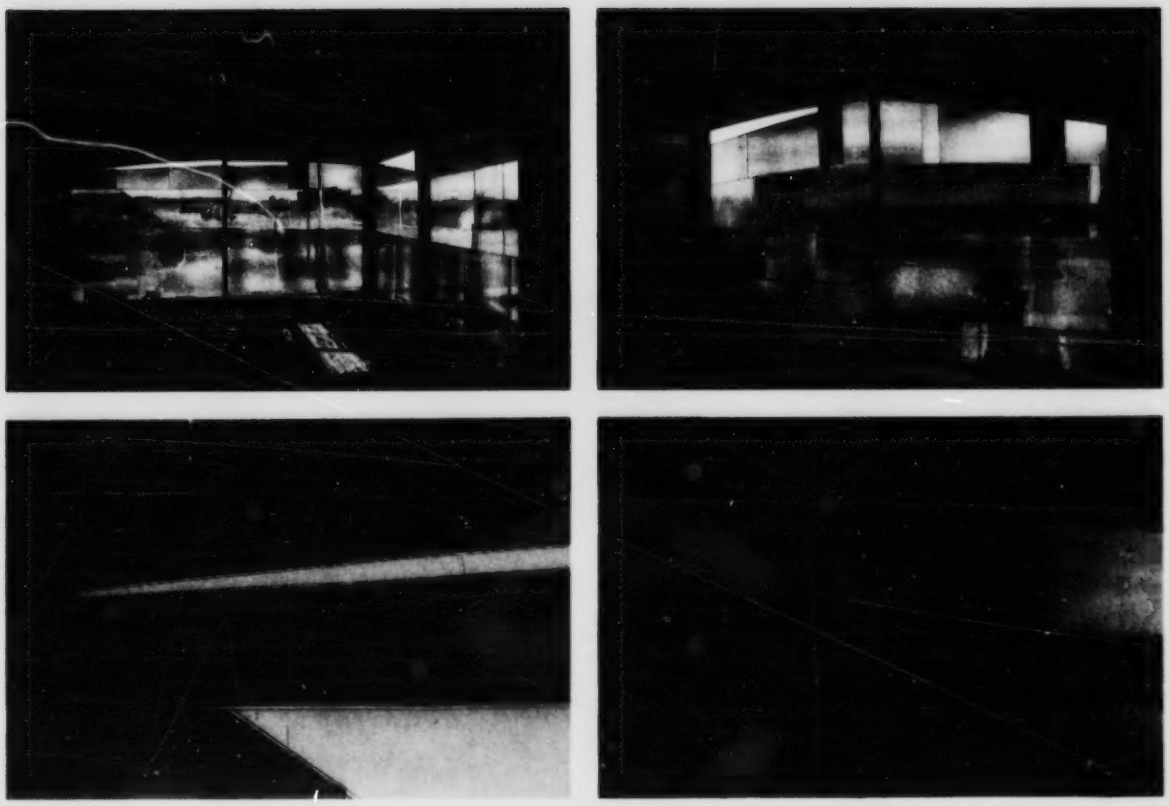
Parmi les principales verrières de Marcelle Ferron, mentionnons la murale du Cercle universitaire de la Cité du Havre (1967), celle de la station de métro Champ-de-Mars (1968), celle de l'église du Sacré-Coeur à Québec (1969), celle de l'édifice du Portage, à Hull (1972), celle du Palais de Justice d'Amos (1975), celle du Centre administratif de Granby (1979), celle de la «Alliance Church» à Saskatoon (1978) et celle de la station de métro Vendôme à Montréal (1980).

Depuis 1968, Marcelle Ferron poursuit des recherches personnelles sur la fusion du verre. Fascinée par la gamme infinie des couleurs et des textures qui s'offre à son imagination, elle expérimente de nouvelles superpositions de verre différent et réalise des pièces où la spontanéité du geste l'emporte sur les contraintes techniques de la fabrication. Plusieurs de ces tableaux de verre firent l'objet d'expositions tandis qu'un grand nombre, commandés pour transformer portes, cloisons ou fenêtres, font partie de collections privées.

Après un silence d'environ 7 ans, Marcelle Ferron est revenue à la peinture et exposa à la Galerie Gilles Corbeil à Montréal (1980). L'artiste n'a rien perdu de sa fougue mais l'ensemble, influencé par les divisions obligatoires du vitrail, paraît aujourd'hui plus structuré.



Verrière, 1975
18 x 2,4 m



Photographie extérieure prise la nuit

Reynald Piché

Né à Rock-Island, au Québec, en 1929, Reynald-Piché est diplômé de l'École des Beaux-Arts de Montréal (1964). Après différents stages d'études, il commença en 1968 à faire des expériences en métallurgie dans une usine de Valleyfield afin de réaliser des objets d'art intitulés «capots d'automobiles». Ces murales formées de pièces d'auto soudées furent en partie exposées à la Cité des Jeunes de Vaudreuil en 1969.

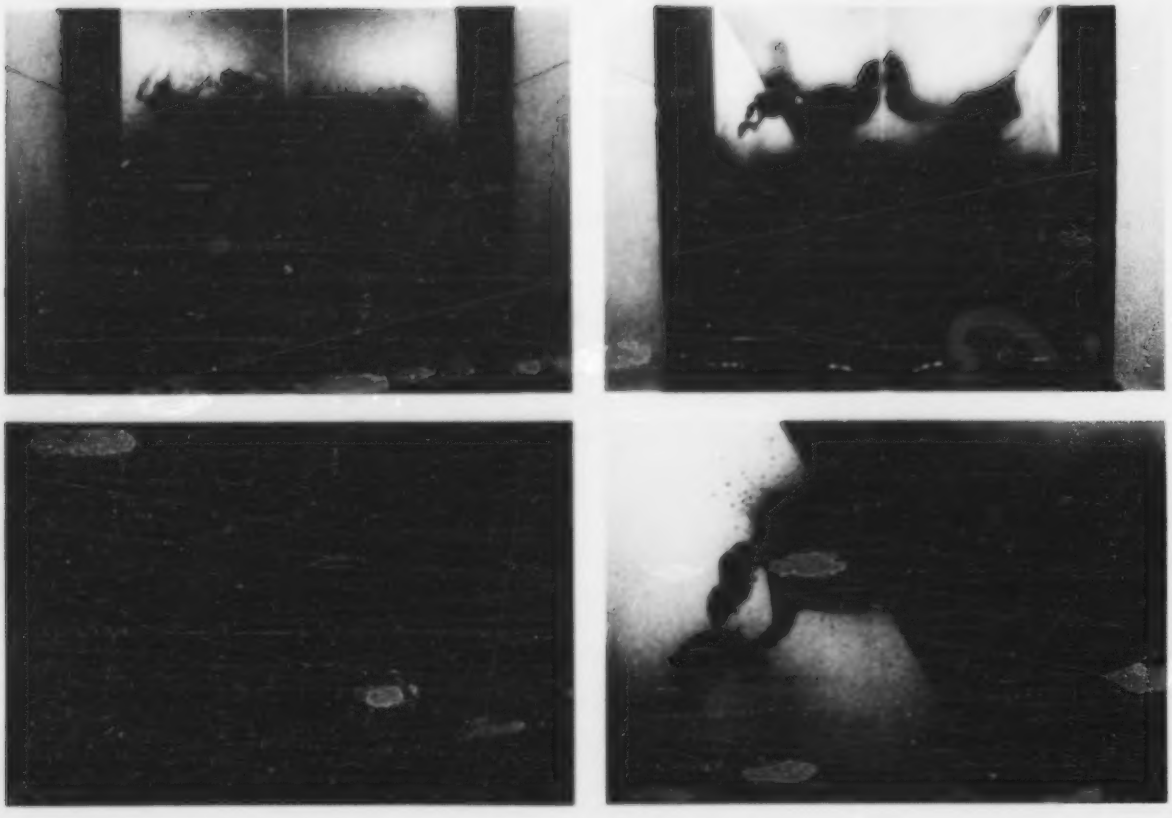
Mais en 1970, entreprenant des recherches sur l'aluminium, notamment à l'usine Alcan de Valleyfield, Reynald Piché y acquit des connaissances qui lui dévoilèrent les possibilités de ce métal en regard de sa propre recherche artistique. L'artiste décida alors d'explorer la lumière et la transparence de la couleur par le biais de l'aluchromie utilisant, au début des émulsions sur aluminium puis, à partir de 1973, en travaillant par électrolyse, tout en enseignant au Collège de Valleyfield.

Plusieurs de ses réalisations ornent des édifices publics, dont une murale à l'Institut de recherche de l'Hydro-Québec, à Varennes, les portes d'ascenseurs de l'Hôtel Méridien, à Montréal, les murales à l'entrée des quatre salles d'audience au Palais de Justice d'Amos, dans le cadre de la politique du 1% ainsi que l'environnement qu'il réalisa pour l'Union régionale des Caisses populaires au Complexe Desjardins à Montréal. Ses oeuvres font également partie de collections privées ou publiques, dont celles de la Galerie Nationale du Canada, du Musée du Québec, du Musée de Joliette, de l'Université de Montréal, de l'Université Saint-Paul, à Ottawa, du ministère des Affaires extérieures, à Ottawa; elles figurent dans les maisons du Québec à Paris, Londres et Milan.

Les oeuvres de Piché firent l'objet de plusieurs expositions individuelles, notamment à la Galerie Libre en 1968 (acrylique sur aluminium), à la Galerie de l'Étable du Musée des Beaux-Arts de Montréal en 1972 (émulsions sur aluminium), au Centre Culturel de Valleyfield en 1973 (aluchromies), à la Galerie Hélène Appel, à Paris en 1974-1975, au Centre Culturel canadien, à Paris en 1975, à la Galerie du Parc, à Trois-Rivières, en 1977, et au Centre Culturel de Drummondville en 1979.

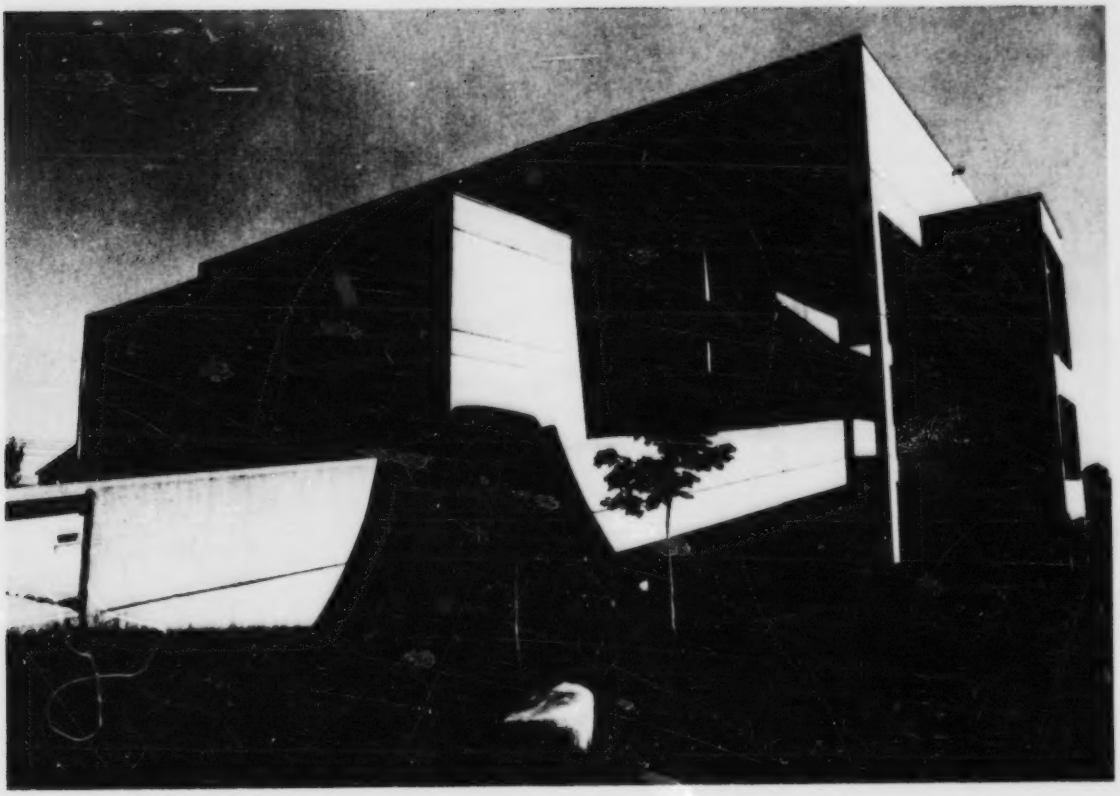
En 1979, lors d'un séjour en Europe, Reynald Piché revint au dessin. Désirant recréer la lumière avec le minimum de moyens, il réalisa une série de papiers qui firent l'objet d'une exposition à la Galerie l'Aquatinte, à Montréal en 1979.

Murale, 1977
2,4 x 2,4 m
Aluchromie



Arthabaska

Palais de Justice
Lavigne et Marquis, *architectes*



Marcel Jean

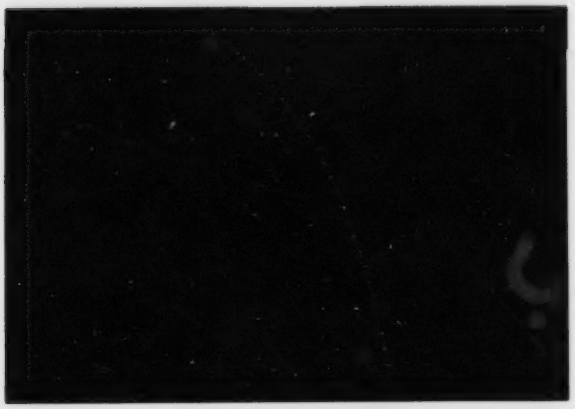
Né à Saint-Éleuthère de Kamouraska en 1937, Marcel Jean est diplômé de l'École des Beaux-Arts de Québec en 1959 où il obtint la médaille de bronze du Lieutenant-gouverneur. Depuis lors, il a réussi à relever le défi de mener à bien deux carrières parallèles, celle de pédagogue et celle d'artiste-peintre.

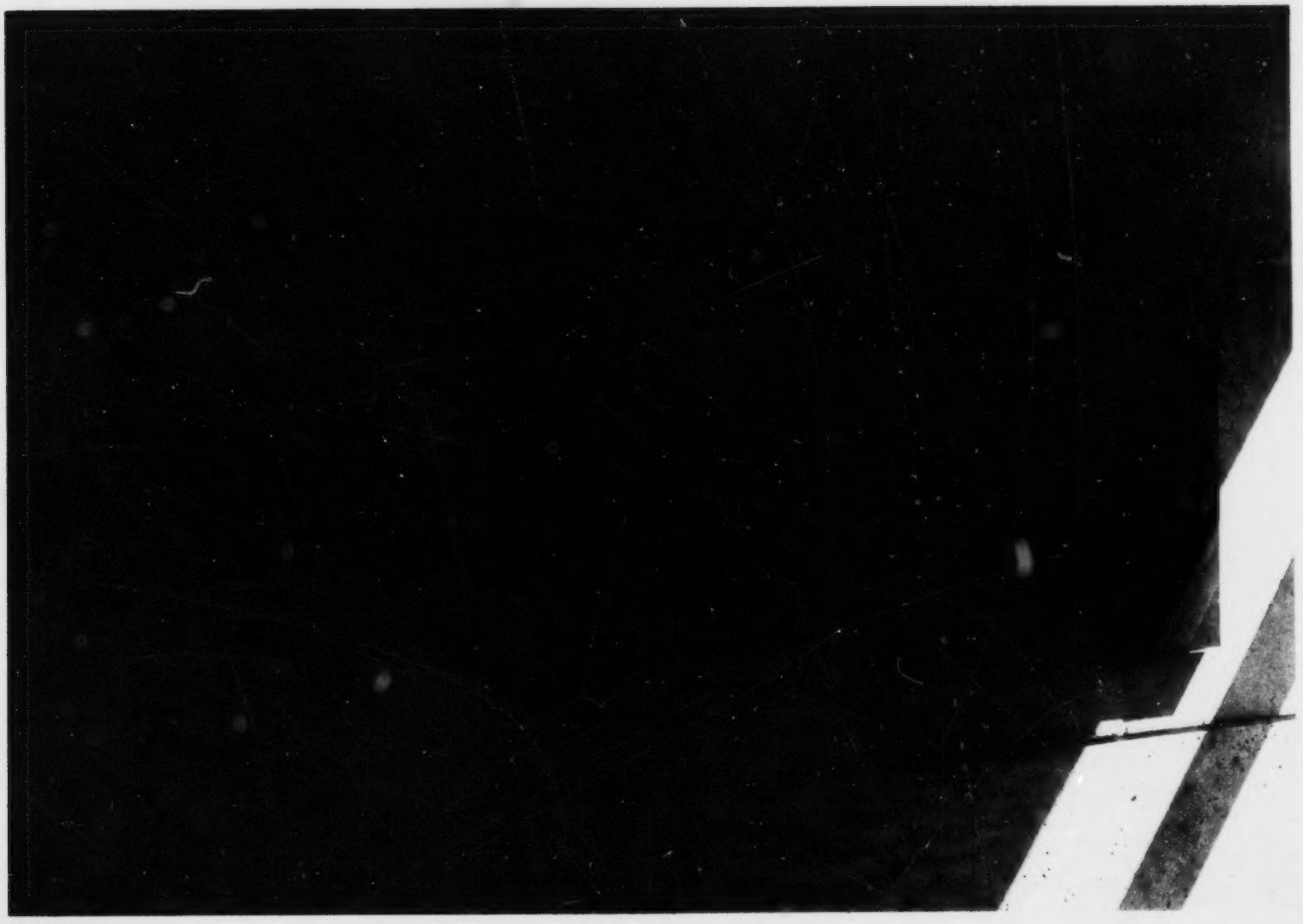
D'abord professeur à l'École des Beaux-Arts de Québec de 1964 à 1967, il enseigna ensuite à l'École d'Architecture de l'Université Laval jusqu'en 1970 pour retourner à l'École des Arts Visuels de la même université où il a été nommé agrégé en 1975 pour enfin accéder à la charge de titulaire en 1979. Si ces titres universitaires témoignent déjà amplement de la qualité de son enseignement, les commentaires enthousiastes de ses collègues et de ses étudiants sont encore plus éloquents. Consultant et conférencier recherché, il a collaboré à l'élaboration de nombreux programmes d'enseignement, participé à plusieurs rencontres-discussions et donné nombre de causeries et conférences.

Mais cet enseignant est d'abord et avant tout un chercheur et un créateur. En effet, Marcel Jean est un des artistes-peintres parmi les plus importants du Québec contemporain. Son art en constante et rigoureuse évolution depuis ses tout débuts, alors même qu'il était étudiant aux Beaux-Arts, est remarquable tout autant par la recherche d'une organisation presque mathématique de l'espace que par un égal souci d'établir des rapports logiques au moyen de la couleur. La qualité de cette recherche est vite remarquée et plusieurs prix viennent d'ailleurs la souligner dès 1961, puis en 1962, 1964 et 1965, comme on la reconnaîtra ensuite par l'octroi de bourses du ministère des Affaires culturelles du Québec en 1967 et en 1974 et du Conseil des Arts en 1969.

Dès 1967, le Musée du Québec lui ouvrit ses salles en exposant une centaine de ses oeuvres. Auparavant, Marcel Jean avait participé à des expositions de groupe et il continua d'exposer ses oeuvres un peu partout au Canada et à l'étranger soit en groupe soit en expositions particulières. C'est ainsi qu'il exposa au Musée du Québec et au Musée d'art contemporain à quelques reprises, à la Galerie Nationale du Canada, à l'Art Gallery de Toronto, au Musée Rodin à Paris, à la Tour des Arts de l'université Laval et dans un grand nombre de centres d'expositions et de galeries d'art.

Ses oeuvres font partie des plus prestigieuses collections du Canada, dont celles du Musée du Québec, du Musée d'art contemporain, du Musée des Beaux-Arts de Montréal, de l'Art Gallery of Ontario, de la Banque des oeuvres d'art du Canada et de l'université Laval.





No 283, 1975
1,35 x 3,6 m
Acrylique sur toile marouflée

Lewis Pagé

Né à Québec en 1931, Lewis Pagé étudia à l'École des Beaux-Arts de Québec (1957-1961). Par la suite, il suivit des cours de fonderie à Elliot Lake en 1967 et de fonderie d'art à Genève en 1974.

Depuis 1963, Lewis Pagé se consacre exclusivement à la sculpture, décidé à vivre de son art. Il débuta par la taille directe, sculptant dans la pierre les chapiteaux des bas-côtés de la Basilique Sainte-Anne-de-Beaupré (1964). En 1966, il concevait les quelques deux cents stèles funéraires en granit pour le cimetière des Frères des Écoles Chrétiennes, à Québec. Mais il délaissa cette technique qui ne correspondait ni à sa sensibilité ni aux oeuvres qu'il imaginait. Il travailla alors l'acier soudé, le fer, l'aluminium coulé puis le bronze, matériau qu'il préfère pour ses qualités de permanence, de couleur, de texture et parce qu'au départ, le bronze n'impose ni ne suggère des manières ou des façons de créer.

Parmi les centaines d'oeuvres qu'il créa, mentionnons, entre autres: «Mon pays c'est rafale» (2,7 m haut. x 3,3 m larg.) une de ses premières oeuvres d'envergure, pour la Steel Company of Canada, à l'occasion d'Expo 67: cette pièce, sous l'influence manifeste de la nature résume ses principales préoccupations: oeuvre aérienne constituée de longues barres d'acier cintrées s'élançant vers le ciel et dégagée du socle de manière à accentuer l'impression d'envol et de légèreté. Dans ce même style, Pagé réalisa «Ne partez pas» (3 m haut.) en 1967, aujourd'hui sur la terrasse du côté droit, au ministère des Affaires culturelles, à Québec, «Épanouissement» (9 m haut.) à la polyvalente de Port-Alfred en 1969, «Arbre de fer» au symposium de Schefferville en 1970, «l'Étoilier du Marais» (3 m larg.) pour l'étang de Jean-Paul Lemieux, à l'île aux Coudres en 1971, «Lézarde» à la Place des Congrès de Québec en 1975, «Hautes Herbes» (2,4 m haut. x 6 m larg.) qui, à partir de tubes de lampadaires recourbés, s'organisent en un enchevêtrement de tiges reliées les unes aux autres par des barres servant de bancs ou de tables et, enfin, «Air et Variation» (5,4 m larg.) pour le poste de la Sûreté du Québec à Saint-Georges-de-Beauce (1980).

Lewis Pagé créa également des oeuvres d'aspect plus massif tel «Étude en sol» en granit et en fonte pour la firme Piette Audy Bertrand et Associés, à Québec (1972), la «raison sociale» de Québec Ready Mix et Vibreck, en beton coulé (1971) et «Les parties» (2 m haut.) pour le palais de Justice d'Arthabaska en 1976 symbolisant la justice: 3 parties face à face, autonomes, bien que soudées l'une à l'autre. L'intérieur est évidé, principe qu'il avait déjà expérimenté avec «Dispute philosophique» cette sculpture située sur le terrain du Grand Théâtre de Québec et qu'il a repris dans les 4 personnages semi-creux en aluminium qu'il réalisa en 1979 pour l'Union régionale de Québec des Caisses populaires Desjardins à Lévis, et «Famille assise», en acier soudé pour l'exposition internationale d'Osaka, au Japon en 1970.

Outre ces réalisations, Lewis Pagé créa un grand nombre de pièces en bronze de petit format qui font aujourd'hui partie de collections privées. Membre de l'Association des sculpteurs du Québec depuis 1963, vice-président de cette association en 1971-1972, administrateur de la conférence Canadienne des Arts (1972-1973) et membre du Comité d'acquisition du Musée du Québec (1975-1976), il participa également à plusieurs expositions collectives. Depuis 1975, il est copropriétaire d'une fonderie d'art sur la rue Mgr Gauvreau, à Québec, où il coule dans le bronze et l'aluminium des pièces de toutes dimensions à partir des procédés de la cire perdue, du sable et du styromousse . . .

Les Parties, 1975
2 m de haut.
Bronze.

Cacouna

Centre des transports
Clément, Lévesque et Mercier, *architectes*
Claude Villeneuve, *architecte*

Reno Salvail

Né à Plessisville en 1947, Reno Salvail fit ses études à l'École des Beaux-Arts de Québec de 1966 à 1970. Attiré par les textures et la tridimensionnalité, ce peintre poursuit une démarche qui le mena, depuis ses premières peintures réalisées avec des matières rugueuses, tels le sable ou la fibre de verre, au tableau d'aujourd'hui en trois dimensions, oeuvre spatiale abstraite, plus structurée, aux contours laissés à découvert de manière à conserver la rugosité de la toile brute. La pièce retenue pour la 11e Biennale du Québec au Centre Saidye Bronfman (1979) illustre bien la recherche actuelle de l'artiste: tableau en trois dimensions, de forme pyramidale, sur laquelle s'inscrit un graphisme à la craie.

C'est également le souci du volume et du relief et l'illusion de la profondeur et de l'espace par le jeu de la couleur qui caractérisent la murale, répétée sur les 2 faces nord-sud de l'édifice du ministère des Transports à Cacouna, dans le cadre de la politique du 1%.

Reno Salvail participa à quelques expositions de groupe, notamment au Musée du Québec (1970), au Musée régional de Rimouski (1974) et à la Galerie les Deux Folles, à Québec (1979); à des expositions en solo aux Galeries A.P.G.A. à Matane et André Bécot à Québec (1979).

Également photographe, il exposa en duo à la Galerie Joliet de Québec et au Musée d'art de Joliette en 1976 ainsi qu'avec le groupe «Composite» à la Maison Maheux-Couillard, à Québec, à la Galerie de l'Anse-aux-Barques à Québec et au Musée de Rivière-du-Loup (1978).

Boursier du ministère des Affaires culturelles en 1976 et 1979, Reno Salvail enseigne depuis 1972 la sémiologie de l'image photographique au Cégep de Matane.

Sans titre, 1979
4,35 x 21 m côté nord
4,35 x 21 m côté sud
Émail cuit

Candiac

Poste de la Sûreté du Québec
Émery Lessard, *architecte*
ministère des Travaux publics
et de l'Approvisionnement

Serge Bourdon

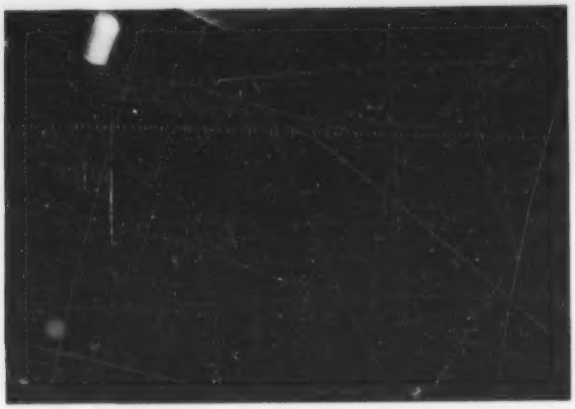
Né à Montréal en 1945, Serge Bourdon obtint sa formation en sculpture, d'abord à l'atelier de Jean-Julien Bourgault à Saint-Jean-Port-Joli puis en suivant des cours du soir à l'École des Beaux-Arts de Montréal de 1965 à 1967.

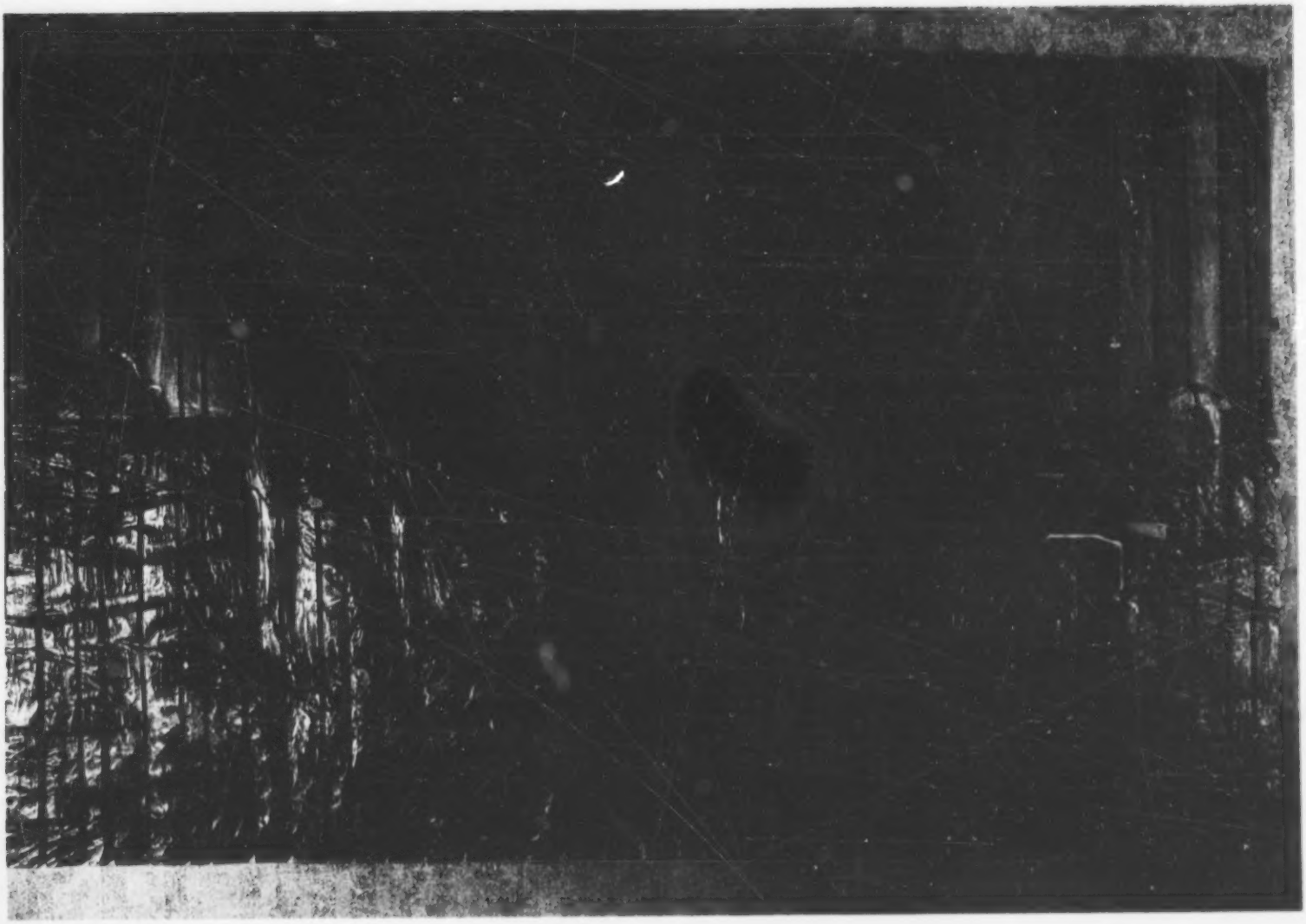
En 1967, il ouvrit son propre atelier de sculpture à Longueuil et, de 1970 à 1975, il fut co-fondateur et directeur des Ateliers du Vieux-Longueuil.

Ses réalisations sont très variées: objets d'art religieux, dont trois statues en chêne pour le Centre Communautaire Habitat Saint-Camille, à Montréal Nord, (1968), caricatures de personnalités connues et participation à l'édition d'art en réalisant, entre autres, la sculpture ornant la cuvette de la couverture du roman d'Anne Hébert, Kamouraska, pour les Éditions Art Global. Chacune de ses oeuvres constitue un jalon dans l'exploration du thème de l'environnement social.

Depuis 1968, avec sa sculpture «La foule» composée de 1 000 unités, Serge Bourdon poursuit sa recherche sur la copropriété d'une sculpture thématique globale. Il travaille actuellement sur une sculpture intitulée «Solidarité» et composée de 51 unités dont la hauteur varie entre 1 et 1,5 mètre. Ainsi, 51 copropriétaires se partageront la sculpture et pourront, en se réunissant, recomposer la structure globale. Dès lors, l'oeuvre devient un lieu de rencontre ouvert à la sensibilité de chacun. Six unités de cette sculpture firent partie d'une exposition à Bruxelles organisée par le ministère des Affaires intergouvernementales. En 1979, il réalisait, dans le cadre de la politique du 1%, une murale constituée de lattes de bois espacées les unes des autres.

Il est membre fondateur de la Société d'Histoire de Longueuil, de celle de Laprairie et également du Conseil Culturel de la Rive-Sud.



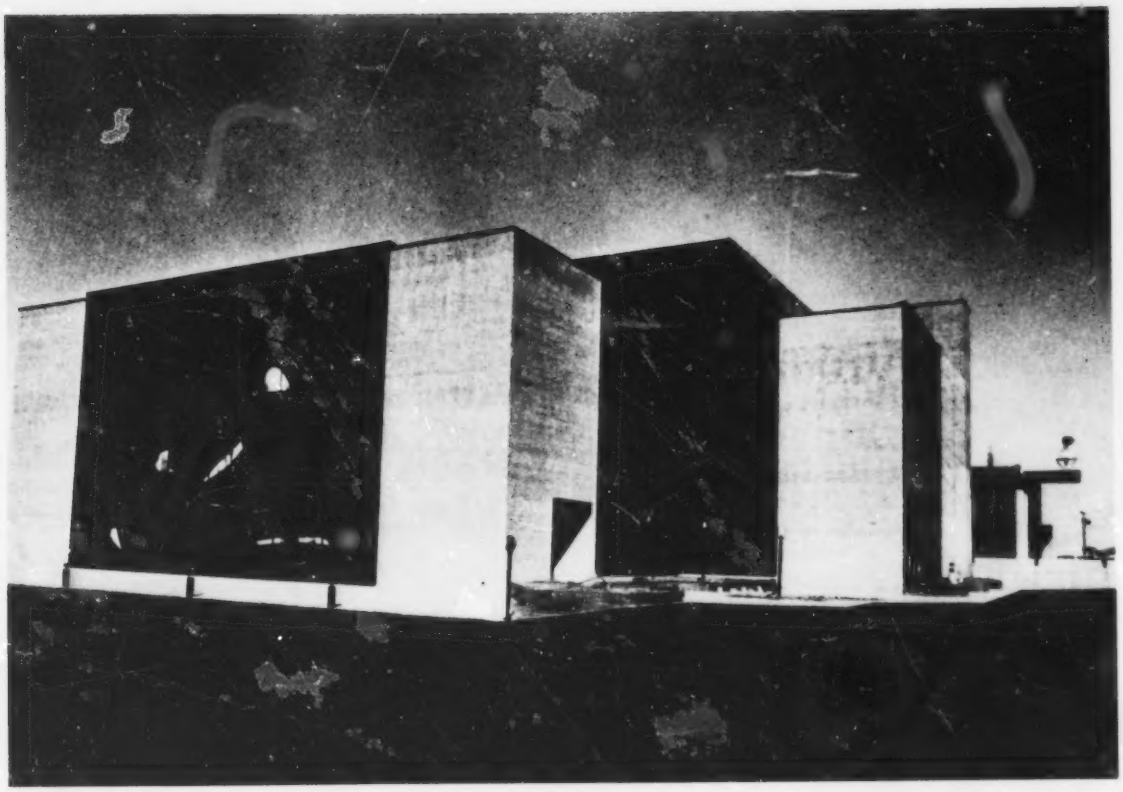


Les quatre saisons, 1979
3,6 x 1,2 m
Bas-relief en pin

Photographie prise sous un éclairage différent

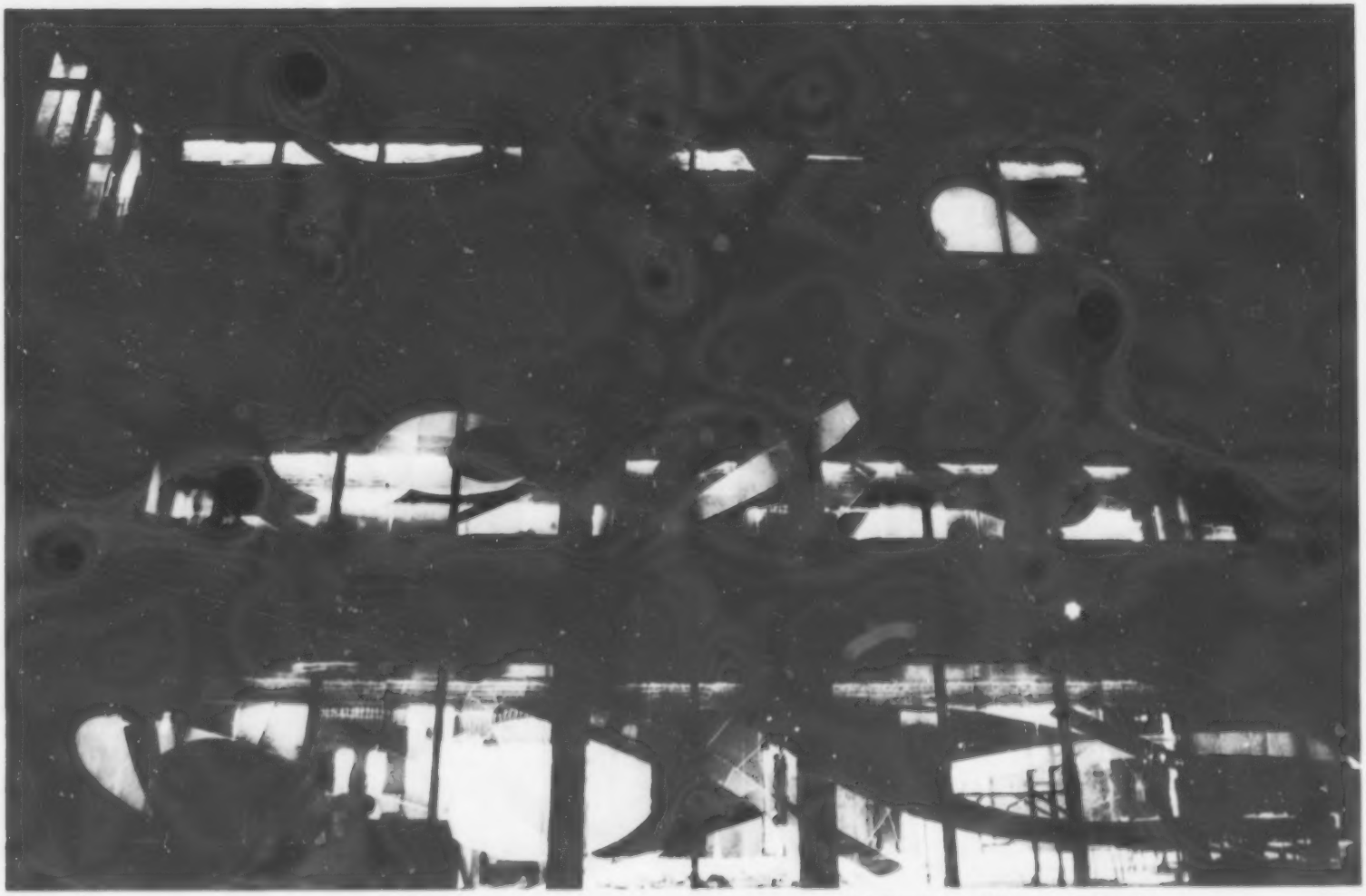
Granby

Centre administratif
Breton, *architecte*



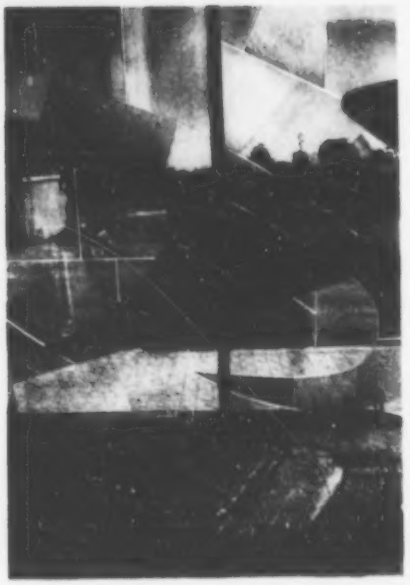
Marcelle Ferron

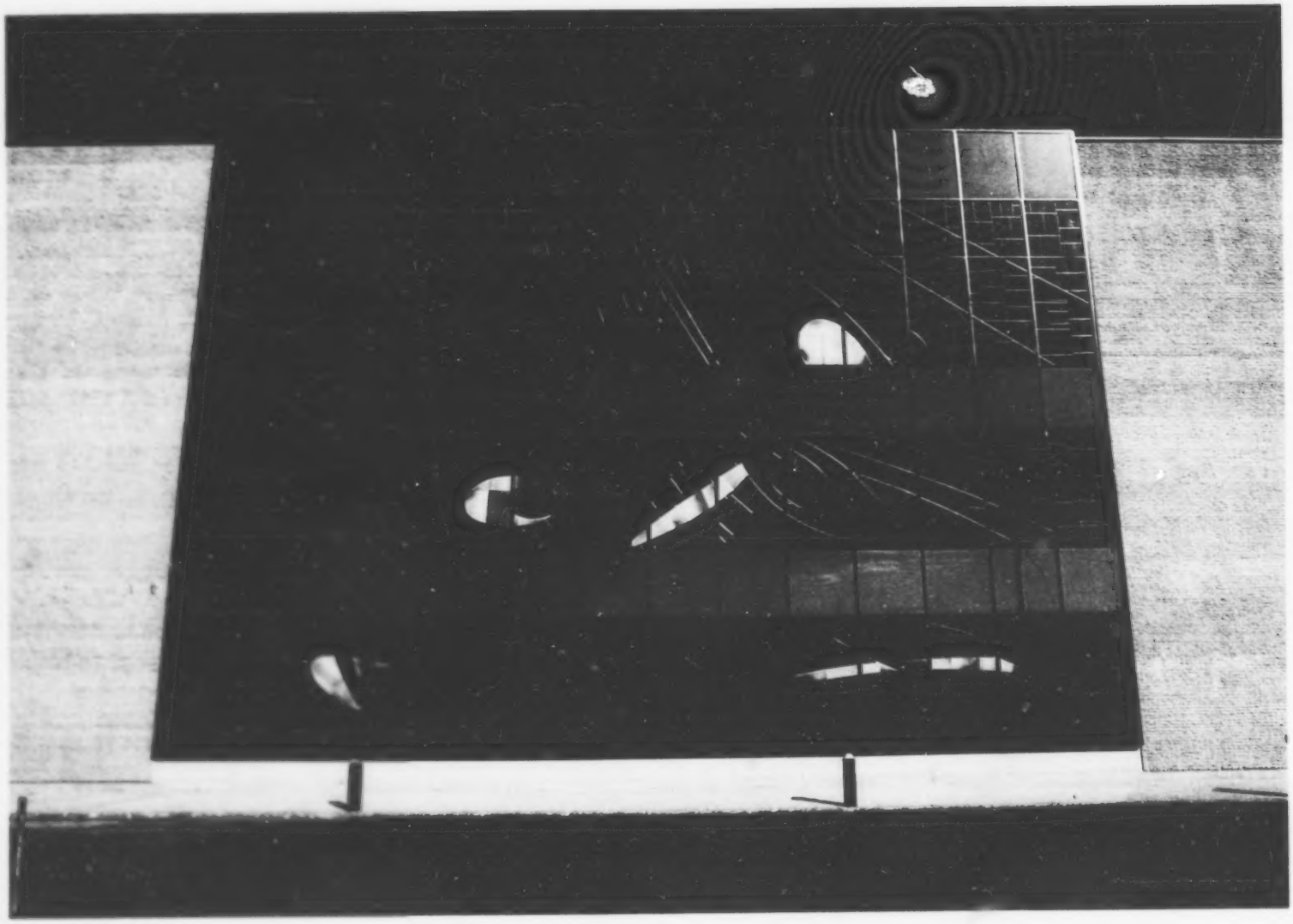
(Voir page 8)

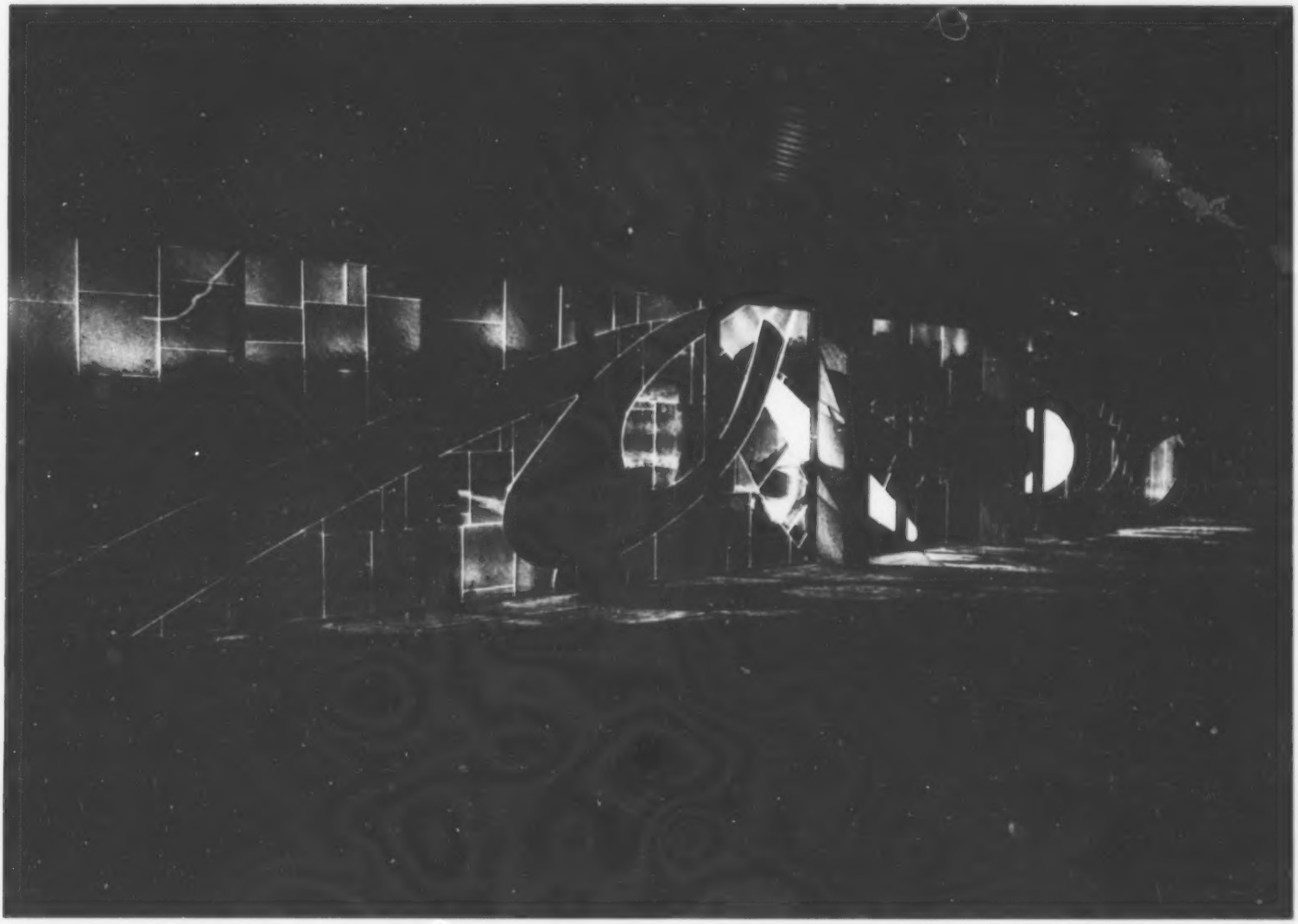


Verrière, 1979
21 x 12 m

Photographie extérieure prise la nuit

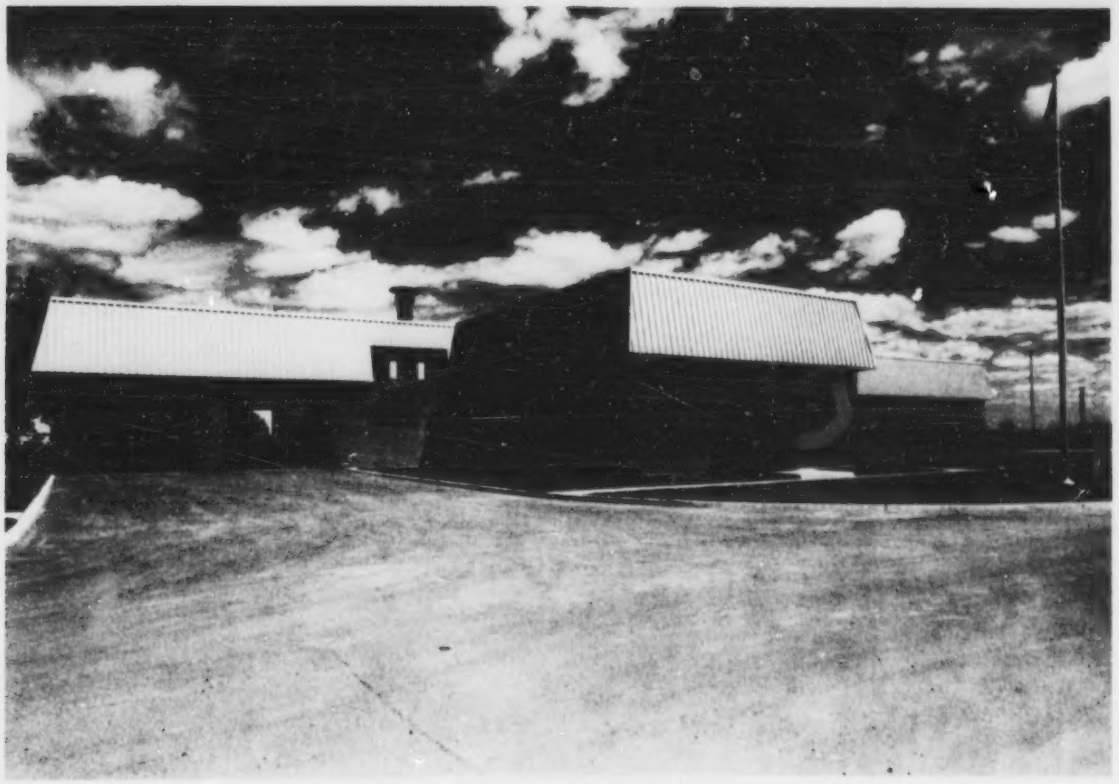






Hull

Centre des transports
Clément, Lévesque et Mercier, *architectes*
René Richard, *architecte*



Vincent Théberge

Né à Saint-Mathieu, comté de Rimouski, en 1943, Vincent Théberge fit ses études à l'École des Beaux-Arts de Montréal puis à l'Université du Québec à Montréal, avec option sculpture, avant de partir pour l'Europe et l'Afrique du Nord où il décida de s'orienter davantage vers la gravure.

Depuis 1972, il participa à plus d'une trentaine d'expositions, au Canada et à l'étranger, dont une exposition particulière à Edmonton (1980), et une exposition de groupe à Tokyo. En 1973, la Maison des Arts la Sauvegarde de Montréal lui décernait un premier prix de gravure.

Les réalisations de Vincent Théberge se partagent entre ses activités de graveur et celles de sculpteur. Comme graveur, il réalisa, notamment, deux albums d'art sur des textes de Mario Pelletier: «Éléments» (1977) qui fut exposé l'année suivante à la Bibliothèque Nationale du Québec à Montréal et «Ariane pour sortir du temps» (1979) qui comprend 15 linogravures originales; et, de 1972 à 1975, quinze reliures d'art, en collaboration avec l'Art de la Reliure, constituées chacune d'une plaque de linoléum gravée et incrustée dans la page couverture d'un exemplaire du livre dont, entre autres, celui sur Krieghoff, trois livres sur Clarence Gagnon et un exemplaire du volume sur René Gagnon. En 1973, le gouvernement canadien offrait au roi Baudouin de Belgique l'album Suzor-Côté orné d'une linogravure de l'artiste.

En 1975, Vincent Théberge retourna à la sculpture en réalisant la Fontaine des Bâtisseurs, inaugurée en 1978, à Hull. Cette oeuvre monumentale, dont une réplique en aluminium de la maquette fut remise à Charles d'Angleterre, mesure 15 mètres de hauteur et se compose de 8 cylindres en aluminium anodisé disposés en spirale et accouplés à des cylindres plus petits en aluminium brun foncé. En 1979, il réalisait la murale du Centre de la voirie pour le ministère des Transports, à Hull, en bois de merisier et de pin.

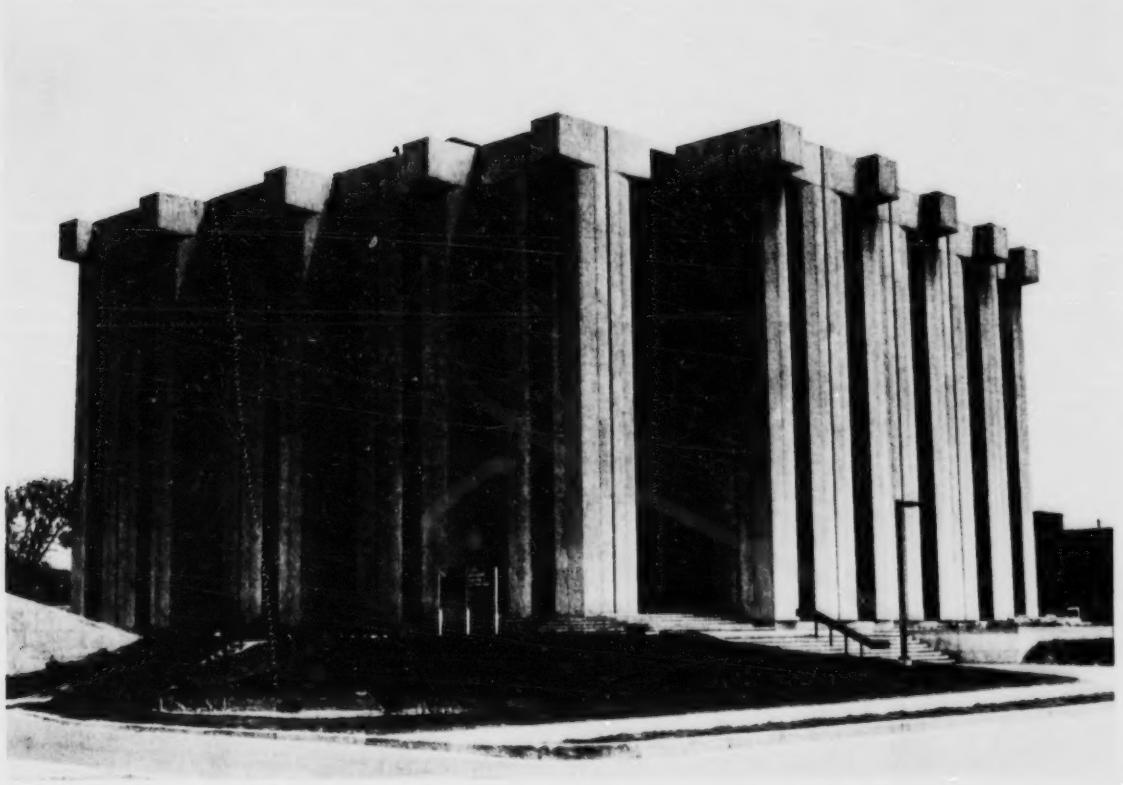
Poursuivant sa pensée, il réussit à allier ses deux métiers pour les prix Albert-Lamont (1978) et Henry-Desjardins (1979), en enchâssant un linoléum gravé à l'intérieur d'un bas-relief.

Vincent Théberge effectua également la recherche et la préparation d'une émission de télévision sur la gravure, en décembre 1976, participa à la mise sur pied d'un programme en arts plastiques pour la Commission scolaire régionale de l'Outaouais (1978) et à l'élaboration d'un concours d'art pour l'aérogare de Gatineau en 1979.

Séquences urbaines, 1979
1,95 x 4,35 m
Haut-relief en pin et merisier

Jonquière

Centre administratif
Saguenay-Lac-Saint-Jean
Dallaire et Brassard, *architectes*



Michel Tanguay

Né à Roberval en 1937, Michel Tanguay fit ses études à l'École des Beaux-Arts de Montréal (1961). À la fois peintre et sculpteur, il pratique l'une ou l'autre forme d'art selon la recherche qu'il poursuit, explorant la couleur, la forme ou la matière.

Pour Tanguay, le dessin, la peinture et la sculpture se complètent, chacun associant à sa façon son univers de rêve et d'imagination sous l'influence manifeste de la nature. La découverte, il y a quelques années, de la végétation calcinée de «la Pierriche» où les racines s'agrippent aux rochers lui révéla, dit-il, «le lien qui essaie toujours de réunir des éléments qui ont tendance à lutter. Ayant peur que ces éléments ne fassent des pièces détachées, je les associe inévitablement ensemble . . . par une ligne qui se promène, dite ligne de vie». Cette ligne de vie, figurative et symbolique dans ses peintures, se transforme, dans ses sculptures modulaires, en un fil de tension qui ceinture les éléments de manière à les retenir. Nous en avons un exemple avec la sculpture qu'il conçut pour le Centre administratif du Saguenay-Lac-Saint-Jean, à Jonquière, en 1976.

Depuis 1963, il participa à de nombreuses expositions collectives, dont celle du Comité des Arts et Métiers d'Arvida en 1963 (dessin et sculpture); celle du Symposium Melchers, à Alma en 1965; celle de la Maison des Arts la Sauvegarde, à Montréal en 1966 (sculpture); à l'exposition itinérante Saguenay-Lac-Saint-Jean, en 1967 (acrylique); à la Huitaine de la Gaieté, à Roberval en 1970 (sculpture); à l'exposition itinérante «Terre d'Artistes» du ministère des Affaires culturelles en 1970-1971 (acrylique); à la Galerie Benedek-Grenier, à Québec en 1973 (acrylique) et à la salle Tremblé du Collège d'Alma en 1980 (une fenêtre comme objet-témoin).

À cela s'ajoutent plusieurs expositions particulières dans sa région, dont celles de la Cabotière, à Alma en 1966 (dessin), de la Maison des Arts, à Chicoutimi en 1967 (dessin et acrylique) et en 1971 (encres), du Centre Culturel de Jonquière en 1967 (acrylique) 1968-1970, du Centre Culturel de Shawinigan en 1970 (acrylique), au Théâtre Diana à Roberval en 1971 (structure-relief), à l'atelier 360 à Saint-Gédéon en 1969 et 1973 (dessin, acrylique et sculpture) et à la salle Tremblé du Collège d'Alma en 1979 (acrylique).

En 1970, il réalisa une sculpture-jouet en bois combinant glissade et xylophone au parc Mont-Plaisant, à Roberval et, en 1979, à la demande de la Corporation de la Traversée du Lac-Saint-Jean, il exécuta devant le public une murale en acrylique de 1,8 x 1 mètre illustrant cet événement connu.

Il enseigne actuellement à la Commission scolaire régionale d'Alma, au Lac-Saint-Jean.

Structure 1001, 1976
5 x 4 m
Aluminium

Lachenaie

Poste de la Sûreté du Québec
Émery Lessard, *architecte*
ministère des Travaux publics
et de l'Approvisionnement

André Mongeau

Né à Verdun en 1947, André Mongeau termina ses études à l'École des Beaux-Arts de Montréal en 1969. En 1970-1971, il participa à un atelier de recherche avec Ulysse Contois dans le but de concevoir et de réaliser une sculpture habitable. En 1975, il s'inscrivit à la maîtrise en arts plastiques à l'Université de Paris VIIIe d'où il obtint son diplôme en 1978, après la soutenance de sa thèse intitulée «Art et Société vus par le médium de la Chambre-Vidéo (structure électronique tridimensionnelle)» sous la direction de Frank Popper.

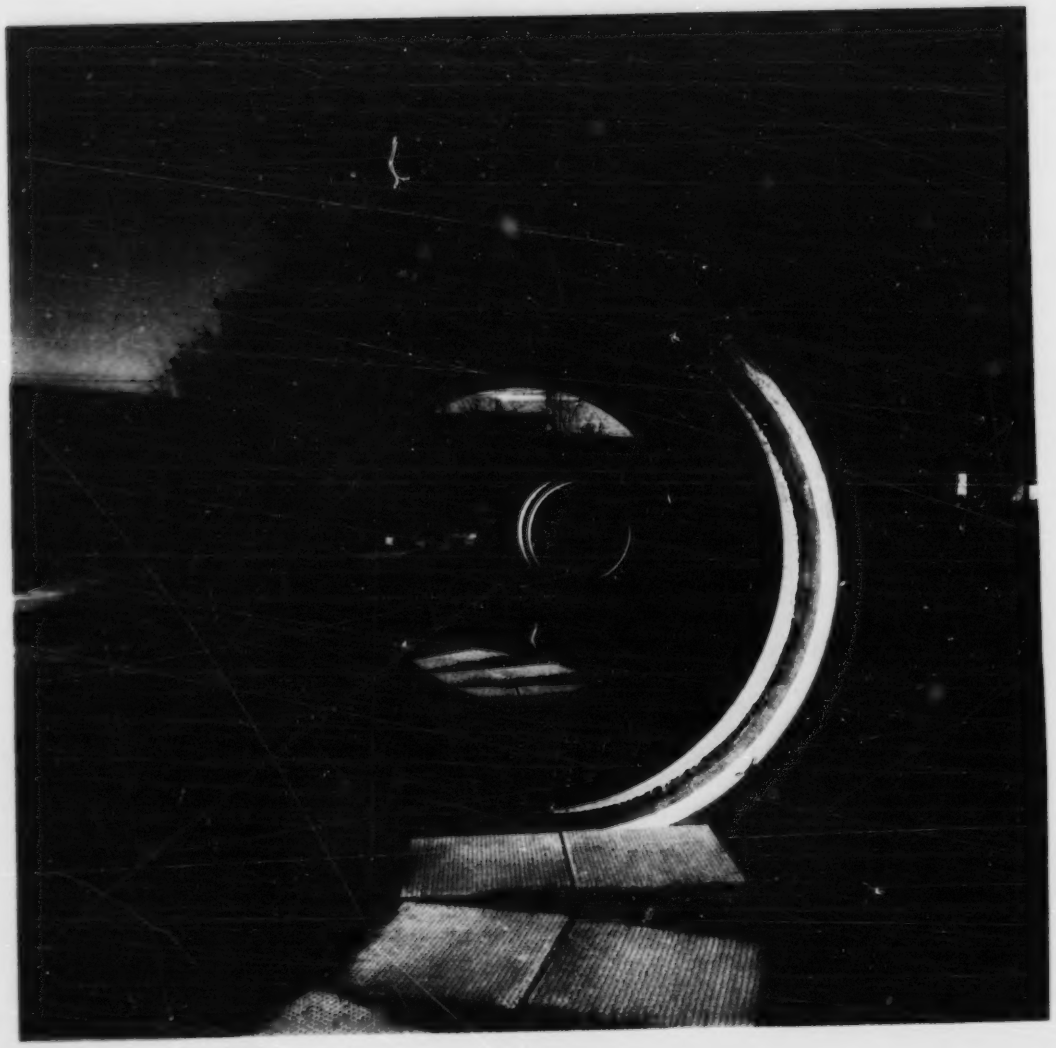
André Mongeau participa à quelques expositions collectives mais peu à peu, force lui fut de réaliser l'existence du fossé qui existait entre l'objet-sculpture et le concept ou la signification de cet objet, d'une part, et entre le créateur et le spectateur, d'autre part, écart qui aboutit, estime-t-il, à un dialogue de sourd-aveugle, l'un ne saisissant point la pensée de l'artiste, l'autre rendant parfois mal son concept, faute du matériau-médium adéquat. La dernière sculpture qu'il exposa témoigne de cette prise de conscience de l'incommunicabilité. La pièce, intitulée «La dialectique» (1976), consiste en un pivot central, haut de 2 mètres dans lequel court un réseau d'ampoules électriques. À chacune des 26 lumières correspond un cube de bois dont toutes les faces portent une lettre en céramique de manière à former des mots au hasard de l'oscillement du balancier.

Suite logique de sa démarche, André Mongeau décida de se retirer du circuit exposition-galerie-musée pour approfondir sa réflexion sur la communication et les média électroniques. De cette préoccupation est née la Chambre Vidéo dont la théorie et les explications techniques ont fait l'objet de sa thèse de maîtrise.

La Chambre Vidéo est un objet qui, par le biais d'une structure électronique, devrait permettre à la fois de reproduire une image en trois dimensions et de reconstituer le mouvement et l'impression tactile d'un matériau. La conception du projet touche également à l'aspect ludique de l'oeuvre d'art en ce sens que le participant pourra lui-même jouer avec la couleur, les formes et la lumière de manière à inventer ou modifier des sculptures, selon son imagination propre; processus qui, pour l'artiste, relève de l'apprentissage de la connaissance. Pour l'instant, la Chambre Vidéo en est à la phase expérimentale.

L'environnement sculptural qu'il créa à Lachenaie répond à sa conception d'oeuvre-jeu, les saules arctiques nains et les passages apparaissant comme autant de composantes susceptibles de faire oublier la sculpture-objet au profit de la promenade intégrée au paysage.

Animateur aux États Généraux de la culture tenus à Vaudreuil en 1973, vice-président de l'Association des sculpteurs du Québec en 1974, membre fondateur de la Fédération des Artistes en Arts visuels du Québec, du Conseil de la sculpture en 1977 et du Conseil de la Culture de la région de Lanaudière en 1978, où il occupe d'ailleurs le poste de directeur. En 1980, il fut un des artistes choisis pour créer une oeuvre d'intégration au Palais des Congrès, à Montréal.



Aménagement passager. 1980

L'Assomption

Bureau régional et laboratoire de pathologie animale
Roméo Desjardins, *architecte*

Monique Mercier

Née à Nicolet en 1934, Monique Mercier, après avoir obtenu un Baccalauréat ès-Arts de l'Université Laval, fréquenta l'École des Beaux-Arts de Québec où elle obtint son diplôme en 1967. Dès lors elle s'engagea dans une double carrière artistique: création et éducation.

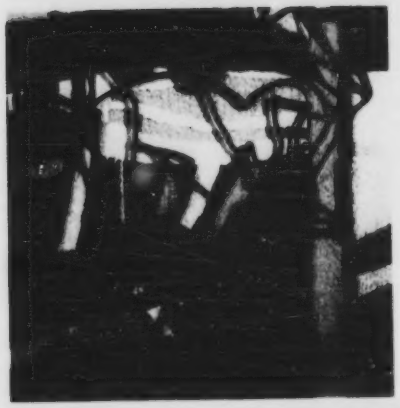
Elle enseigna d'abord aux niveaux secondaire et collégial à Amos et à Nicolet pour devenir, dès la création de l'Université du Québec à Trois-Rivières en 1969 directrice du Module Beaux-Arts. Elle y dispense son enseignement depuis, tout en assumant diverses tâches de direction et d'administration. Encore aujourd'hui on la retrouve Directrice du Module Arts plastiques de cette université, poste qu'elle occupe depuis 1977.

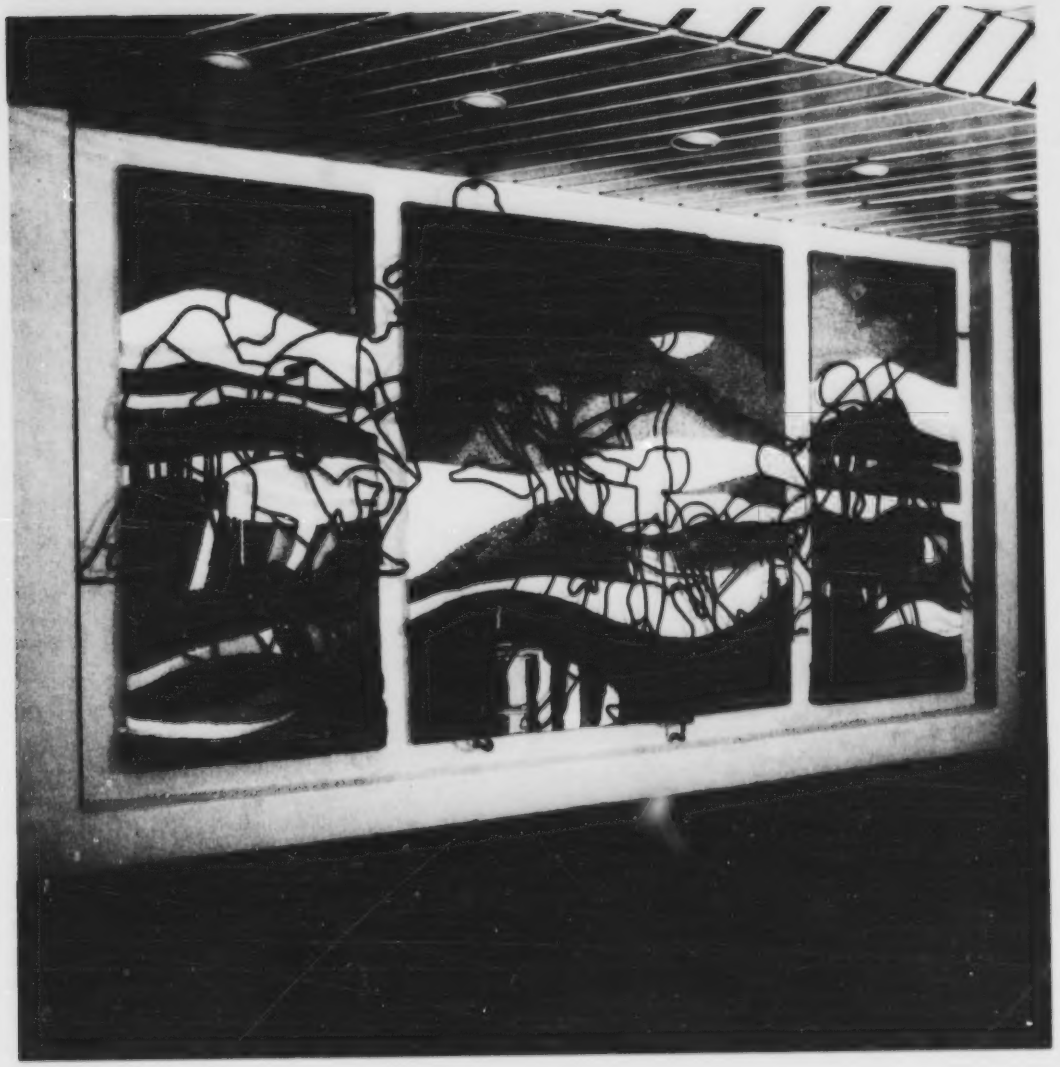
Si sa carrière d'éducatrice est féconde, ses activités artistiques le sont tout autant. Et si on identifie souvent Monique Mercier à l'art de la tapisserie, sa production en peinture et en lithographie est cependant importante. Elle perfectionna d'ailleurs cette dernière technique en effectuant de nombreux séjours d'études en Suisse, en Italie et au Luxembourg presque chaque année depuis 1971 grâce à des bourses qui lui furent accordées par les gouvernements du Québec et du Canada ainsi que par l'Université du Québec à Trois-Rivières et du Luxembourg.

Artiste figurative, préoccupée du sens de la vie, elle s'exprima avec une égale intensité et un égal bonheur dans ces trois formes d'expression auxquelles elle ajouta récemment l'art de l'illustration à l'occasion de la publication de certains ouvrages. L'oeuvre de Monique Mercier est remarquable aussi bien par la qualité que par la quantité. Artiste extrêmement prolifique en plus de présenter ses oeuvres en solo en 17 expositions personnelles un peu partout au Québec, au Canada, aux États-Unis et en Europe, elle exécuta de très nombreux contrats soit pour des murales de haute lisse soit pour des oeuvres peintes: universités, musées, restaurants, hôtels, bibliothèques, sièges sociaux, etc. Elle figure dans de nombreuses collections privées et publiques et elle est citée dans d'innombrables catalogues et revues spécialisées.

En 1978 elle créa et exécuta, dans le cadre de la politique du 1%, une tapisserie de haute lisse sur le thème «Symphonie agricole» pour le Laboratoire de l'Agriculture de l'Assomption érigé par le ministère des Travaux publics du Québec.

Toujours active, elle vient d'achever une autre tapisserie d'un mètre sur dix intitulée «Mouvance d'un soleil» pour le siège social de l'Université du Québec à Québec.





Symphonie agricole, 1978
2,28 x 4,11 m
Tapisserie de haute lisse

Low

Poste de la Sûreté du Québec
Émery Lessard, *architecte*
ministère des Travaux publics
et de l'Approvisionnement

Roger Langevin

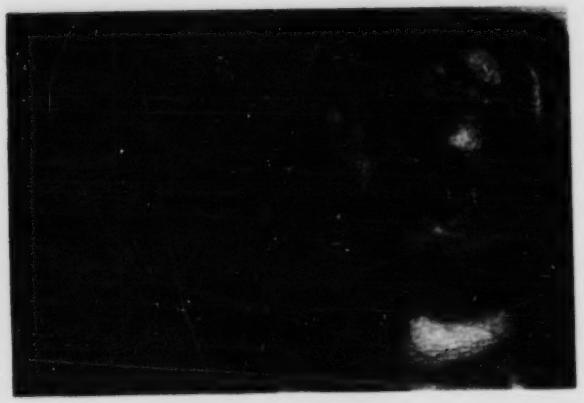
Né au Lac-Saint-Jean en 1940, Roger Langevin fit ses études à l'École des Beaux-Arts de Montréal (1959-1963). Durant son cours, pour assurer sa subsistance, il réalisa quelques centaines de sculptures taillées à même d'énormes cubes de glace artificielle pour le compte de la compagnie Thibault Glace, à Verdun. Cette expérience lui valut d'acquérir très tôt la maîtrise de la taille directe. Il termina ses études en remportant le premier prix de sculpture.

En 1963, il déménagea à Mont-Laurier où il enseigna les arts plastiques tout en poursuivant son métier de sculpteur. Cette démarche fut interrompue par un séjour de deux ans en France et, durant ces années 1971-1972, il s'orienta vers la sculpture-céramique. Il mit alors au point une technique de fabrication dérivée du colombin, dite «des pétales». Durant ce séjour, il exposa à Béziers et à Carcassonne une quarantaine de sculptures-céramiques dont les dimensions varient entre 1 et 1,50 mètre.

De retour au Québec, il délaissa la céramique au profit de la sculpture sur bois. Nous lui devons, entre autres, le maître-autel des Bénédictines, à Joliette, en bois de tilleul polychrome (1975), l'autel en haut-relief commandé pour la Sainte-Chapelle des Clercs de Saint-Viateur à Joliette (1977) et, dans le cadre de la politique du 1%, «l'Hymne à l'amour», au poste de la Sûreté du Québec à Low en 1979.

Au cours de l'année 1976, à la suite de patientes recherches sur les bétons, il mit au point un procédé de fabrication original, le béton modelé. Le bûcheron, d'une hauteur de 1,5 mètre, qu'il exécuta devant le public au pavillon du Québec à Terre des Hommes en 1978, illustre cette technique personnelle. L'année suivante, de la même manière, il réalisa en ciment fondu, le monument commémoratif des Draveurs de la Lièvre, à Mont-Laurier, de 5,4 m de longueur sur 3,75 de hauteur et pesant 11 tonnes. Actuellement, Roger Langevin travaille à une autre sculpture monumentale en béton, sur le thème de la solidarité, pour la C.S.N., à Montréal.

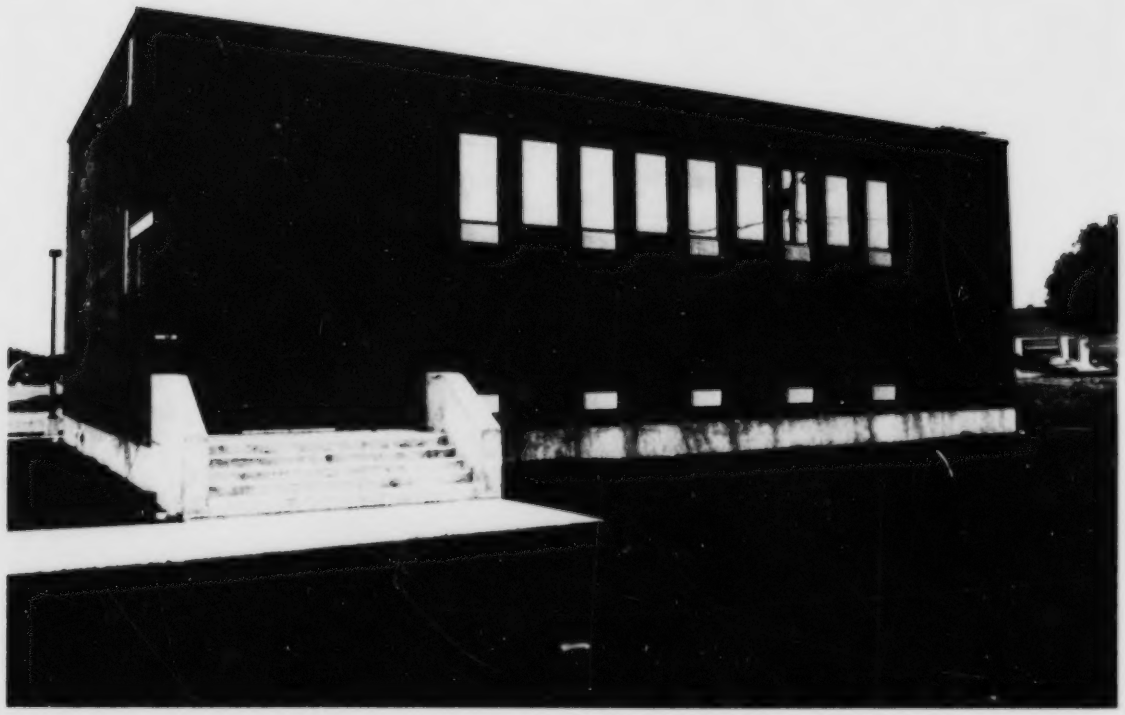
S'étant remis à la céramique en 1979, il exposa en mars 1980 ses sculptures à l'Atelier de céramique Julien à Québec et anima, à cette occasion, un atelier sur la technique des pétales. Depuis 1975, Roger Langevin a délaissé l'enseignement pour s'adonner exclusivement à la sculpture.



Hymne à l'amour, 1979
2,4 x 1,5 m
Haut-relief en pin

Macamic

Bureau de district
Boulianne et Bart, *architectes*



Bernard Rousseau

Né à Montréal en 1949, Bernard Rousseau obtint sa formation artistique, d'abord au Cégep du Vieux-Montréal (1968-1970), puis à l'université du Québec à Montréal de 1970 à 1973. En 1978, il s'inscrivit à la maîtrise en arts plastiques à la même université. Depuis 1973, il poursuit deux carrières parallèles, celle de sculpteur et celle de professeur au Cégep de Rouyn-Noranda (collège du Nord-Ouest).

Jusqu'en 1978, les sculptures de Rousseau répondirent au besoin d'utiliser la lumière «comme matériau immatériel» et d'exploiter les possibilités qu'offrent «des variations de densités de la matière». Ses sculptures, transparentes ou translucides, agissent «comme des écrans tridimensionnels de l'espace interne généré par la lumière», engendrant alors une sensation active et dynamique de cet espace. L'oeuvre réalisée dans le cadre de la politique du 1% s'inscrit dans cette démarche artistique.

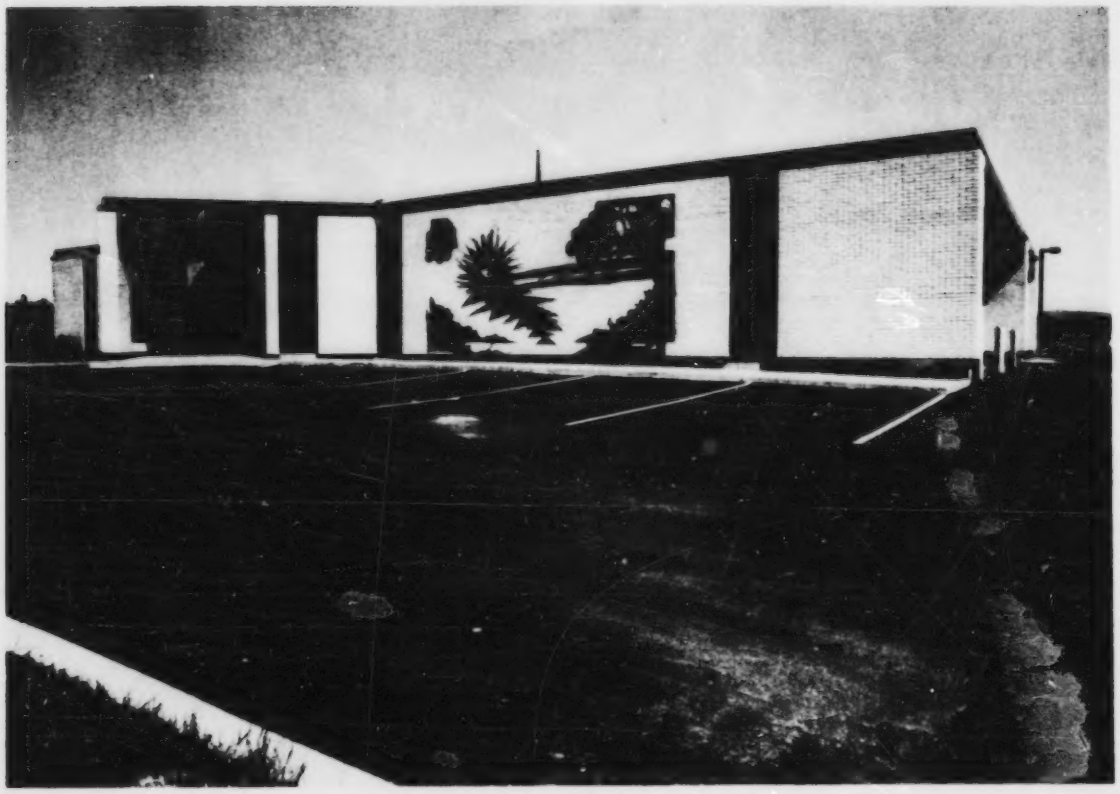
Mais depuis 1978, Bernard Rousseau a orienté sa recherche de manière à rendre compte de l'environnement dans lequel il vit, rejoignant ainsi ses préoccupations écologiques. Il réalise donc des constructions ou des installations à partir d'éléments naturels, comme l'eau, la neige ou la terre et soumet ces éléments aux phénomènes géographiques naturels, tels l'érosion, la tempête, le froid ou la chaleur de notre climat, lesquels se chargent de les transformer ou de les faire disparaître. Bernard Rousseau conçoit ainsi des structures éphémères dont certaines, si elles ne sont pas entièrement détruites, peuvent être exposées sous forme de débris, de traces ou d'objets-fossiles.

Bernard Rousseau participa à quelques expositions de groupe à Montréal, Rouyn, Val-d'Or ainsi qu'à l'événement-environnement «Luminescence» au Centre Saidye Bronfman à Montréal en 1976 et, en 1975, le Centre culturel d'Amos l'invitait à présenter ses sculptures, peintures et gravures dans une exposition solo.

Sans titre, 1978-80
1,05 x 1,5 x 2,7 m

Matane

Poste de la Sûreté du Québec
Émery Lessard, *architecte*
ministère des Travaux publics
et de l'Approvisionnement



Serge Otis

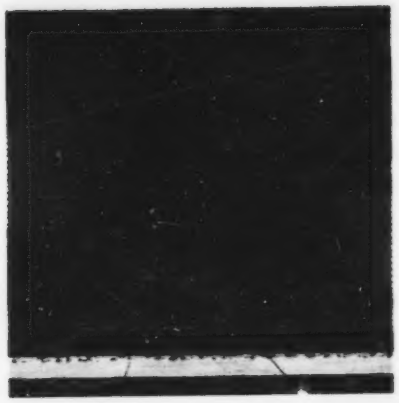
Né à Matane en 1938, diplômé de l'École des Beaux-Arts de Montréal en 1963 où il remporta le premier prix de sculpture du Lieutenant-gouverneur, Serge Otis se présente lui- même comme peintre-sculpteur.

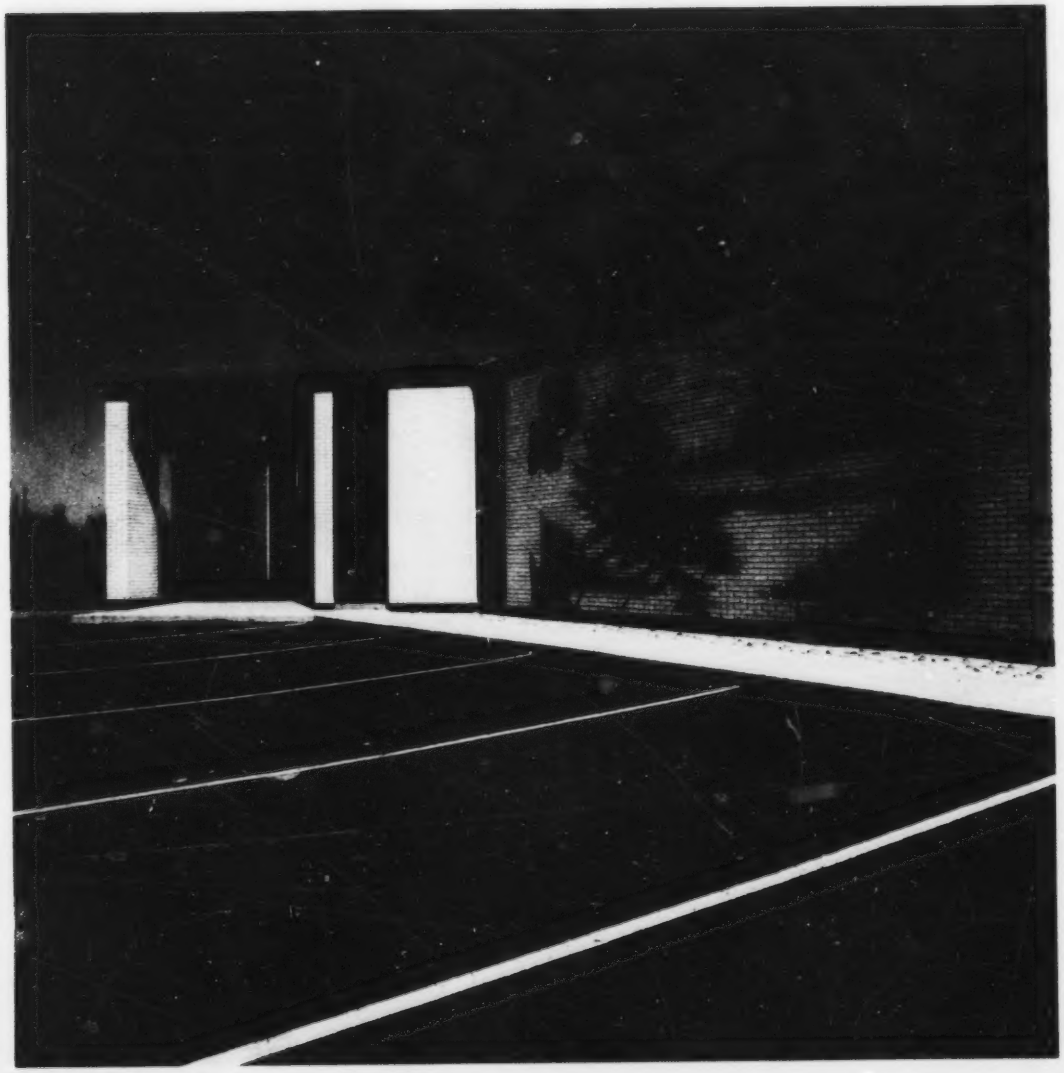
Dès 1962, il exécuta un premier contrat de sculpture en métal soudé à Rimouski suivi d'un deuxième, une fontaine, en 1963.

En 1967, il créa des murales et sculptures au Pavillon «l'Homme dans la cité» à Expo 67, et, toujours dans le même cadre mais cette fois à «Habitat 67», il réalisa une murale en aluminium (aluchromie).

En fait, Serge Otis n'a guère cessé depuis de travailler, soit pour la préparation des nombreuses expositions auxquelles il a participé soit en groupe ou en solo, notamment au Musée d'art contemporain, à la Galerie Nationale d'Ottawa, à l'Agnès Etherington Art Centre de Kingston, à la Confederation Art Gallery de Charlottetown ou même au Musée Rodin à Paris, que ce soit pour la poursuite de ses recherches en sculpture et en peinture ou encore pour la réalisation de certains contrats importants.

C'est ainsi qu'en 1978, il était sélectionné pour le compte du ministère des Travaux publics et réalisait à Matane une murale en métal, de trois sur dix mètres, intitulée «Réflexion d'en face». Outre ses oeuvres monumentales, ses tableaux font partie de plusieurs collections privées et en 1980, le Musée d'art contemporain de Montréal faisait l'acquisition d'une série de onze tableaux (acrylique sur toile) intitulée «La Famille».

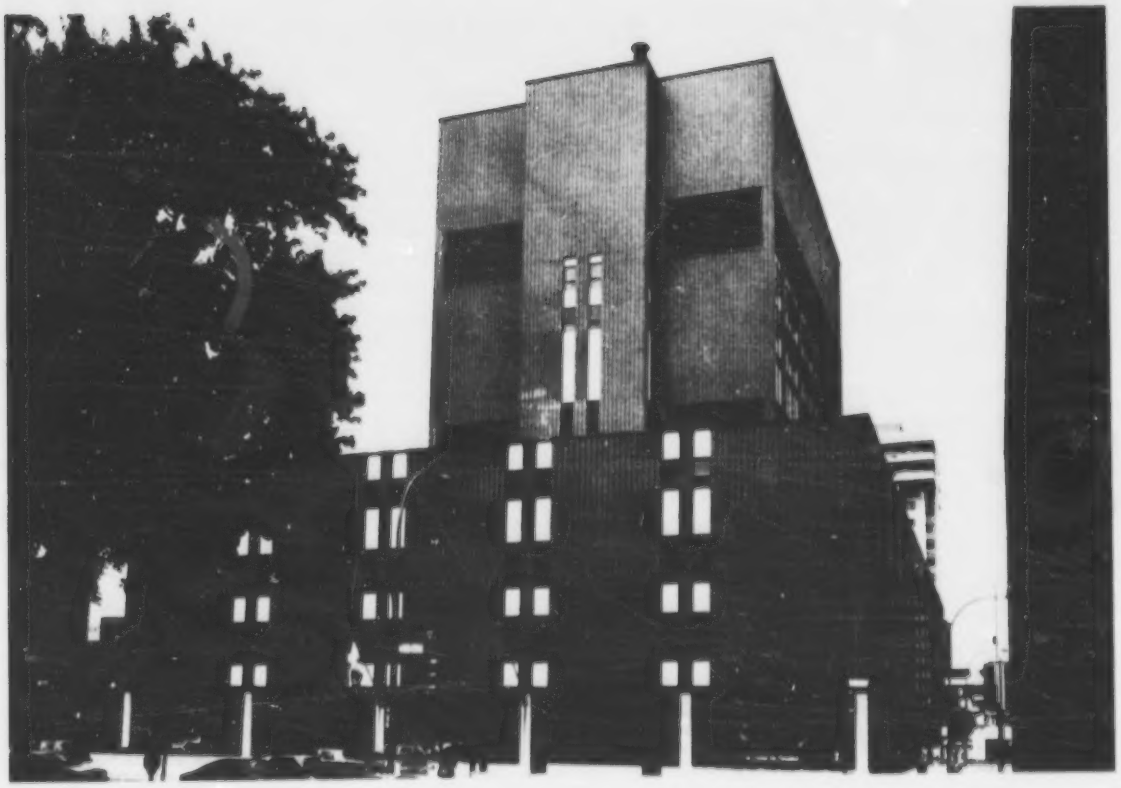




Réflexion d'en face, 1979
3 x 10 m
Fer soudé

Montréal

Institut de Tourisme et d'Hôtellerie
Beaudoin et Sauriol, *architectes*



Mario Mérola

Né à Montréal en 1931 d'une mère québécoise et d'un père italien, Mario Mérola étudia à l'École des Beaux-Arts de Montréal de 1946 à 1952, puis à l'École Supérieure des Arts Décoratifs à Paris en 1953.

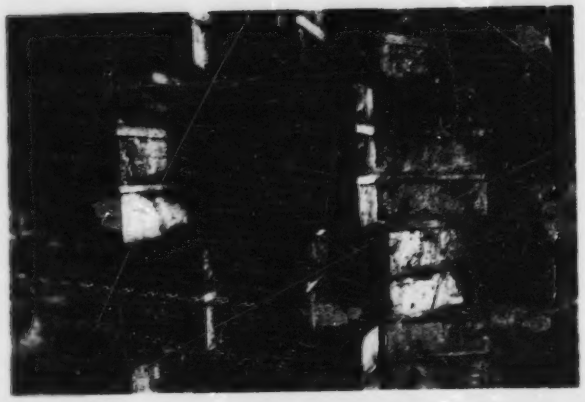
Professeur à l'École des Beaux-Arts de Montréal de 1960 à 1969 et à l'Université du Québec à Montréal depuis 1969; responsable du module des Arts d'Environnement en 1969-1970 et de celui des Arts Plastiques de 1973 à 1974, Mario Mérola ne cessa jamais de poursuivre ses recherches de sculpteur, celle de l'intégration expressive à l'environnement de la couleur, de la forme et de la lumière.

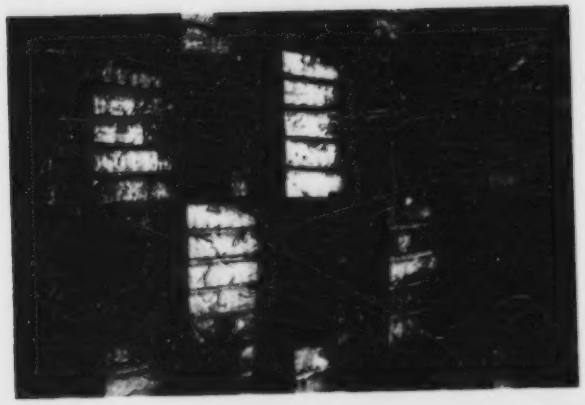
Mérola commença sa carrière en obtenant le premier prix de murale lors du concours national pour la décoration du pavillon du Canada à l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1957. Il a réalisé plus de 60 oeuvres intégrées à l'architecture et à l'environnement, tantôt en bois polychrome ou en béton, tantôt en maçonnerie ou en matériaux de synthèse: ces travaux ornent plusieurs écoles et de nombreux lieux publics. Mentionnons, entre autres, la murale de l'école Louis-Hippolyte Lafontaine à Boucherville et celle du centre sportif Maisonneuve à Montréal (1960); la murale en blocs de béton d'un gymnase à Pierrefonds (9 x 30 m) (1963), celle du Séminaire de Mazenod à Ottawa (1964), celle du Pavillon Émile Girard de l'Université du Québec à Montréal (1 x 5,4 m) (1971). Nous lui devons les deux murales du Pavillon du Québec à Osaka (1969), La fontaine située sur l'Île Notre-Dame à Terre des Hommes (1967), la station de métro Sherbrooke à Montréal (1973-1974), la murale du Cégep du Vieux-Montréal pour laquelle il avait d'ailleurs obtenu le premier prix lors d'un concours en 1975.

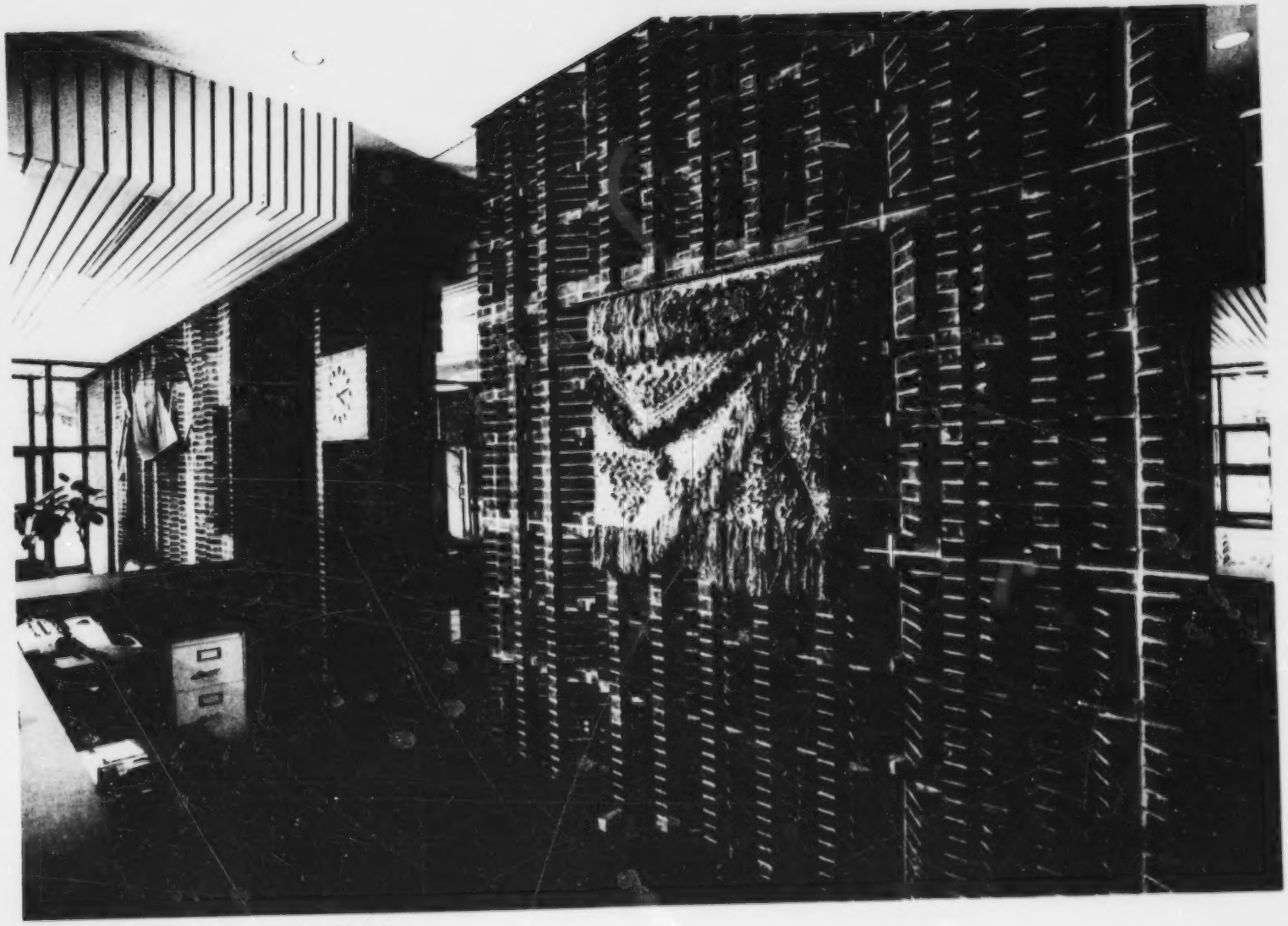
En 1977-1979 il réalisait deux verrières pour la station de métro Charlevoix à Montréal et cette oeuvre constitue une recherche du mouvement créé par la lumière et la couleur. Depuis 3 ans, il poursuit ses recherches et réalise des sculptures et des dessins modulés issus de l'association de la couleur et de la forme qui a toujours été une constante dans ses réalisations.

Secrétaire fondateur (1966-1967) puis président de la Société des artistes professionnels du Québec, boursier du Conseil des Arts du Canada et du ministère des Affaires culturelles, Mario Mérola participa depuis 1955 à de nombreuses expositions, particulière ou de groupe, au Canada, aux États-Unis et en Europe. Ses oeuvres font partie de collections publiques et privées au Canada et à l'étranger. Il est membre depuis 1977 de l'Académie Royale des Arts du Canada.

Entrée de la station de métro Sherbrooke
Murs intérieurs et extérieurs, 1973-1974
550 m²
Briques







Hall d'entrée de l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie

Paulette-Marie Sauvé

Née à North Bay, en Ontario, en 1949, Paulette-Marie Sauvé arriva à Montréal en 1968 pour y étudier la psychologie et la philosophie (1968-1972). De 1973 à 1975 elle étudia à l'Institut des arts appliqués puis à l'École des Beaux-Arts de Montréal. En 1975 elle effectua un stage en tapisserie, à Paris.

De retour à Montréal, une bourse du Conseil des Arts lui permit d'exposer, à la Galerie Signal, une «Tapisserie-Environnement» qui occupait trois salles. Constituée de rideaux de fils soyeux, cette tapisserie visait à inciter le spectateur à participer à l'exposition et à prendre connaissance de la matière des fibres. Les gens étaient amenés à toucher, tisser, tresser, nouer ou se décorer des fils suspendus, créant aussi le mouvement, la forme et l'aspect visuel de l'oeuvre.

En 1976, elle reprit la même idée à la Maison des Arts la Sauvegarde, à Montréal, sous le thème «Habitat rêvé» (7,5 x 7,5 x 2,4 m). La tapisserie se présentait toutefois comme une entité visuelle intégrée. La disposition plus planifiée des divers panneaux placés devant des fenêtres ouvertes, l'utilisation de la couleur et de la lumière donnait à l'ensemble un effet toujours changeant sous le mouvement continuel du frisson du vent.

Depuis 1979, Paulette-Marie Sauvé s'est tournée vers la figuration. Actuellement, elle travaille sur un ensemble de tapisserie haute lisse sous le thème «Portrait d'un village». Monument à l'honneur du village où elle habite, cette pièce met l'accent sur le paysage et les visages des gens qu'elle côtoie et qui la fascinent depuis quelques années.

Les réalisations de Paulette-Marie Sauvé, nées d'une idée longuement mûrie, sont inséparables de la réflexion qu'elle apporte sur son rôle et son métier, d'une part, et sur la matière, d'autre part. Consciente que l'artiste n'a aucun pouvoir sur la fabrication de la laine, et se refusant à n'être qu'un consommateur ébloui devant la diversité inouïe des fibres étalées devant ses yeux, elle commença en 1972 à filer la laine. À la suite de recherches, elle entreprit de faire ses propres teintures. L'artiste considère cette approche comme primordiale, car elle plonge ainsi au coeur même de la matière pour en tirer l'essentiel et contrôler toutes les étapes de la transformation.

Outre ces activités, elle fut co-fondatrice et vice-présidente de la Biennale de la Nouvelle Tapisserie québécoise en 1977 et publia «Le filage» et «La teinture naturelle au Québec», aux Éditions de l'Aurore. Elle compte plusieurs expositions solo et de groupe au Canada et en France.

Feu Doux, 1974

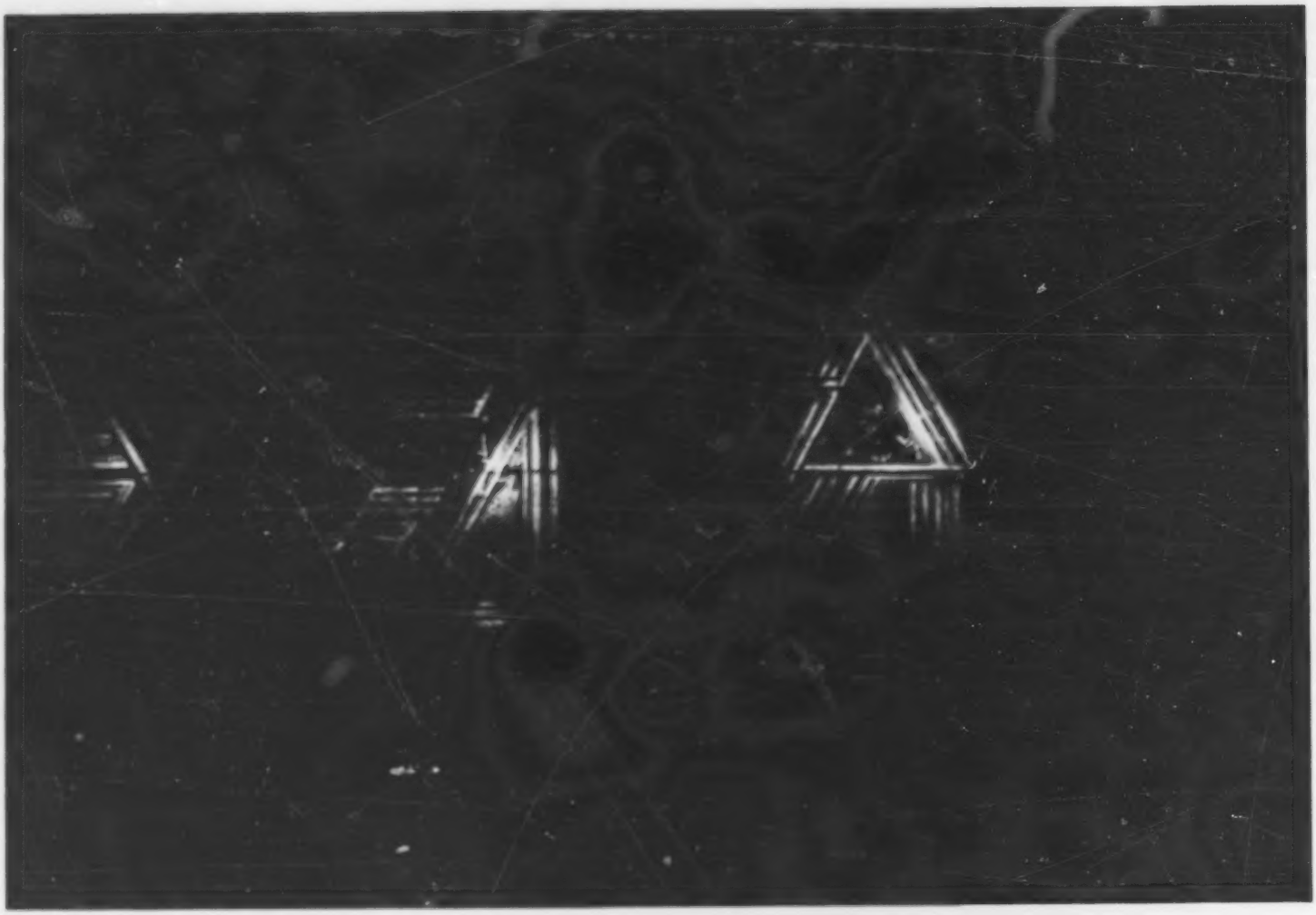
Claude Théberge

Né à Edmunston au Nouveau-Brunswick en 1934, Claude Théberge est diplômé en Arts Décoratifs de l'École des Beaux-Arts de Québec (1950-1954). Boursier du gouvernement québécois et des Conseils de Comté du Bas-Saint-Laurent et du Madawaska, il étudia à Paris de 1954 à 1960, successivement à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, à l'École Supérieure des Arts Décoratifs, à l'École du Louvre, à l'Académie André Lothe et à l'Académie Libre. En 1956, une exposition solo de ses peintures et dessins eut lieu à la Maison Internationale de la Cité Universitaire de Paris. À la fin des années cinquante, alors qu'il occupait à Paris le poste de directeur graphique des publications de l'UNESCO, il se rendit en Finlande où, peut-être pour la première fois, il prit conscience de l'importance, au niveau social, de la collaboration entre l'artiste et l'architecte. De retour au Québec en 1961, il s'initia à la pédagogie artistique à l'École des Beaux-Arts de Montréal et exposa en solo des peintures et dessins à la Galerie Libre.

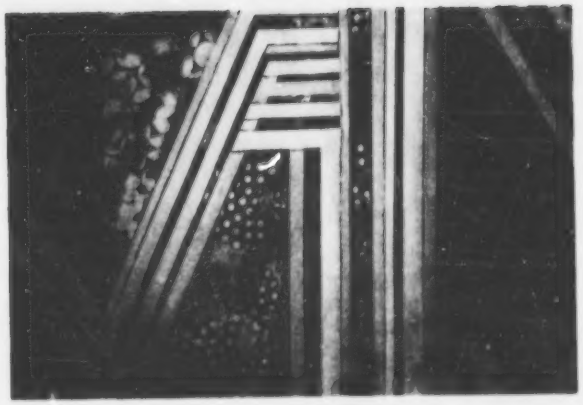
En 1963, il fonda l'Atelier Claude Théberge qui regroupait des artistes de différentes disciplines dans le but de faire de la recherche et de réaliser des travaux d'intégration des arts à l'architecture. De nombreuses oeuvres furent ainsi intégrées à des complexes architecturaux tels les institutions scolaires et hospitalières, immeubles administratifs et édifices publics. Parmi les réalisations les plus importantes, mentionnons le mur en béton du parvis de l'Église Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle à Montréal ainsi que le vitrail de la nef avec la collaboration du verrier Pierre Osterath, en 1963; la Cité des Jeunes de Vaudreuil en 1964; le vitrail du Grand Séminaire de Sherbrooke avec Pierre Osterath en 1964; la murale extérieure en béton de la Banque de Montréal, coin Maisonneuve et Guy, à Montréal en 1966; le vitrail de la nef de la Cathédrale de Gaspé avec Pierre Osterath et Gérald Zhand en 1968; les reliefs en béton de l'école polyvalente Saint-Hubert et de l'Édifice Saint-Laurent, à Québec en 1968; le complexe «H» de la Cité parlementaire de Québec en 1968 et les cinq murales en béton du Cégep Maisonneuve à Montréal en 1971 avec la collaboration d'Antoine Lamarche.

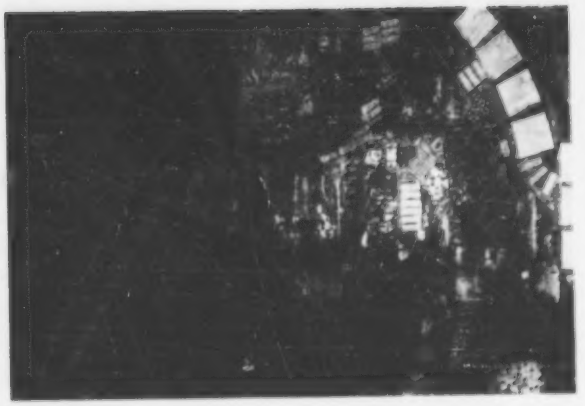
L'expérience acquise au cours de ces années d'étroite collaboration avec les architectes et les ingénieurs mena Claude Théberge à suivre des cours en «Management du design» à l'Université de Montréal de 1969 à 1972 et à fonder un bureau de design multidisciplinaire à Montréal en 1970. Depuis, il assume la direction de ce bureau à qui nous devons, entre autres, la coloration (1975) et les sculptures en métal émaillé (1977) de la Raffinerie Esso à Montréal-Est; la coloration et l'aménagement intérieur des grands établissements postaux de Montréal et de Ville Saint-Laurent (1976-1977), ainsi qu'un projet d'aménagement paysager du Parc Viger à Montréal.

Outre ces réalisations, Claude Théberge ne cessa jamais de faire de la peinture et du dessin pour son propre plaisir, bien que sa dernière exposition remonte à 1965. Vice-président des décorateurs-ensembliers du Québec depuis 1977, il est également membre de l'Association des Designers d'intérieurs du Canada.



Murale, 1975
Avec la collaboration d'Antoine Lamarche
Zinc





Jacques Lisée

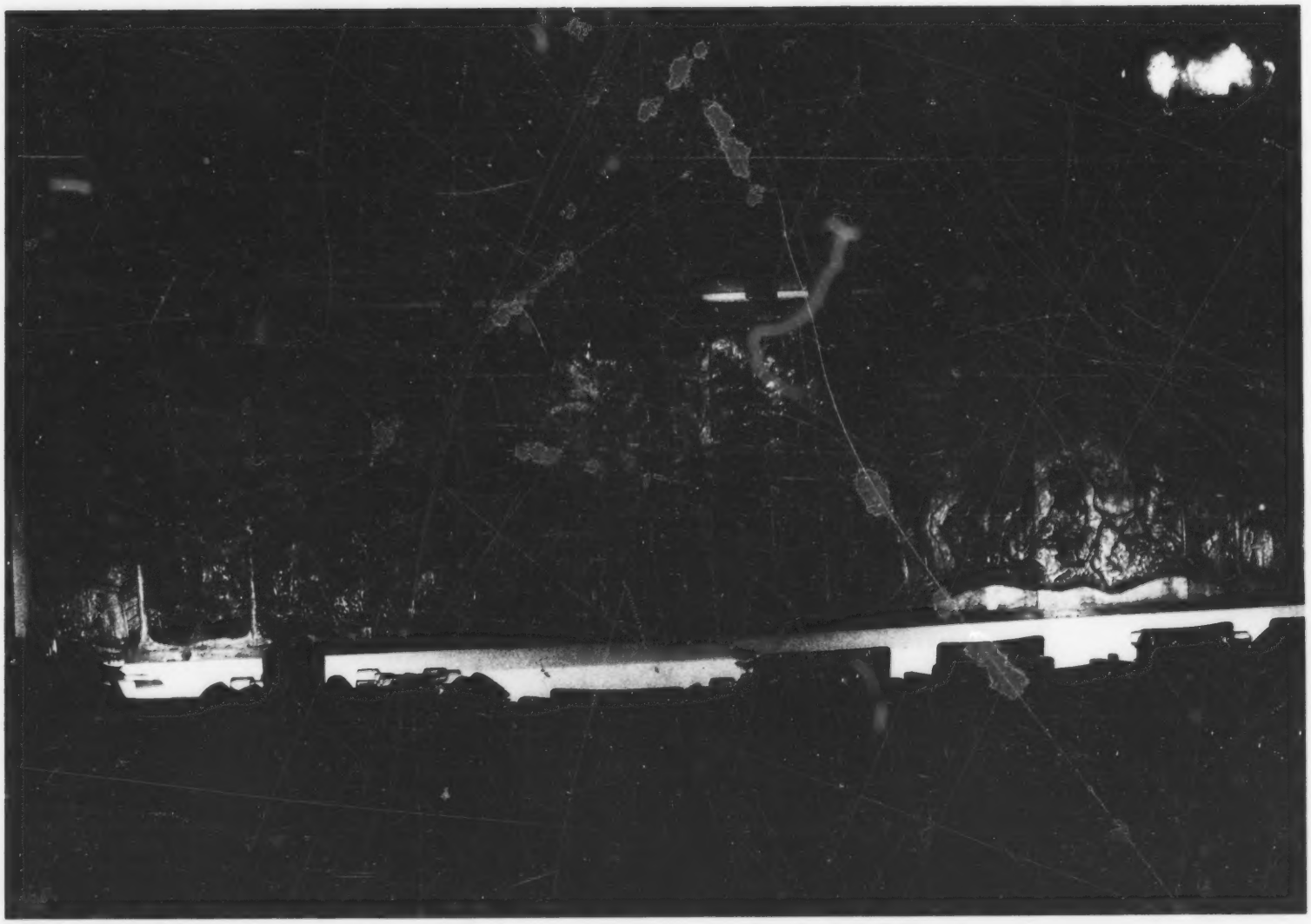
Né à Fontainebleau, dans le comté de Wolfe, en 1948, Jacques Lisée, qui habite Thetford-Mines depuis 1955, est un autodidacte. En 1973, la Centrale d'Artisanat du Québec à Montréal s'intéressa à ses bas-reliefs. Commença alors une carrière fort remplie dont le coup d'envoi fut donné par la murale qu'il réalisa pour l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie à Montréal en 1974.

La majeure partie des oeuvres de Jacques Lisée sont des commandes venant des quatre coins du Canada. Généralement de petits formats (entre 60 cm x 90 cm et 90 cm x 120 cm), illustrant souvent des thèmes issus de notre folklore, ces bas-reliefs sont sculptés dans le tilleul ou le pin. Parmi ce type de production, mentionnons les bas-reliefs pour le Bal des Guenilloux organisé par la Jeune Chambre de Commerce de Thetford-Mines de 1978 à 1980, les bas-reliefs remis à l'homme de l'année par la Chambre de Commerce de Thetford-Mines en 1977 et 1978, celui des «Mineurs» commandé par la compagnie Lake Asbestos en 1979.

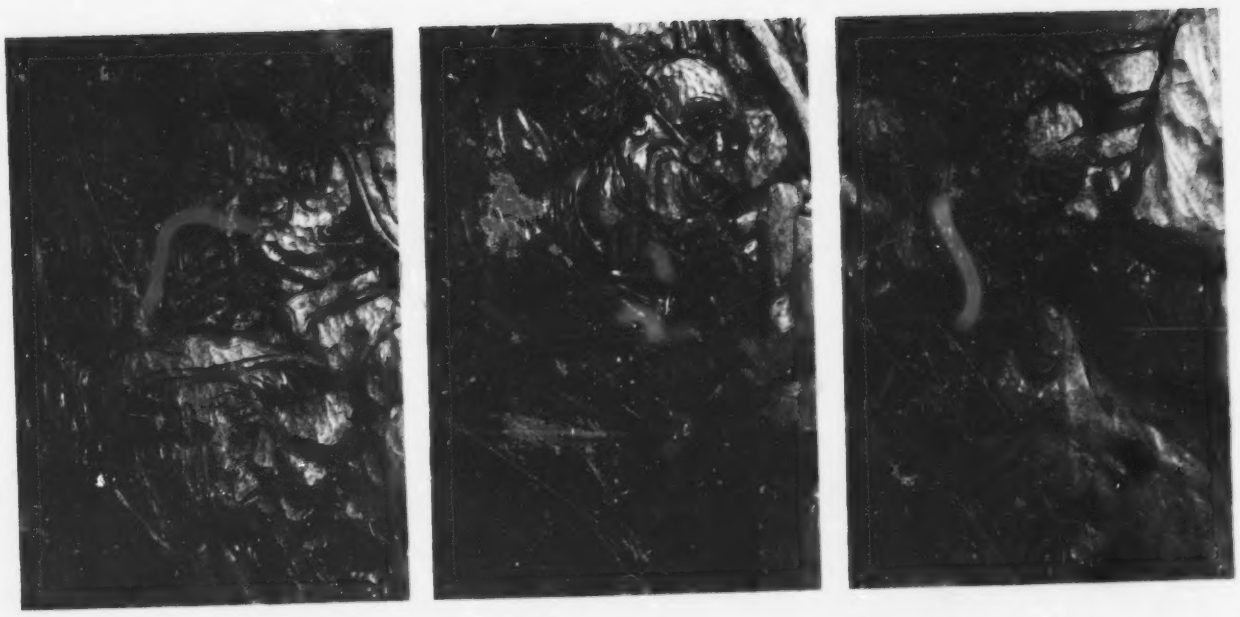
Jacques Lisée n'a guère eu le temps d'exposer: il présenta ses pièces à la Centrale d'Artisanat, et, à la demande du ministère des Affaires culturelles, à Rouyn-Noranda en 1977, puis, à la Place Royale, à Québec en 1978, à la Maison du Québec à Terre des Hommes, à Montréal en 1978, ainsi qu'aux Jeux d'Hiver à Thetford-Mines en 1980. En 1976, il fit une démonstration technique de son talent devant le public dans le cadre du programme des activités culturelles des Jeux Olympiques.

La murale intitulée «Le théâtre» (1,8 x 2,10 m) et réalisée pour le Cégep de Thetford-Mines en 1978 marqua un tournant dans sa production. Certes, il s'agissait d'une commande, mais Lisée y transcrivit son idée plus personnelle du sujet. Les oeuvres qui suivront seront empreintes de ce souci de transposer ses conceptions, telles la murale pour la faculté de droit à l'Université de Moncton en 1979,(1,02 x 1,30 m), celle de la Fabrique de Black-Lake en 1979 (0,58 x 1,65 m) et celle de «La construction», en 1980.

Actuellement, il prépare un jeu d'échecs avec l'intention avouée de créer de plus en plus des oeuvres en ronde-bosse.



La Taverne, 1975
1,8 x 7,5 m
Bas-relief en pin



Montréal

Palais de Justice
David et Boulva, Archibald,
Illsley et Templeton, *architectes*

Charles Daudelin

Né à Granby en 1920, Charles Daudelin fit ses études à l'École du Meuble de Montréal de 1939 à 1943 tout en travaillant, les deux premières années, chez l'orfèvre Gilles Beaugrand. Ses études terminées, il séjourna à quelques reprises à New York, étudiant avec Fernand Léger, puis il créa les décors, affiches, costumes et masques pour la troupe de théâtre de Montréal «Les compagnons de Saint-Laurent» (1944-1945). Détenteur d'une bourse du gouvernement français, il étudia, à Paris, la peinture et la sculpture aux ateliers de Fernand Léger et de Henri Laurens (1946-1948).

De retour à Montréal, il réalisa à nouveau des costumes et des décors de théâtre puis il fonda, avec sa femme, «Les marionnettes Daudelin» qui sillonnèrent la province durant près de 5 ans. Jusqu'en 1962, il participa à la réalisation de films de marionnettes et à la création d'émissions pour la télévision tout en faisant de la sculpture et en illustrant les livres d'amis écrivains tels Gilles Hénault, Jean Sarrazin et Guy Fournier.

En 1959, à la demande des architectes Rother, Bland et Trudeau, il conçut des sculptures-jeux pour les Habitations Jeanne-Mance à Montréal. C'est le début d'une fructueuse collaboration entre l'artiste et de nombreux architectes, collaboration d'ailleurs amorcée dès 1949 alors qu'il réalisait, à la demande du même bureau, deux murales à la Taverne Peel et deux bas-reliefs à Côte Saint-Luc.

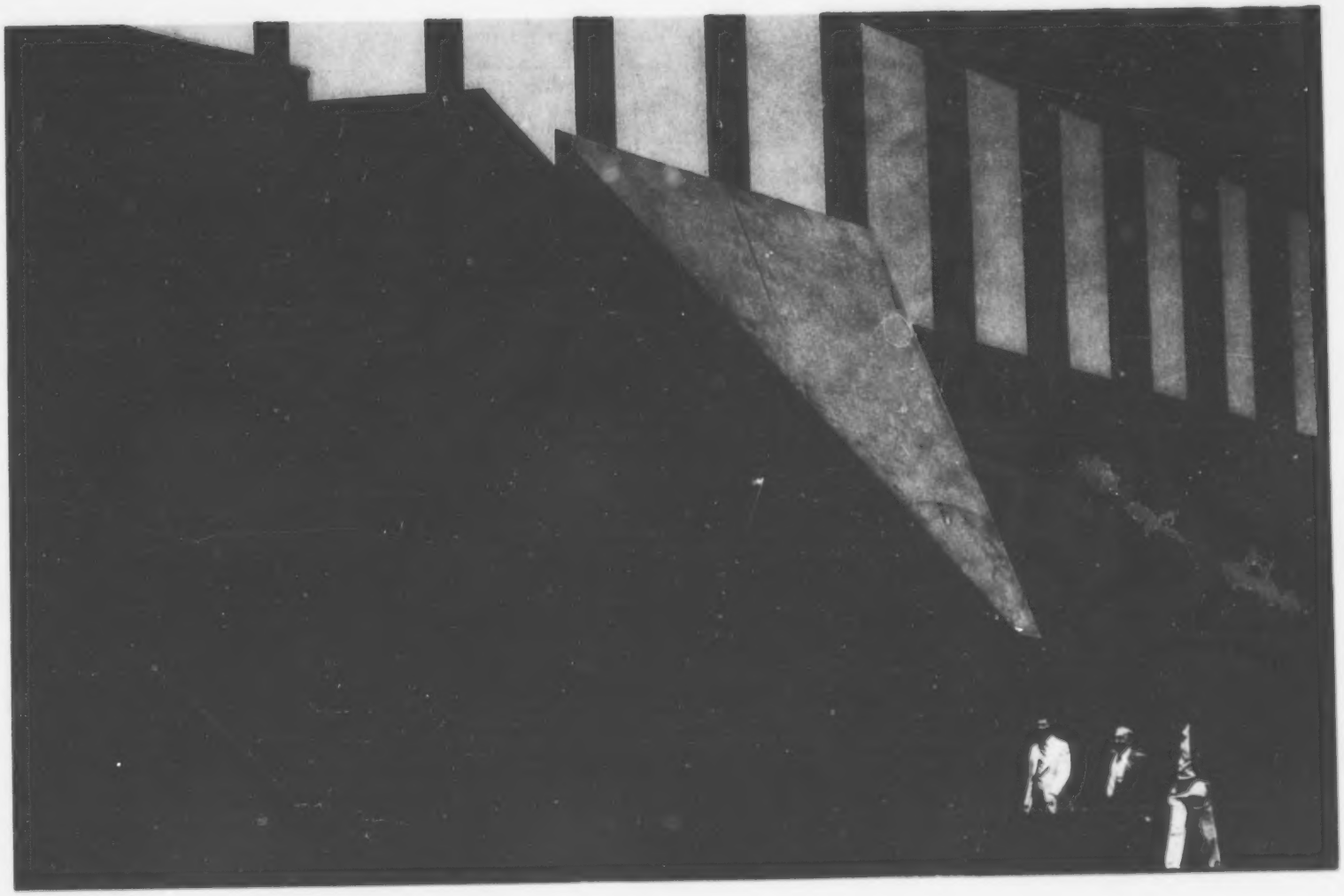
En 1961, il collabora avec l'architecte Jean-Louis Lalonde à la conception d'une maison canadienne, construite à Trois-Rivières et pour laquelle ils obtinrent le premier prix de la province. Pour Daudelin, une oeuvre d'art intégrée à un ensemble n'est pas un placage décoratif mais elle est au contraire conçue au même titre que les autres éléments architecturaux. Cette idée s'affirme dans maints lieux sacrés, notamment, à l'église Saint-Jean à Montréal (1964) dont l'aménagement intérieur fut exécuté selon ses dessins alors qu'il créait, en bronze, les principaux objets liturgiques. Dans la même veine, mais conçu pour un espace totalement ouvert, celui de la place publique, Daudelin réalisa des sculptures monumentales comme «Poulia», la sculpture-fontaine à Charlottetown, à l'Île-du-Prince-Édouard (1966), celle du Centre National des Arts à Ottawa (1969) et «Viking», créée en 1970 et placée au Parc Laurier, à Hull en 1978.

Mais peu à peu les formes s'épurent, les sculptures deviennent géométriques, tels «Allegrocube», devant le Palais de Justice à Montréal (1973), «Chaos» au Complexe «G» à Québec (1973) «La Colonne», conçue en 1973 et maintenant au Musée d'art contemporain. Ce changement est lié à l'évolution de la pensée de l'artiste sur l'environnement.

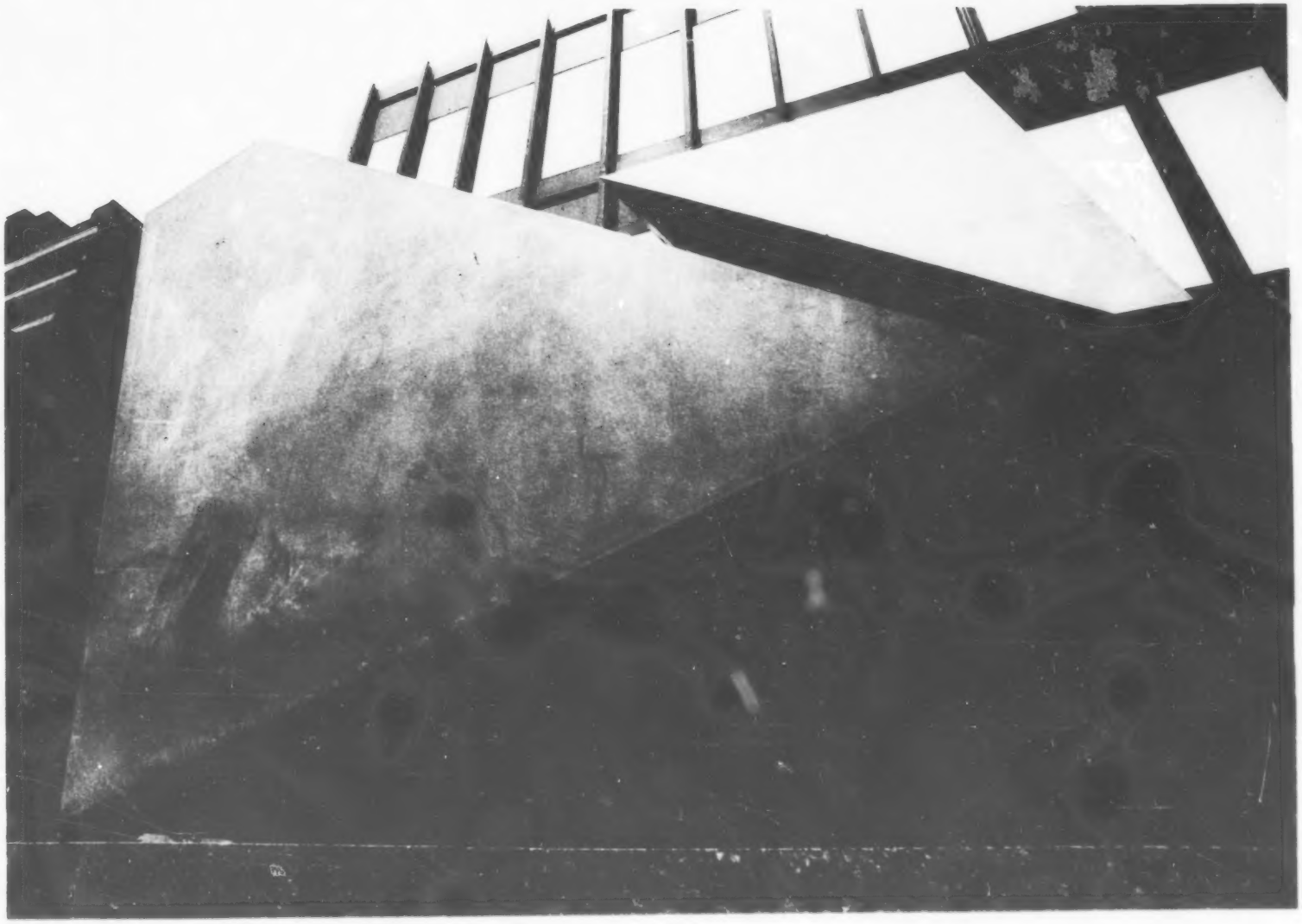
Des oeuvres, tels les trois éléments en acier inoxydable au Collège du Vieux-Montréal (1976) et, tout récemment, la sculpture en acier inoxydable à l'école Joseph-Charbonneau à Montréal (1979) résultent de cette détermination de faire d'une sculpture un objet qui se fond à l'environnement, s'anime et se transforme au rythme et au gré de la présence des gens, reflétant les mouvements des êtres et des éléments. La sculpture contribue ainsi à la perception de l'espace.

Outre les réalisations déjà mentionnées, nous lui devons une série de «multiples», la conception et l'aménagement de l'Agora au Carré Viger, les grilles de la station de métro Langelier à Montréal (1975), une eau-forte ainsi que le bronze ornant la cuvette de la couverture du livre de Roch Carrier, «la Guerre, Yes Sir» en édition d'art, les trois trophées créés en 1977 et qui, depuis, sont remis à chaque année lors du Concours national de musique de Radio-Canada ainsi que la création des médailles en argent des prix Denise-Pelletier (1978) et Athanase-David (1979). Lauréat du prix de la peinture de la province de Québec en 1946 puis de celui de la sculpture en 1964, Charles Daudelin participa à de nombreuses expositions de groupe. En 1974, le Musée d'art contemporain, puis le Musée du Québec, présentaient une rétrospective de son oeuvre.

Conseiller auprès des firmes d'architectes et d'urbanistes depuis plusieurs années, Charles Daudelin mit également sur pied une section Art intégré à l'Université du Québec à Montréal. Membre de l'Académie Royale des Arts du Canada (1972), il reçut la médaille des arts connexes de l'Institut Royal d'Architecture du Canada (1973) et il obtint le Prix «Art 74» décerné par le comité bénévole du Musée des Beaux-Arts de Montréal pour sa sculpture «Plexico». En 1980, il fut un des artistes choisis pour créer une oeuvre d'intégration au Palais des Congrès, à Montréal.



Allegrocube, 1973
2,44 m
Bronze



Papineauville

Bureau de district des transports
Langlois et Blair, *architectes*

Paul Lajoie

Né à Granby en 1932, Paul Lajoie fit ses études à l'École des Beaux-Arts de Montréal (1950-1955). En 1958, il ouvrit son propre atelier de céramique, produisant alors des poteries en grès et en porcelaine dont certaines furent présentées à l'Office de l'artisanat du Québec à Montréal lors, entre autres, d'une exposition duo avec Jordi Bonet. Boursier du gouvernement du Québec il effectua en 1960-61 un stage d'études à The Leach Pottery, à Saint-Ives en Angleterre ainsi qu'à Paris et à Vallauris, en France.

En 1962, avec la collaboration de Robert Champagne, il réalisa une murale composée de dix-sept panneaux en haut-relief, d'après des dessins de Pellan, pour la résidence de M. et Mme G. Miron, à Cartierville. Par la suite, il travailla en collaboration avec Claude Théberge à quelques murales en grès sculpté pour des édifices publics tels le Séminaire de Sherbrooke (1964), l'hôpital Charles-Lemoyne à Longueuil (1964), le Palais de Justice de Saint-Hyacinthe (1964), ainsi qu'une murale en béton coulé à la Cité des Jeunes de Vaudreuil (1964). En 1966-1967, il concevait le recouvrement des modules de tuile céramique recouvrant le pont-tunnel Louis-Hippolyte Lafontaine.

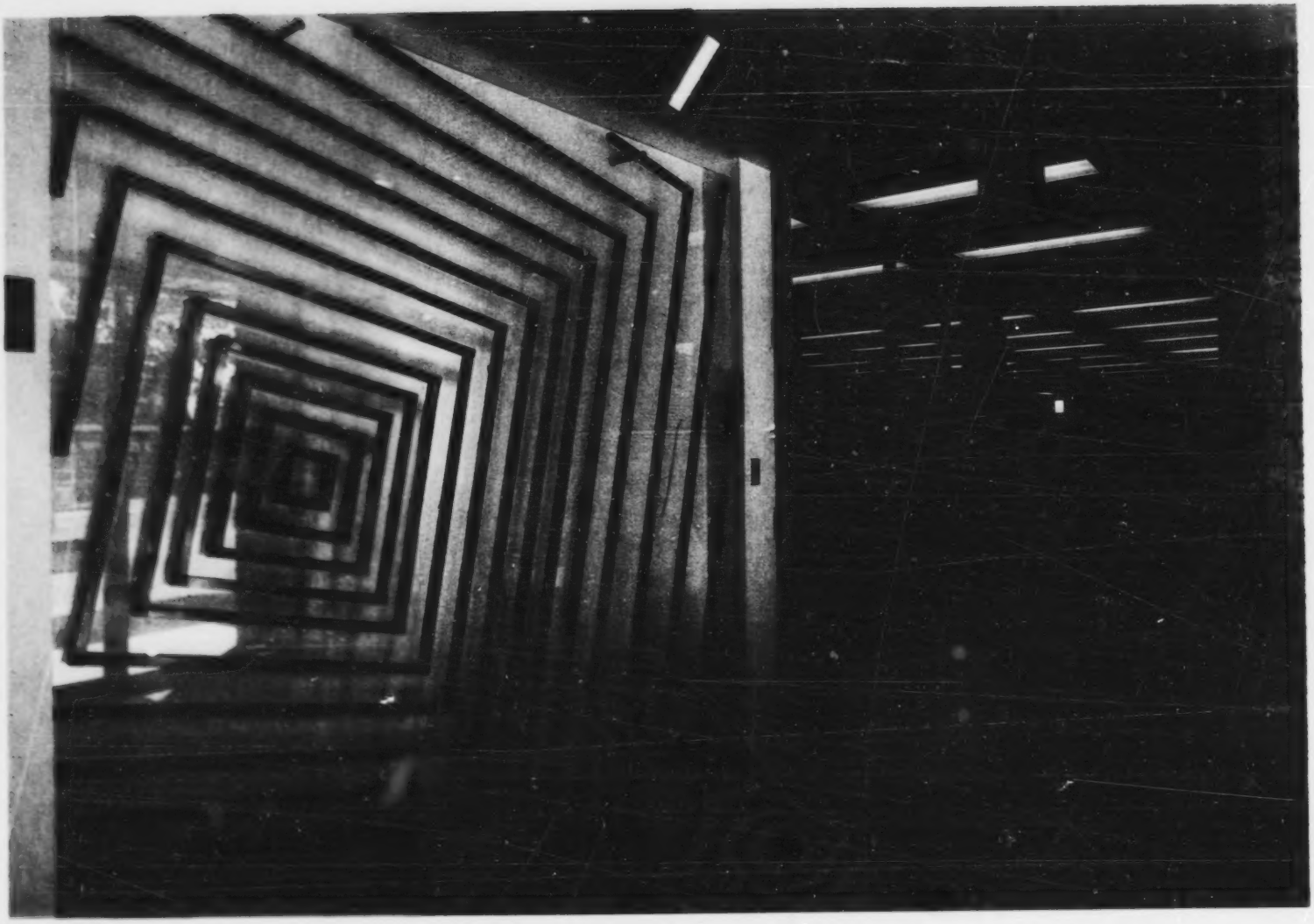
De 1969 à 1973, Paul Lajoie interrompit ses activités artistiques et se rendit au Niger où, pour le compte de l'Agence canadienne de développement international, il devint successivement conseiller en artisanat au ministère de l'Éducation Nationale, conseiller du Président de la République pour l'exploitation et la mise en valeur des matières premières et directeur-fondateur de l'Institut de céramique du Niger. De retour au pays, il fut nommé professeur adjoint au Département d'arts visuels et théâtre à l'université d'Ottawa et, depuis 1977, il cumule les fonctions de directeur du secteur des Arts plastiques et de responsable de l'implantation du programme en arts plastiques au Centre d'études universitaires dans l'Ouest québécois (Université du Québec).

Ces années d'enseignement l'obligèrent à délaisser peu à peu la céramique mais favorisèrent un retour au dessin et à la peinture où la liberté du geste et la force des couleurs vives s'organisent de manière à suggérer des plans et à traquer la lumière. C'est d'ailleurs cette recherche qui le mena à concevoir la murale qu'il réalisa dans le cadre de la politique du 1%.

Depuis 1977, Paul Lajoie participa à plusieurs expositions, notamment à Graphex 5, Art Gallery of Brant, à Brantford en Ontario en 1977, à la Cleveland Fourth International Drawing, en Angleterre en 1979, à la IIe Biennale du Québec à Montréal en 1979, à la Galerie Calligramme, à Ottawa ainsi qu'à la Galerie l'Imagier à Aylmer en 1980.

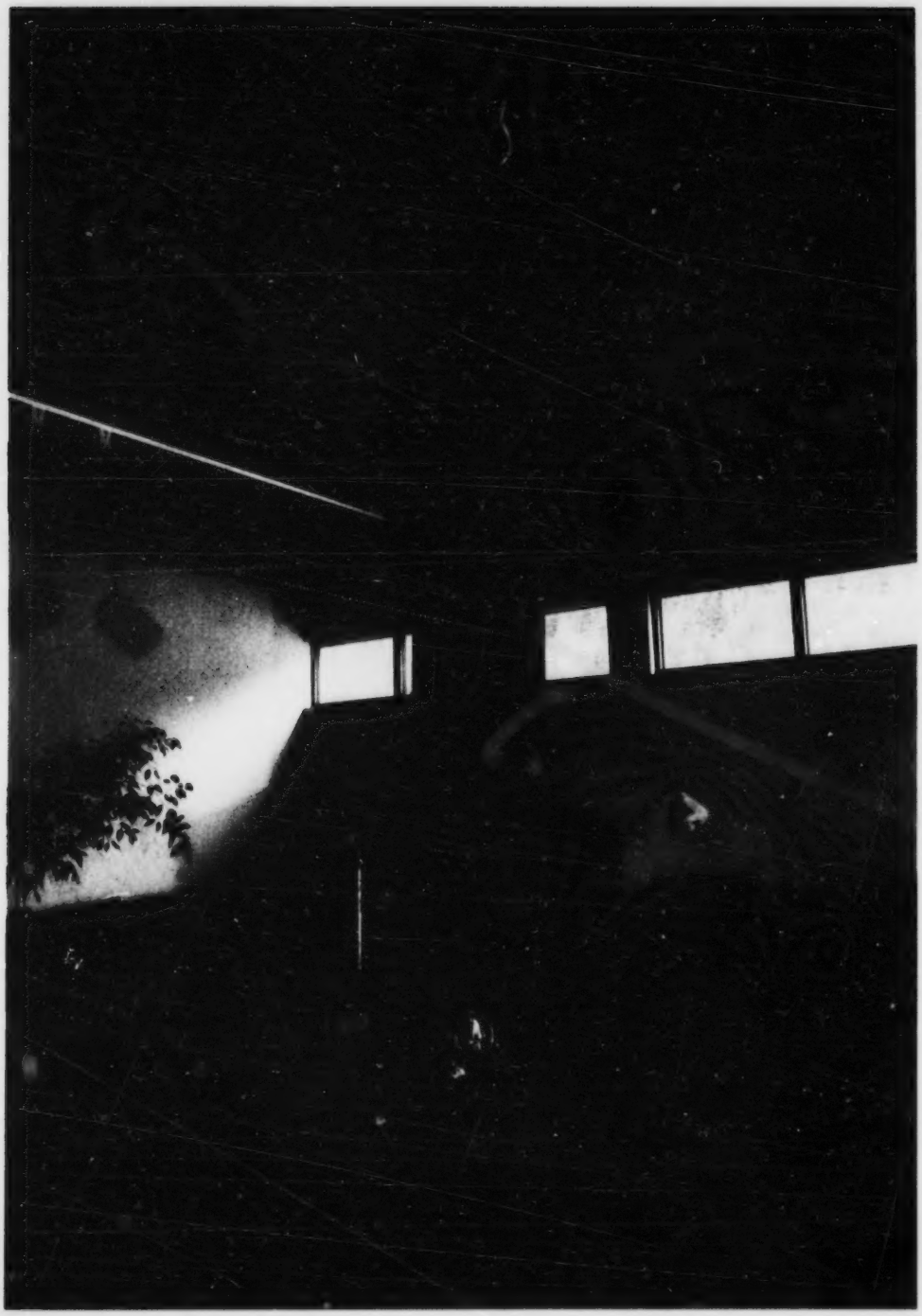
Lauréat du Concours artistique de la province en 1966 et de la McMaster University Art Gallery à Hamilton en Ontario en 1976, Paul Lajoie s'occupa de l'organisation du Salon des refusés, à Montréal en 1979.

Ses oeuvres figurent dans de nombreuses collections publiques et particulières tant en Afrique, en Europe, en Orient qu'en Amérique.



Murale, 1977
Bronze et plexiglass

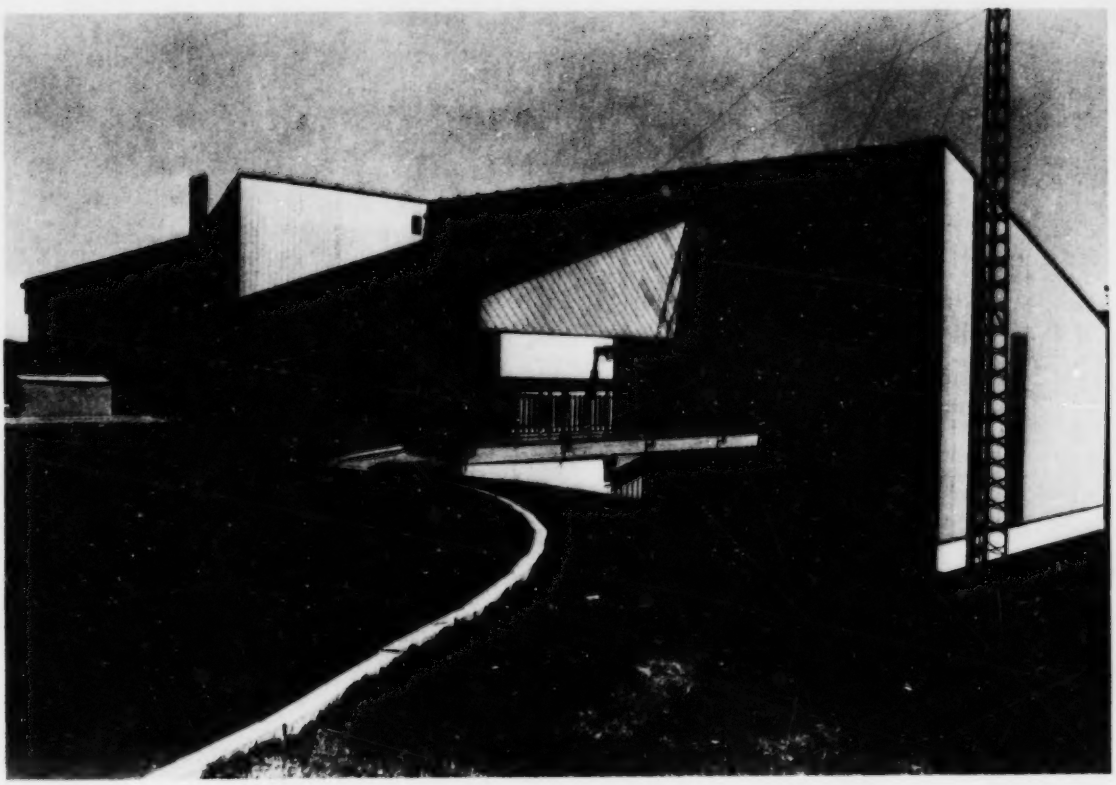
Adrien Villandré



Foyer
Salon des employés
Parc des Laurentides

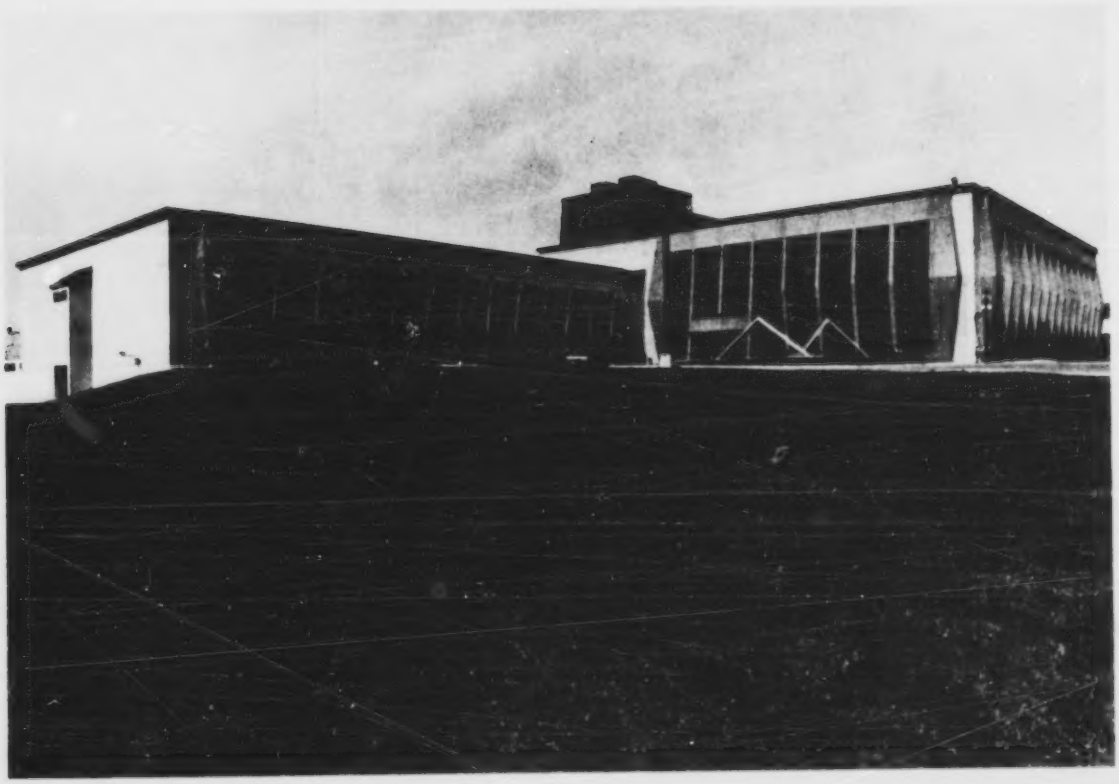
Parc des Laurentides

Logements pour la Sûreté du Québec
Germain Chabot, *architecte*



Québec

Centre de la Sûreté du Québec
Venne et Thibault, *architectes*



Gilles Boisvert*

Gilles Boisvert est né à Montréal, le 16 février 1940. Il a suivi les cours de l'École des Beaux-Arts de Montréal de 1958 à 1960, avant d'étudier la gravure et la lithographie sous la direction d'Albert Dumouchel, de 1961 à 1964.

Les expositions individuelles se succèdent aussitôt. Dès 1964, à la Galerie Claude Haeffely; l'année suivante, à la Galerie 60. En 1965-1966, il travaille à l'Atelier Libre, aujourd'hui la Guilde Graphique. En 1966, le Musée d'art contemporain lui offre ses cimaises. Il prend part également à des expositions collectives. Une de ses oeuvres est sélectionnée au Concours de la Province (1969). Dès cette période, Gilles Boisvert s'affirme principalement par son talent de dessinateur. Il insère dans ses tableaux des photographies tirées de l'actualité et souvent découpées dans les quotidiens. Il ajoute également des chiffres et des lettres aux couleurs violentes.

On l'associe, entre 1969 et 1972, au mouvement pop dont il reconnaît l'influence avec Pfff... Paf (environnement sculpture gonflable) au Musée d'art contemporain (1970) et Pack-Sack (1971-1972) qui circule à Lausanne, Bâle, Paris, Toronto, Montréal, Winnipeg, Rouyn, Sherbrooke.

Co-fondateur de la Galerie Media, en 1970, il y présente, en 1972 une importante exposition de sérigraphies (utilisation de la photo-sérigraphie) intitulée «Les Oiseaux». L'Exposition Dessins, présentée au Musée d'art contemporain à la fin de l'année 1974, est un grand moment, salué comme un indéniable succès. En 1973, il réalise une murale de 27 x 3 m à l'Édifice de Radio-Canada à Montréal.

Gilles Boisvert mène désormais une carrière internationale comme en témoigne, en 1976, son exposition à la Galerie Shandar de Paris intitulée «Accrochez vos drapeaux», où l'on retrouve sa verve réaliste-surréaliste-hyperréaliste. En 1977, il expose à la Galerie Curzie de Montréal et participe la même année à un «Group Show» à la Pascal Gallery de Toronto et à une autre manifestation de groupe aux «Ateliers Arachel de Montréal».

On le retrouve en 1978 à Québec où il réalisera une série de huit murales pour l'édifice de la Sûreté du Québec dans le cadre de la politique du 1%. Enfin en 1979, il exposa ses oeuvres à Montréal, Québec et Toronto.

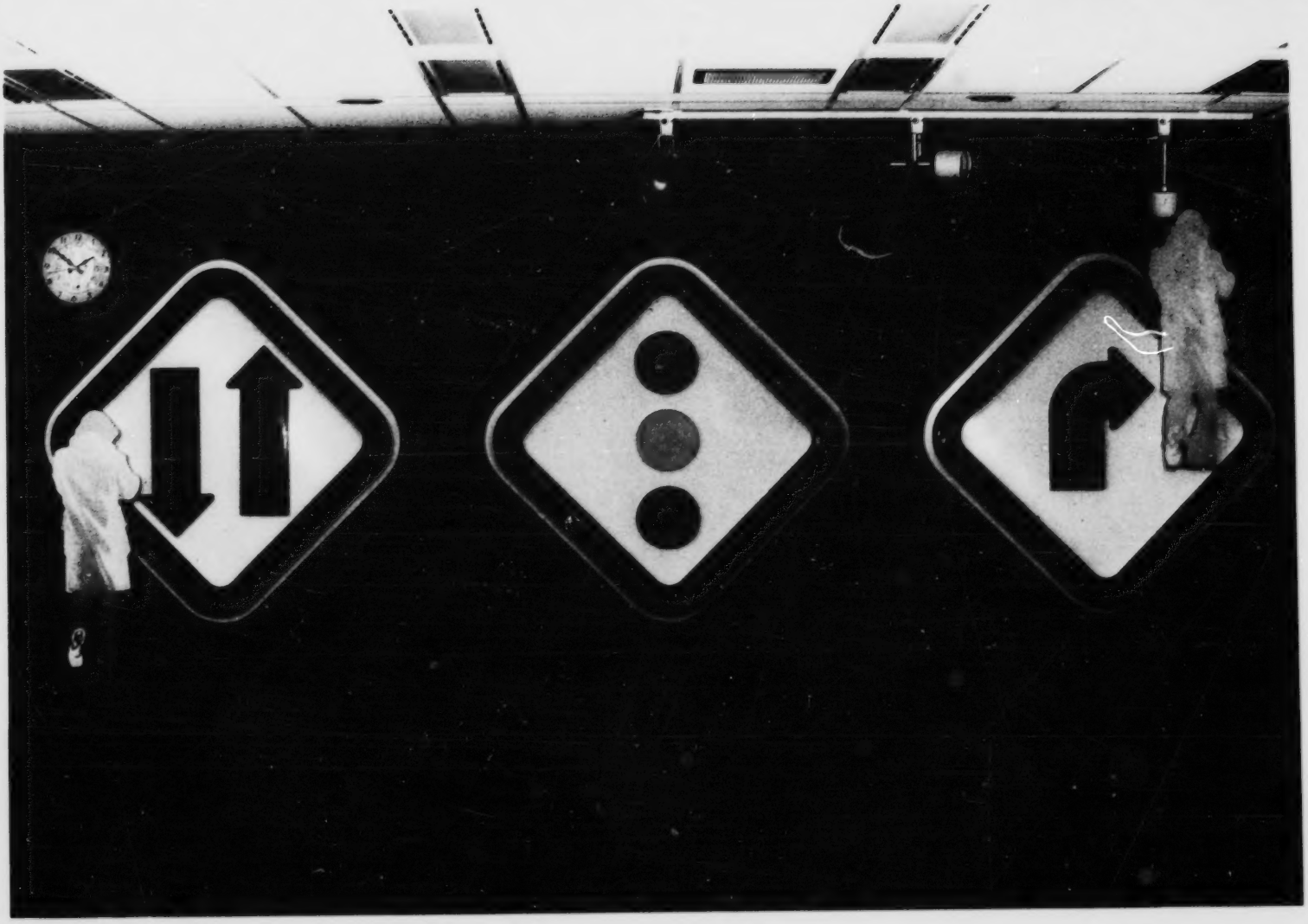
Il figure dans un grand nombre de collections privées et dans les collections permanentes de nombreux musées tels: la Galerie Nationale d'Ottawa, le Musée du Québec, le Musée d'art contemporain, l'Art Gallery of Ontario, le Musée des Beaux-Arts, le Victoria et Albert Museum de Londres, la Banque des Oeuvres d'Art, etc. Lors de l'interview accordée à Bernard Lévy pour la préparation du livre «16 Peintres du Québec dans leur milieu» il dira pour mieux faire comprendre le sens de sa recherche: «Si je suis dans l'eau et que je veuille représenter l'eau, je vais essayer de suggérer non une façon de voir l'eau mais plutôt une façon de la percevoir tactilement. Je peux en dire autant de la lumière: je l'invente.»

---

* Bernard Lévy in *16 peintres du Québec dans leur milieu* pp. 27-28 Collection «L'inventaire des créateurs» Vie des Arts - Montréal 1978.

Joueurs de hockey, 1978
9,6 x 2,625 m
Feuille d'acrylique

Silhouettes, la vie quotidienne, 1978
6 murs de 11,1 x 2,625 m
Relief en contreplaqué, peinture à l'aluminium



La circulation routière, 1978
9 x 2,625 m
Plastique stratifié

Roger Paquin

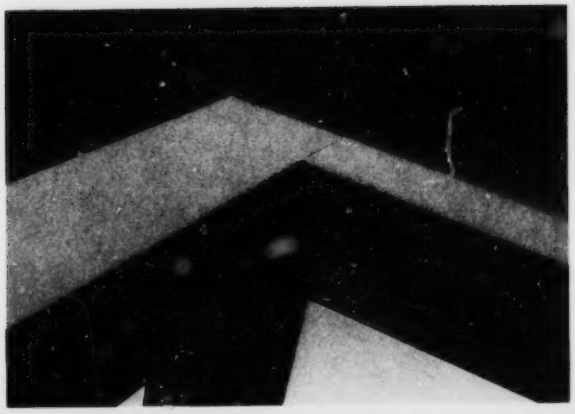
Né à Deschambault en 1941, Roger Paquin fit ses études à l'École des Beaux-Arts de Montréal d'où il fut diplômé en 1966. Il y travailla notamment avec le sculpteur Louis Archambault et plus significativement encore, il y fit des recherches en arts intégrés avec Charles Daudelin et Marcel Junius.

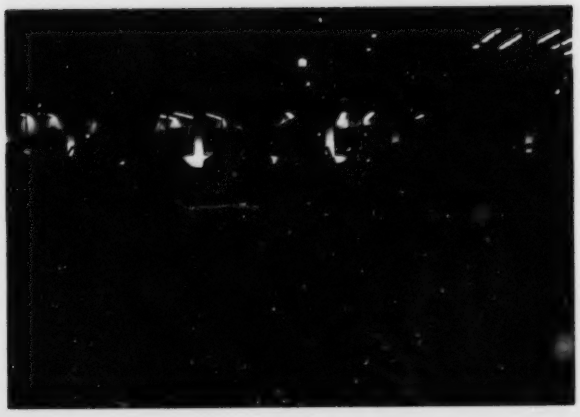
Boursier du Conseil des Arts du Canada en 1968 et en 1969, il participa parallèlement à plusieurs expositions de groupe entre 1967 et 1970. Plusieurs de ses oeuvres furent remarquées et commentées par la plupart des critiques et chroniqueurs spécialisés. Dans presque tous les articles écrits sur l'oeuvre de Paquin, on est frappé de l'unanimité des critiques qui y voient un effort d'organisation des formes qui, tout en ayant un rapport entre elles, doivent également jouer un rôle à l'intérieur d'un ensemble plus vaste.

C'est d'ailleurs presque prophétiquement qu'en 1969, Normand Thériault écrivait dans «Vie des Arts» (no 55): «Les sculptures de Paquin ne cherchent donc plus à signifier le monde de leur auteur mais à rendre signifiant l'environnement qui les contient. Nous ne sommes plus en présence d'un art-spectacle, où le spectateur contemple à un moment une pièce qu'il voit depuis plusieurs mois mais face à un art qui se veut continuellement présent au milieu et donc où l'action est constante sur ceux qui y vivent, ceux-ci ne s'en rendant pas toujours compte... Il s'agit ici de faire un univers des formes et non pas de fabriquer des objets illégaux dans un milieu physique qui ne les a pas prévus... Paquin, entre autres, travaille au niveau de formes qui ont physiquement beaucoup d'ambition et nous n'en comprendrons la beauté que dans la mesure où elles pourront être perçues comme telles. Et, sur les places publiques, comme à l'intérieur des grands édifices, ces sculptures auraient sans doute plus d'intérêt que de rachitiques arbustes mis en boîte».

C'est en 1975 qu'un projet de Paquin fut retenu pour le nouvel édifice de la Sûreté du Québec à Québec. L'oeuvre fut installée en novembre 1978.

Outre quelques collections privées, les oeuvres de Roger Paquin font maintenant partie des collections du Musée d'art contemporain et du Musée du Québec.





Corrélation, 1976-1978
6,15 x 5,7 x 2,25 m
Aluminium émaillé - Tube néon d'enseigne et plexiglass

Maurice M. Savoie

Né à Sherbrooke en 1930, Maurice Savoie s'est donné une longue formation artistique, surtout en céramique mais aussi en peinture et en pédagogie de l'art, d'abord à l'École du Meuble puis à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Il alla ensuite se perfectionner en Italie et en France au cours des années 1956-1957 et 1968 et ce, grâce à des bourses des gouvernements du Québec, de France et du Canada.

Toutes ses études et sa carrière professionnelle dénotent chez cet artiste une très nette préoccupation envers tout ce qui est intégration de l'art à l'environnement ou le design industriel. C'est ainsi qu'il fut appelé à collaborer avec de très nombreuses maisons d'architectes dans des projets de constructions ou dans des recherches soit de nouveaux matériaux soit d'utilisation nouvelle et plus fonctionnelle de matériaux connus, briques, céramique, grès, béton, etc. Ses réalisations, à cet égard, sont nombreuses: murales en terre cuite, en céramique ou en béton, frises, entrées, revêtements de cheminées, pilastres, revêtements en céramique de maisons privées, etc. Bref, chaque année depuis 1963 et parfois à trois ou quatre reprises certaines années, cette collaboration avec des architectes a eu pour résultat la création d'oeuvres un peu partout sur le territoire canadien: Université de Sherbrooke en 1965, accès à la maison Eaton's par le métro McGill en 1966, Arts and Culture Centre de Saint-Jean, à Terre-Neuve, en 1966, édifice administratif de la Commission Scolaire catholique, à Ottawa en 1966, Faculté des Arts, Memorial University de Saint-Jean à Terre-Neuve en 1966, murale pour le pavillon du Québec à Expo 67, à l'édifice de Radio-Canada en 1970, et à Québec même où, dans le cadre de la politique du 1%, il réalisa en 1977-1978 une murale de grès pour l'édifice de la Sûreté du Québec.

Outre ses recherches et ses grandes réalisations environnementales, Maurice Savoie travailla en atelier et réalisa une abondante et remarquable production d'oeuvres avec lesquelles il participa à une quinzaines d'expositions de groupe au Canada et à l'étranger et à sept expositions individuelles entre 1954 et 1978. Ses oeuvres, qui figurent dans de nombreuses collections particulières, ont également été acquises par le Secrétariat d'État du Canada, le ministère des Affaires intergouvernementales du Québec, plusieurs collections privées et les grands musées dont la Galerie Nationale du Canada, le Musée du Québec et le Musée des Beaux-Arts de Montréal.

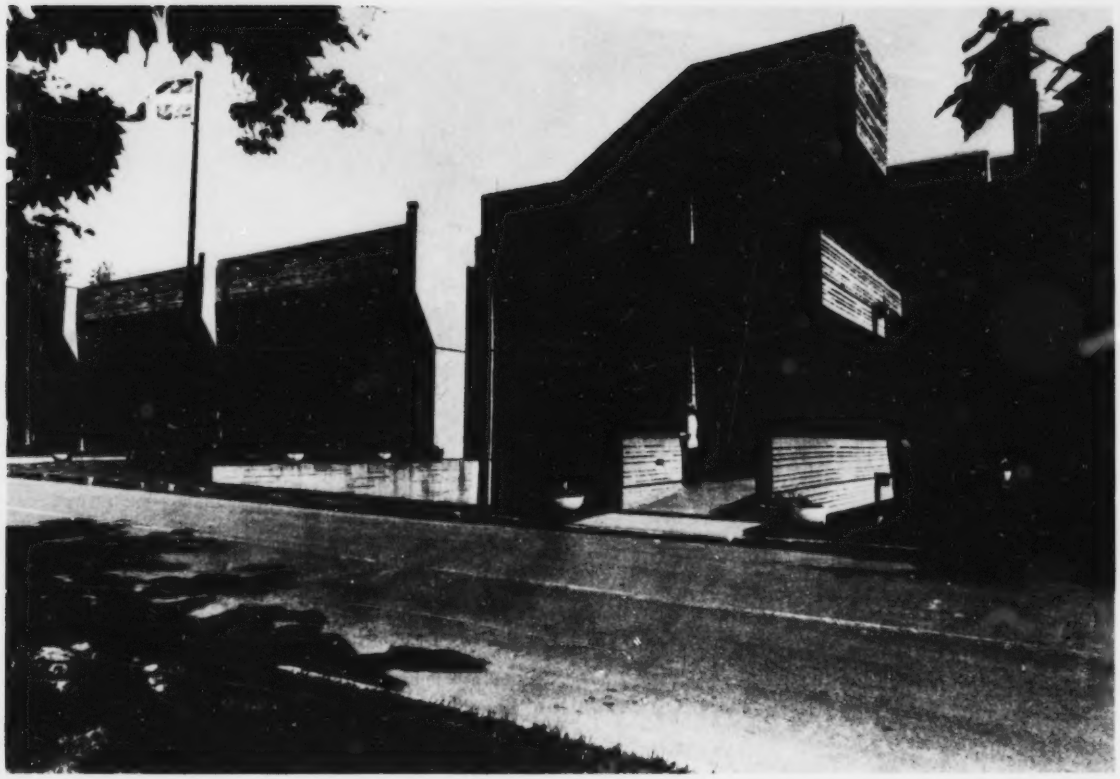
Détenteur de nombreux prix et mentions, il est membre de plusieurs associations et conseils nationaux et internationaux et membre fondateur des «Maîtres céramistes canadiens».

Parallèlement à toutes ces activités de recherche et de création, Maurice Savoie a communiqué ses connaissances et son expérience par un enseignement qu'il dispensa parfois à son atelier personnel mais plus souvent en des institutions comme l'Institut des Arts appliqués de Montréal, l'Université du Québec, l'Université de Montréal, la Poterie Bonsecours et le John Abbott College.

La mer, 1978
6 x 2,70 m
Murale en grès

Québec

Centre de recherche industrielle du Québec
Gauthier, Guité et Roy, *architectes*



Micheline Beauchemin

Née à Longueuil en 1932, Micheline Beauchemin fit ses études à l'École des Beaux-Arts de Montréal. De 1953 à 1957, elle séjourna en Europe, étudiant le dessin et la sculpture à l'académie de la Grande Chaumière avec Ossip Zadkine et le vitrail à l'École des Beaux-Arts de Paris (1953). L'année suivante, elle s'installa en Grèce et commença à faire des broderies puis, de retour en France en 1956, elle travailla le vitrail à Chartres. En 1957, elle obtint le premier prix de vitrail lors d'une exposition de ses broderies et de ses vitraux au Musée d'art moderne de Paris.

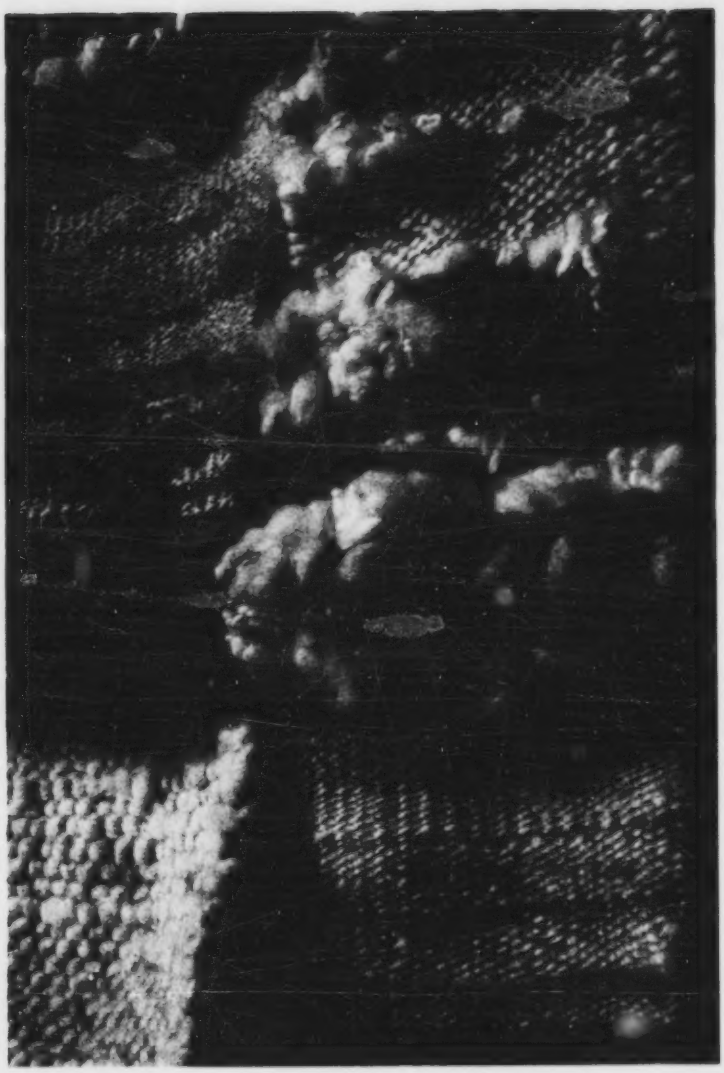
De retour au Canada, elle réalisa ses premières tapisseries réversibles pour l'exposition particulière qu'elle tint à la Galerie Denyse Delrue, à Montréal (1958). Dès lors, elle exécuta un grand nombre de tapisseries au crochet, généralement de petit format, sauf «La Chute d'Icare» (2,7 x 5,7 m) pour la salle Wilfrid Pelletier de la Place des Arts à Montréal (1963) et «La grande ville des Anges» (1,8 x 13,5 m) pour l'église Saint-Jean-Vianney de Rosemont, en 1964.

Avec le rideau de scène de la salle d'opéra du Centre National des Arts d'Ottawa (13,5 x 25,5 m) s'amorce une ère nouvelle issue de l'expérience acquise lors de ses séjours au Japon en 1962, 1965 et 1967. L'artiste accède à l'oeuvre monumentale, délaisse la tapisserie sur canevas pour travailler sur des métiers, soit de basse lisse, soit de haute lisse. Cette libération de la technique du crochet engendre une explosion de couleurs et de textures; l'artiste joue et associe les fibres, tant naturelles que synthétiques, afin de rendre à chacune la vitalité qui lui est propre.

Le langage et la magie de la matière occupent une place primordiale dans l'oeuvre de Micheline Beauchemin et cette passion l'a menée aux quatre coins du monde. Après avoir séjourné au Japon et au Mexique, elle se rendit au Cambodge et en Inde, en Colombie, en Équateur, au Pérou, en Bolivie et, enfin, dans le grand Nord canadien, en 1974 et 1975, pour y enseigner à un groupe de femmes inuit. Ces séjours à l'intérieur du cercle arctique marquent, en quelque sorte, l'aboutissement de la longue recherche sur la lumière que l'artiste avait entreprise, dès ses débuts, par l'apprentissage du vitrail. Une oeuvre nouvelle s'en dégage, tels «Les oiseaux d'or» (1978), mobile en aluminium pour l'Hôtel de ville de North York, à Toronto (20 m x 7 m x 4 m), «L'Étoile du Nord» (1978) pour l'aéroport international de San Francisco, aux États-Unis, et «Le fils des Étoiles» (1979), à l'édifice du ministère du Revenu à Québec. Aujourd'hui, les nuances subtiles des blancs, des fils métalliques, des nylons et des soies s'harmonisent pour capter l'essence même du cristal: la transparence.

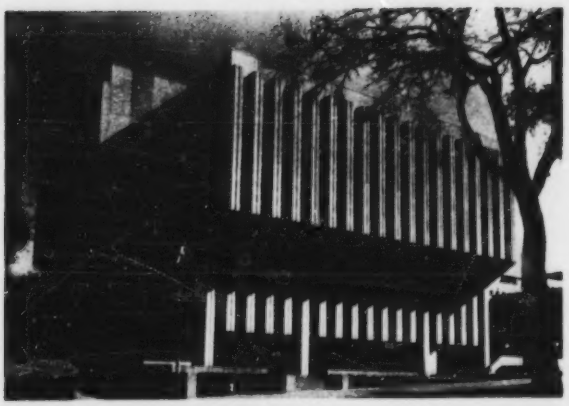
Boursière du Conseil des Arts du Canada à maintes reprises, Micheline Beauchemin a été honorée de la médaille d'argent du Centenaire du Canada (1967), de la médaille d'Officier de l'Ordre du Canada (1974) et de la médaille de l'Institut Royal d'Architecture du Canada (1976). Elle a également été élue membre associée de la Société Royale du Canada (1970), membre élue de la Société Royale des Arts du Canada (1971) et du Conseil Canadien des Arts Esquimaux (1974). En 1980, elle fut une des artistes choisies pour créer une oeuvre d'intégration au Palais des Congrès, à Montréal.

Totem de pierre, 1975
6 x 2,4 m
Tapisserie de haute lisse



Québec, colline parlementaire

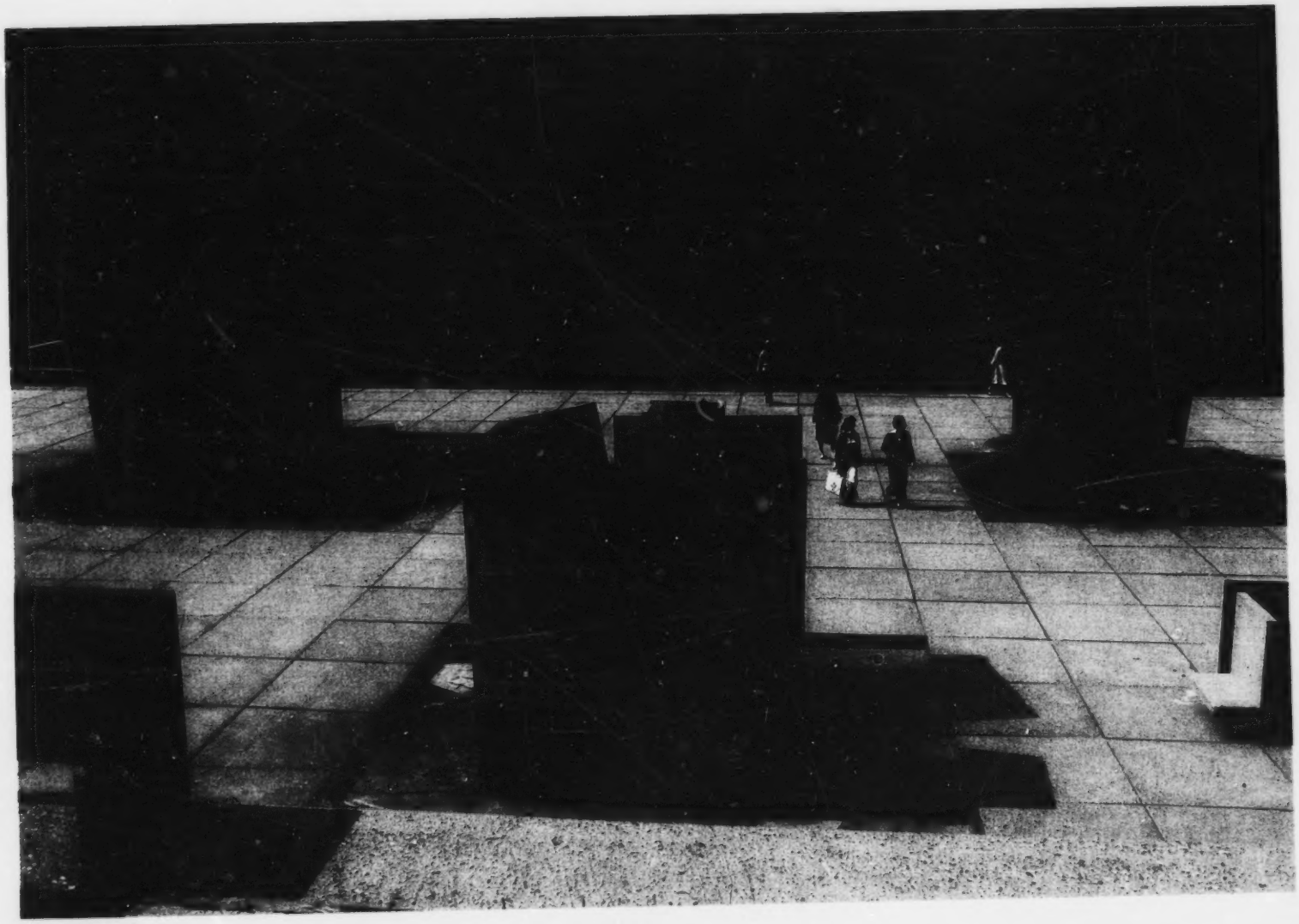
Édifices "J" et "H"
Saint-Gelais et Tremblay, *architectes*



Édifice "G"
Gauthier, Guité et Roy, *architectes*

Charles Daudelin

(Voir page 86)



Chaos, 1969-1975
Édifice "G"

Mario Mérola

(Voir page 70)

Mur intérieur en béton, 1970
2,7 x 390 m
Édifice "J"

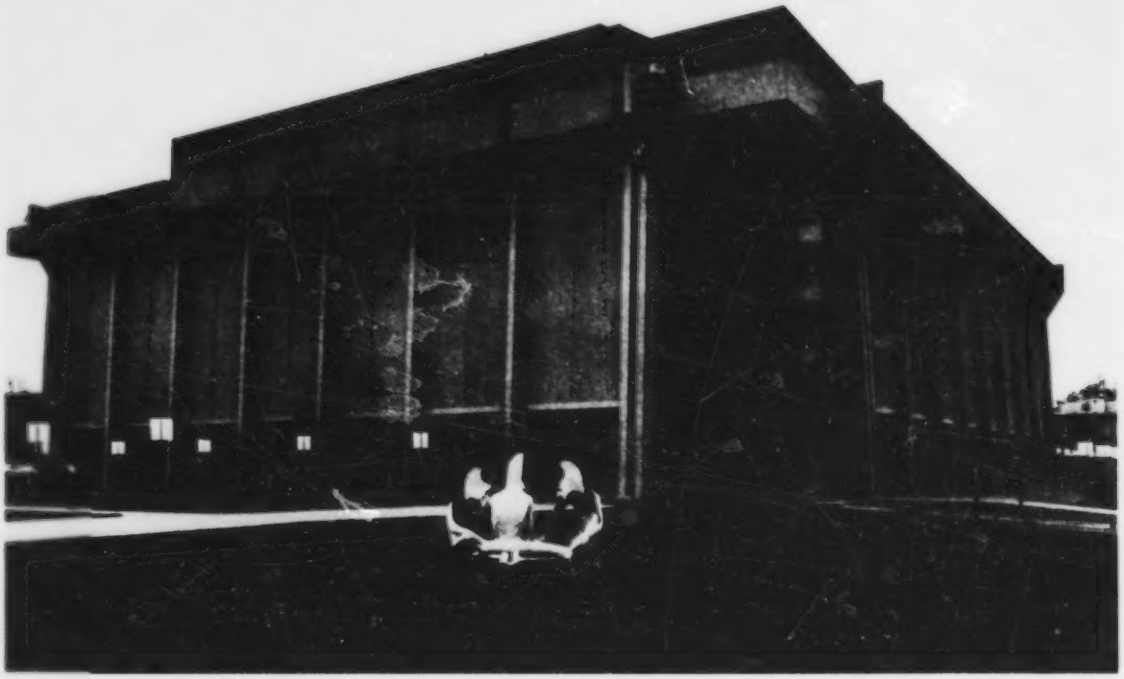
Claude Théberge

(Voir page 76)

Murale en béton coulé, 1970
500 m²
Édifice "H"

Québec

Grand Théâtre
Victor Prus, *architecte*



Jordi Bonet

Espagnol d'origine (il est né à Barcelone en 1932) Jordi Bonet vint définitivement s'établir au Québec en 1954, pour, aussitôt, s'y mettre au travail.

Dessinateur et peintre, il devint céramiste et commença à perfectionner son art par des recherches personnelles aussi bien dans les grandes écoles officielles (Beaux-Arts) que dans les ateliers des meilleurs céramistes québécois, tel celui de Jean Cartier, notamment. Héritier d'une longue tradition espagnole, son style, à cette époque, évoque tout aussi bien l'art roman catalan auquel l'a initié son père, les formes tourmentées de l'architecture baroque fantastique que l'art de ses illustres compatriotes: Goya, Picasso et Dali.

Très tôt il s'adapta à son nouveau pays et à son nouvel environnement culturel et social. Il se mit à l'étude de nos diverses formes d'art et en assimila aussitôt les recherches les plus avancées. Ainsi, dès 1956, il exposa à Montréal en compagnie de Jean-Paul Riopelle. Et c'est, dès lors, une vie entièrement consacrée à la réalisation d'une oeuvre exceptionnelle par la qualité, par l'abondance et souvent par les dimensions de ses créations.

Une première grande murale (115 m.c.) réalisée à l'église Saint-Raphaël de Jonquière en 1961, lui donna l'occasion d'amorcer une collaboration ininterrompue avec les architectes. Par la suite, il en créa d'autres, et parfois plusieurs au cours d'une même année, au Québec, au Pavillon des Sciences à l'Université Laval en 1962, à la Place des Arts à Montréal en 1963, «Vivir y Morir» au Musée d'art contemporain de Montréal en 1965 et, dans le cadre de la politique du 1%, il réalisa à Québec en 1970 le triptyque du Grand Théâtre qui déclencha l'un des plus virulents débats que connut ce pays à propos d'une oeuvre d'art; ailleurs au Canada, à l'édifice MacDonald à Toronto, en 1965, au Queen's Park Office Building en Ontario en 1966, au Two Bloor West, à Toronto en 1973; ou aux États-Unis, notamment à Boston, Philadelphie, Californie, Ohio, Texas et jusqu'en Arabie Saoudite, en 1979.

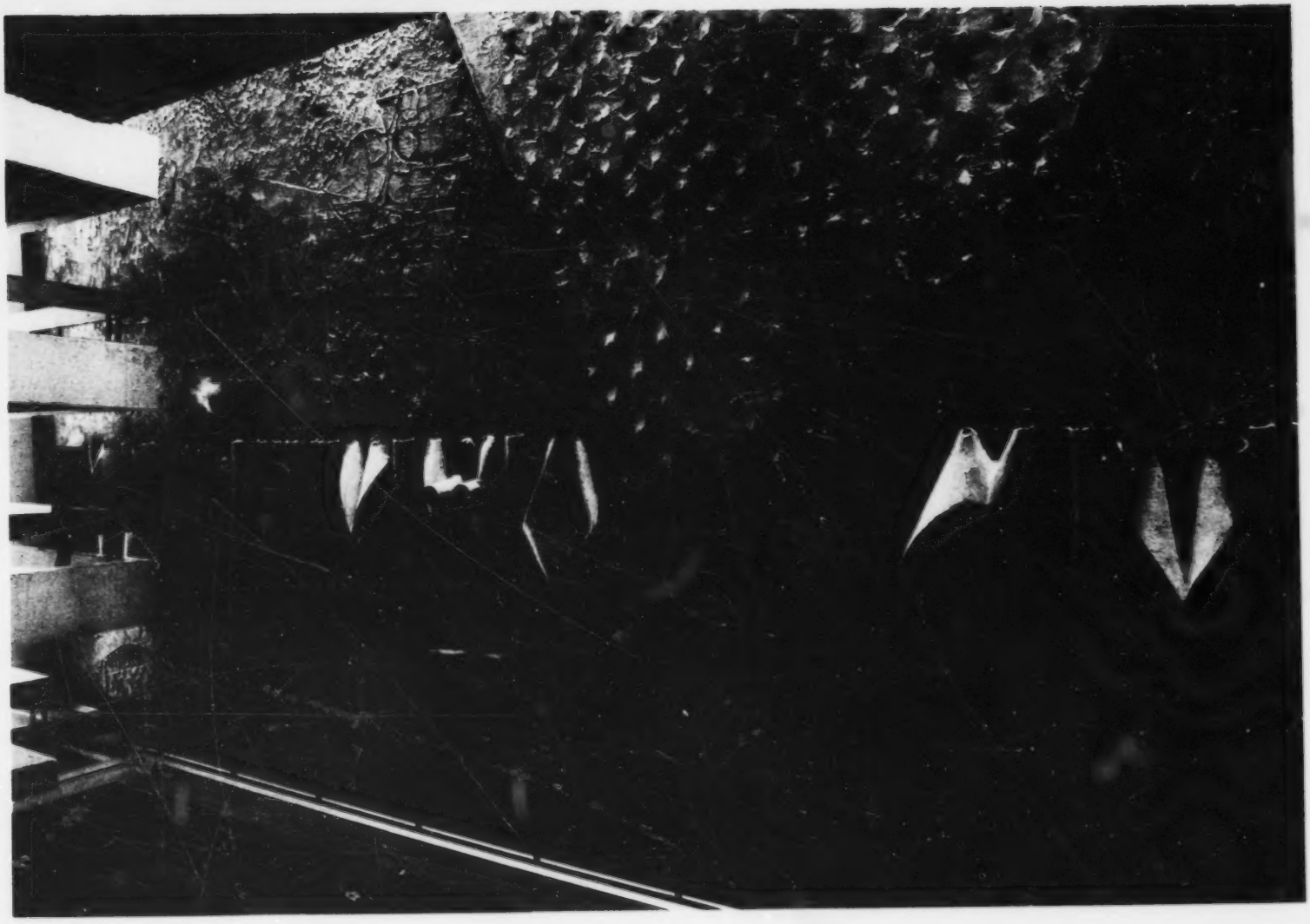
Si la céramique reste l'un des matériaux avec lequel il s'exprime avec bonheur, il n'hésite pas à expérimenter. Toutes les matières le fascinent: bois, papier, aluminium, béton, verre et brique. De tous ces matériaux, il tire la vie, il traduit ses émotions propres et il inscrit puissamment le monde qui l'entoure en une production extrêmement riche et variée. Mentionnons les portes en aluminium au Centre National des Arts à Ottawa, en 1966, les vitraux de l'aéroport international Kennedy à New York, en 1967, les cinq sculptures en aluminium à la Place des Nations, Expo 67 et le diaporama intitulé «Le livre des naissances» (1977) réalisée à partir de 150 de ses sérigraphies et qui exprime les diverses naissances que l'homme doit traverser au cours de son existence pour passer à d'autres vies, symbole du désir d'élévation de l'âme.

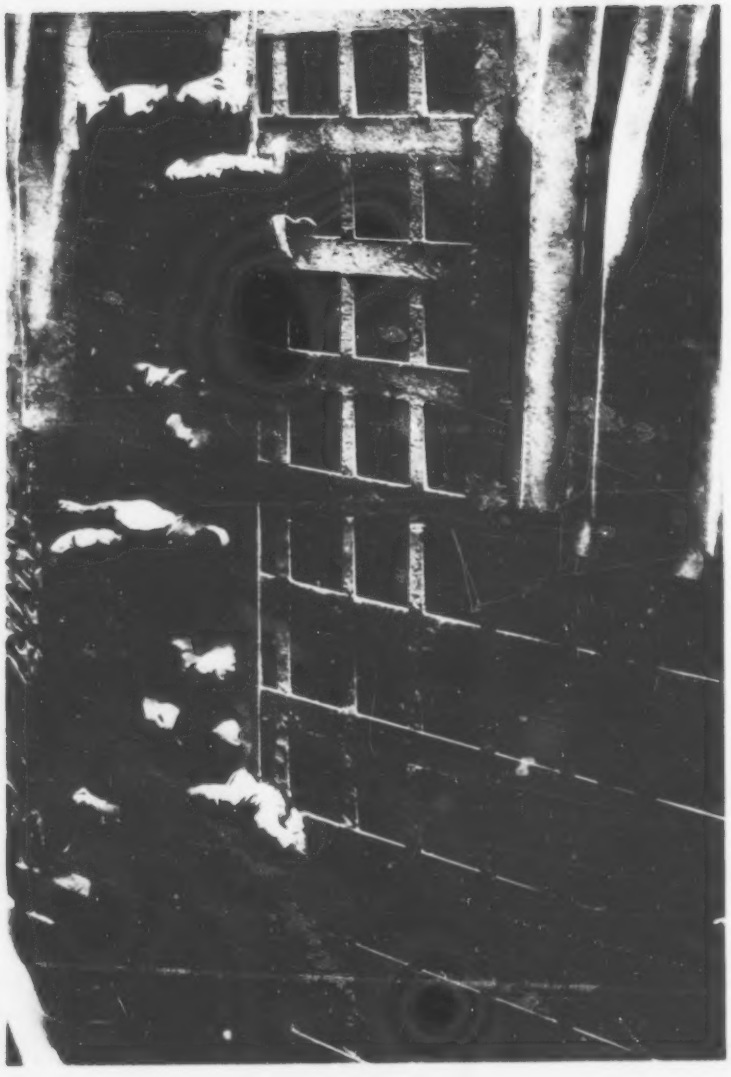
Esprit curieux et passionné, s'intéressant à toutes les formes d'expression créatrice, Jordi Bonet s'était porté acquéreur du manoir Rouville-Campbell en 1969; il y avait ouvert un atelier libre pour les jeunes et rêvait d'y fonder un véritable «foyer culturel» mais il n'en aura pas le temps.

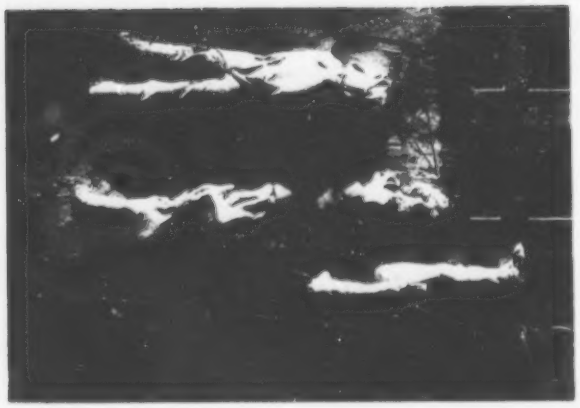
Membre de l'Académie Royale canadienne des arts, professeur d'art à l'École d'Architecture de Montréal de 1966 à 1968, gagnant de nombreux prix et mentions, Jordi Bonet a été l'un des plus prolifiques créateurs de notre époque. Outre l'impressionnante série d'oeuvres monumentales intégrées à l'architecture, il figure au catalogue d'un grand nombre de musées importants.

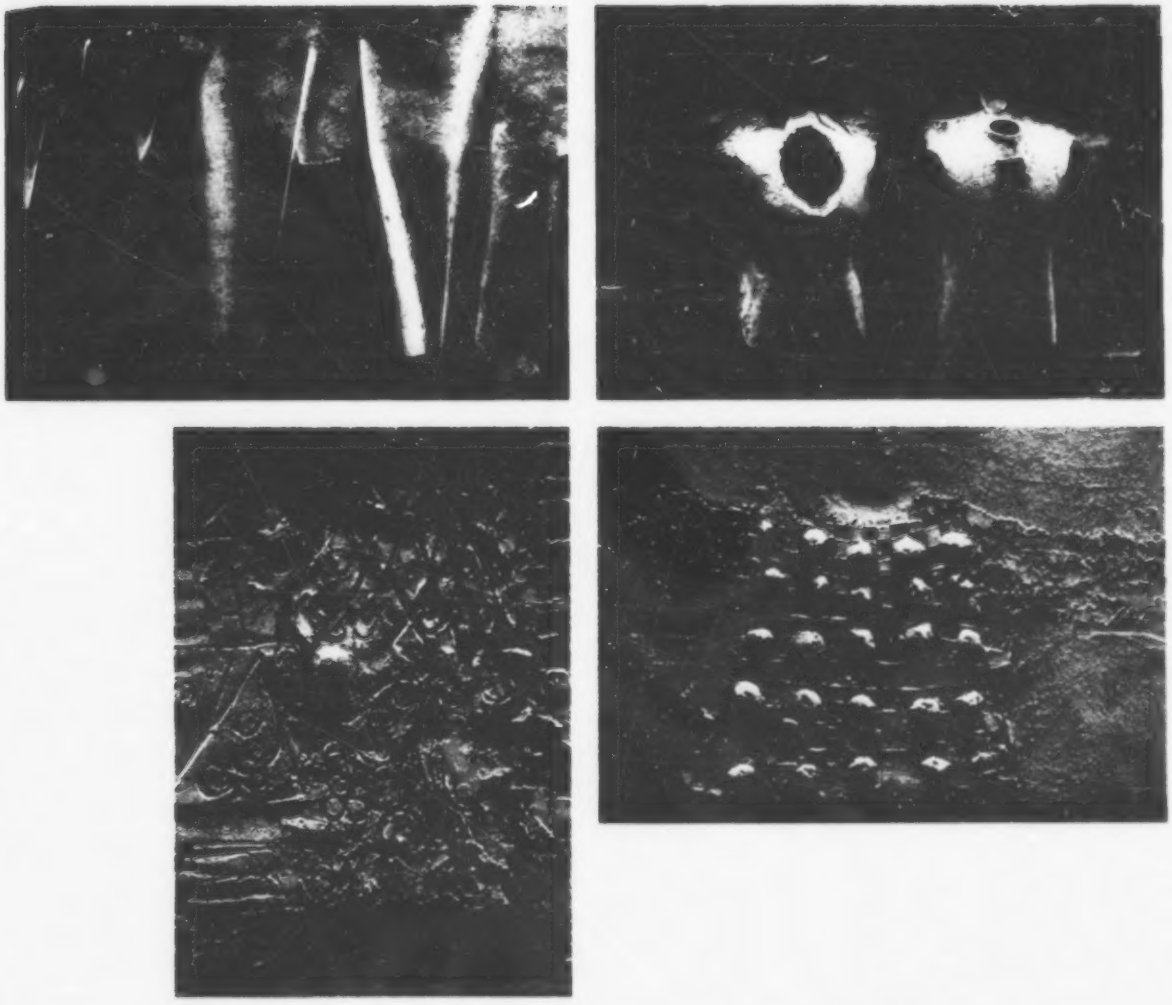
Jordi Bonet est décédé en décembre 1979. Son oeuvre fit l'objet d'une importante exposition-hommage, organisée par le Musée du Québec, en avril 1980. Actuellement, sa maison de Saint-Hilaire, le manoir Rouville-Campbell, abrite une galerie qui porte son nom, Galerie Jordi Bonet.

Le passé, le présent et le futur
La mort, l'espace, la liberté, 1969-1970
1115m²
Ciment sculpté









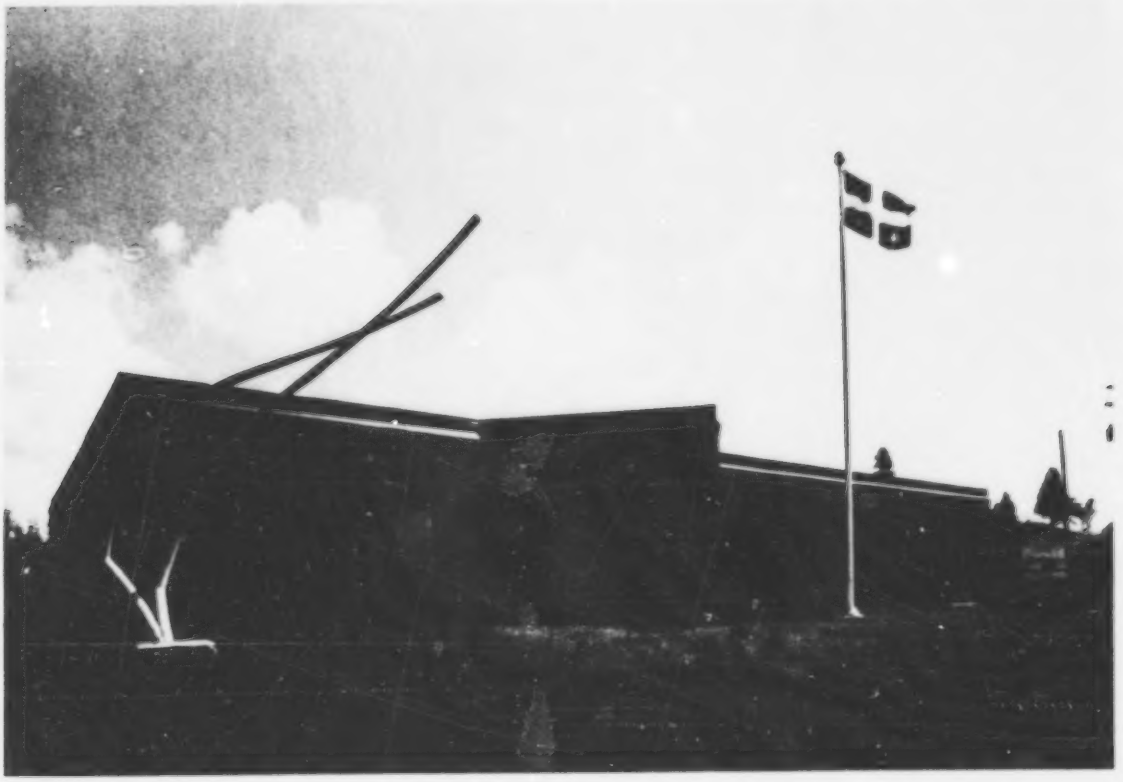
Lewis Pagé

(Voir page 20)

Air et Variation, 1980
5,4 m de hauteur

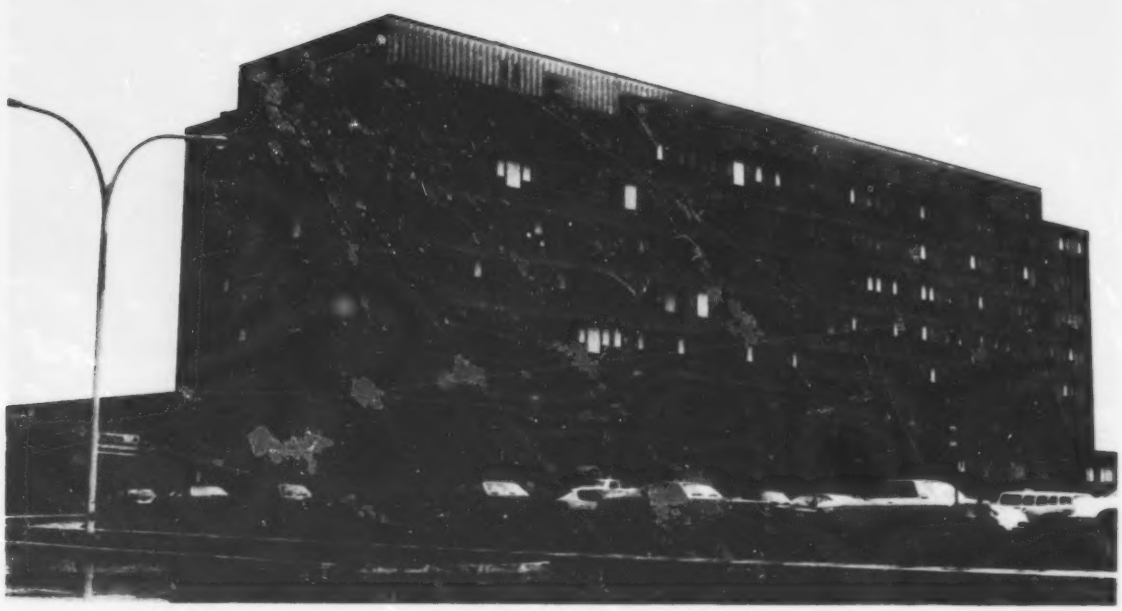
Saint-Georges de Beauce

Poste de la Sûreté du Québec
Émery Lessard, *architecte*
ministère des Travaux publics
et de l'Approvisionnement



Saint-Jean

Hôpital du Haut-Richelieu
Larose, Laliberté et Petrucci, *architectes*



Yves Trudeau

Né à Montréal en 1930, Yves Trudeau étudia à l'École des Beaux-Arts de cette ville et compléta sa formation artistique par un cours de perfectionnement en céramique avec Gaétan Beaudin jusqu'en 1960.

Cette double démarche de sculpteur et de céramiste l'amena à traiter ses matériaux parfois de façon tout à fait organique, tel l'Homme révolté, (fer et bois, 1963) et Le Chariot des dieux, (bronze 1966), parfois de façon linéaire et rigide comme dans la série des «murs fermés et ouverts», ces grandes unités de surfaces dans lesquelles l'artiste joue tout aussi bien avec les obliques qu'avec les verticales, emprisonne l'ombre et la lumière et met en opposition et en rapport des couleurs extrêmement vigoureuses.

«Contrairement aux créateurs qui ne s'écartent guère d'une trajectoire établie et qui, d'une œuvre à l'autre, modifient assez peu leur vocabulaire plastique, le fil conducteur restant toujours perceptible, l'oeuvre de Trudeau établit un parcours beaucoup plus instinctif. Plus aléatoire en apparence, marqué de sauts brusques, de retours en arrière, de reprises d'éléments existants, développés ultérieurement avec une maîtrise enrichie de l'expérience acquise au cours des années».[1]

Depuis 1958, Yves Trudeau a tenu de nombreuses expositions particulières et de groupe tant au Canada qu'à l'étranger, notamment en France, en Belgique, en Angleterre, en Italie, en Suède, en Yougoslavie et aux États-Unis. Parmi ses nombreuses oeuvres architecturales il faut mentionner «Vivace» (1960) un groupe en bronze au Centre d'Art des Jeunesses musicales du Mont-Orford; le «Phare du Cosmos» à l'Expo 67, le monument «Alphonse Desjardins» pour la Place Desjardins à Montréal et le hall d'entrée qu'il réalisa à l'Hôpital du Haut-Richelieu dans le cadre de la politique du 1%.

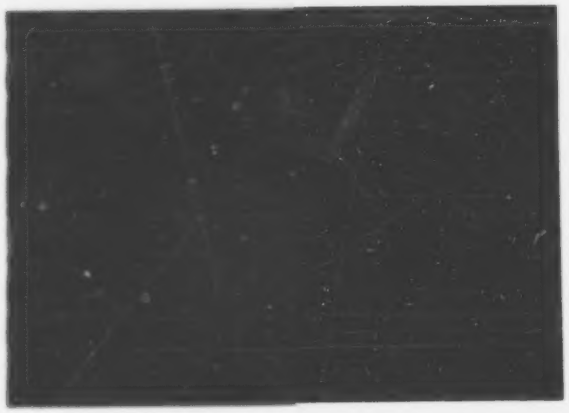
Il participa aux symposiums internationaux de sculpture en Yougoslavie (1964), en Tchécoslovaquie (1969) et à Montréal (1965). Trois fois lauréat du Concours artistique de la province de Québec, il a mérité plusieurs bourses du Conseil des Arts du Canada et du ministère de l'Éducation du Québec. Président fondateur de l'Association des sculpteurs du Québec, il est professeur à l'Université du Québec à Montréal. Membre de la Conférence Canadienne des Arts, il est, depuis 1971, membre de l'Académie Royale des Arts du Canada

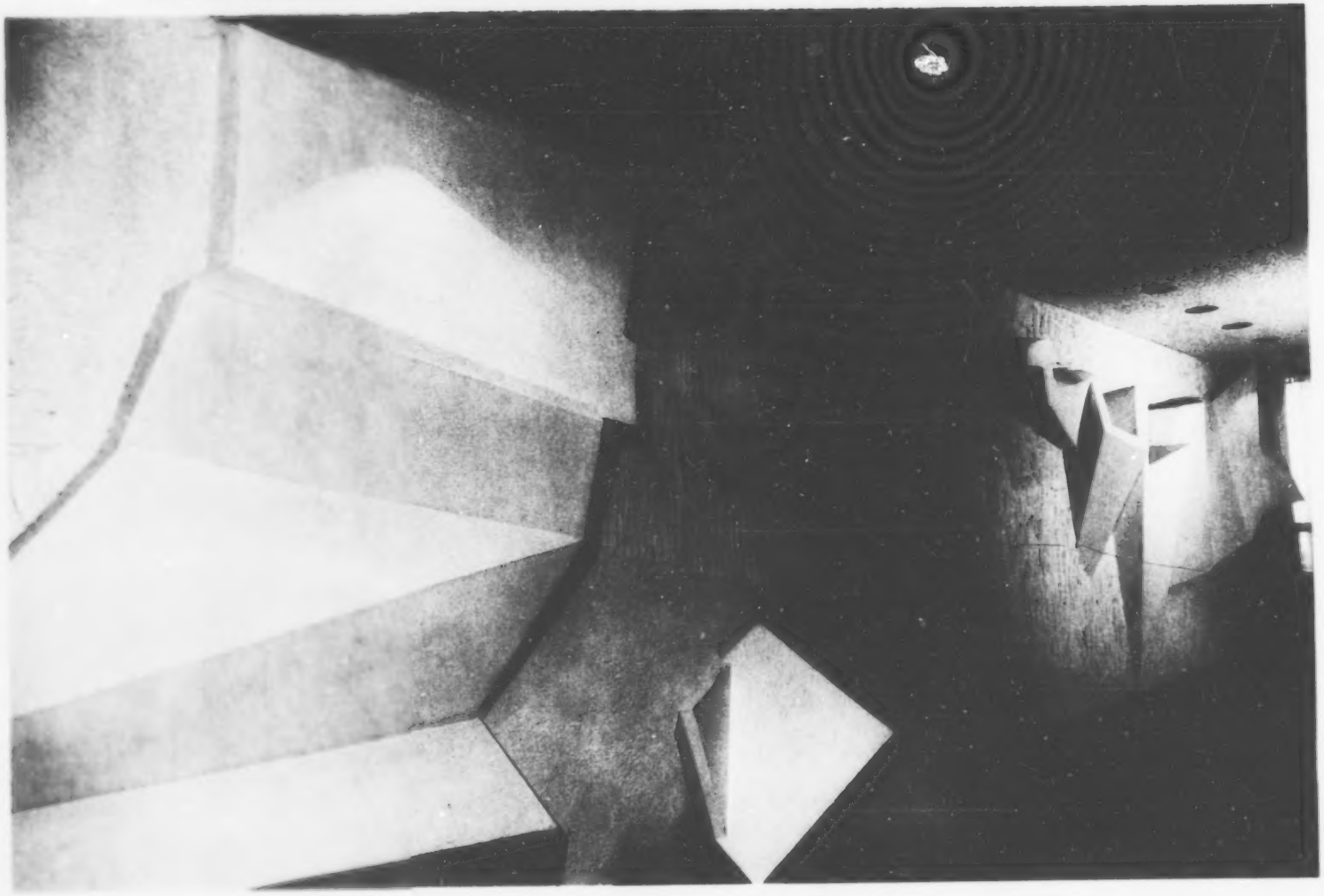
Ses œuvres se trouvent dans un grand nombre de musées et de collections au Canada, aux États-Unis et en Europe.

1 Laurent Lamy, *Yves Trudeau*, Québec, ministère des Affaires culturelles, Musée d'Art Contemporain, Montréal, 1978.

Table d'autel, tabernacle et corpus, 1965
Chapelle de l'Hôpital

Hall d'entrée, 1965





Charles Sucsan

Né à Paris de parents hongrois en 1932, Charles Sucsan vécut en Hongrie, de 1939 à 1948, puis en France où il s'initia à la céramique, à l'atelier de Fernandez, avant d'émigrer au Québec en 1952.

D'abord commis-interprète au ministère de l'Immigration, Charles Sucsan, en 1957, ouvrit avec des amis un atelier de céramique puis, en 1960, il installa son atelier chez lui. Commencèrent alors des années de production intense durant lesquelles il opta pour des expositions de type populaire, préférant la reconnaissance du public à la sollicitation d'aide officielle. Jusqu'en 1962, il fit de la poterie décorative artisanale puis il s'intéressa à la tuile émaillée dont «Trilogie constante» (1964) est un exemple.

Cependant, lors de la construction de son atelier à Morin-Heights, en 1964, il grava un des murs extérieurs dans le mortier frais, découvrant ainsi les possibilités techniques et graphiques de ce matériau. Une voie nouvelle s'ouvrait et l'année suivante, il reçut une première commande pour graver un mur en mortier à l'intérieur d'un bureau d'optométriste à Saint-Jean. La murale de la chapelle de l'hôpital du Haut-Richelieu, à Saint-Jean, et celle de l'hôpital universitaire de Sherbrooke sont de la même veine. Au même endroit, à Sherbrooke, les murales dans le hall d'entrée allient ses matériaux privilégiés: l'une en terre cuite modelée et émaillée, l'autre en mortier gravé avec des appliqués de ciment coloré.

La lutte constante avec le matériau pour en faire ressortir toutes les possibilités lui fera réaliser des murales dites dentelées dont le principe de construction s'appuie sur celui de la rosace alors que les hauts-reliefs servent à camoufler le découpage et l'assemblage des panneaux. La «Vénus de l'An Deux Mille» en 1968, mais surtout «Rythmique avec ronds» en 1969 pour une maison de retraite à Richmond, au Québec et «l'Homme à l'oiseau» en 1973 (collection particulière) sont des oeuvres issues de ce style de murale.

En 1974, Charles Sucsan s'est tourné vers la peinture et le dessin à l'encre. Cette sorte de retour aux sources lui fera transposer sur l'argile des formes figuratives et spontanées. Les tableaux de petits formats qu'il réalisa alors témoignent du désir qu'a Sucsan de faire des expériences beaucoup plus dans le domaine esthétique que technique. Ce besoin va sans cesse grandissant et depuis 1977, il se consacre à la peinture et au dessin.

Saint-Jean l'Évangéliste, 1963-1969
1,2 x 2,4 m
Murale gravée dans le mortier frais

Saint-Jérôme

Centre de détention
Clément, Lévesque et Mercier, *architectes*

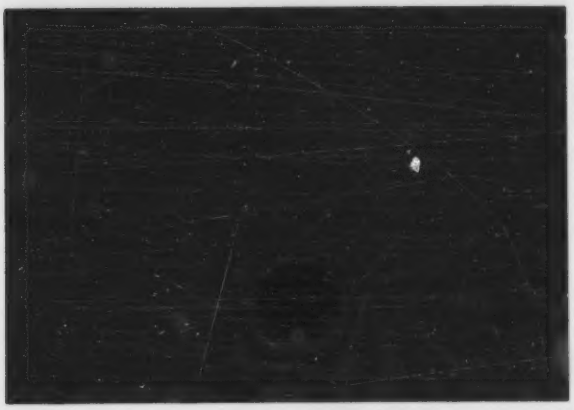
Giuseppe Fiore*

Né en Italie en 1931, Giuseppe Fiore s'inscrivit à l'Université de Napoli à la Faculté d'architecture en 1949. Trois ans plus tard, il interrompit ses études en architecture et voyagea quelques mois en Europe pour ensuite se rendre au Québec où il étudia les techniques de la fresque avec Stanley Cosgrove à l'École des Beaux-Arts de Montréal. En 1955, après avoir travaillé comme dessinateur industriel pendant quelques années, il s'intéressa à l'art du vitrail et travailla dans les ateliers Nincheri pendant deux ans. De retour à l'École des Beaux-Arts de Montréal, il obtint un diplôme de pédagogie et méthodologie artistique en 1959. Il enseigna à la Commission des Écoles Catholiques de Montréal, à l'École du Musée des Beaux-Arts de Montréal ainsi qu'au Y.M.C.A. de 1958 à 1963. S'intéressant activement aux problèmes de la décentralisation de l'enseignement des arts plastiques au Québec, tant au niveau des enfants qu'au niveau des adultes, il enseigna un peu partout dans la Province. Il fut fondateur du Centre d'art de Saint-Eustache et de celui de Chomedey.

Après sa première exposition majeure au Musée des Beaux-Arts en compagnie de Philip Surrey (1961), Fiore fut nommé professeur de peinture à l'École des Beaux-Arts de Montréal (1962). Après l'intégration de cette École à l'Université du Québec, il assuma la direction du module peinture. Boursier du minisètre de l'Éducation, il se rendit à l'Institut de l'Environnement de Paris où, après un stage de formation et de recherche pluridisciplinaire, il obtint son diplôme en 1972. Artiste résident au C.A.R.I. (Nice), boursier du Conseil des Arts du Canada et du ministère des Affaires étrangères de France, il conçut des sculptures-jeux qui firent partie de la Neuvième Biennale Internationale d'Art de Menton, en 1972. De retour au Québec, il continua ses activités de praticien et de pédagogue, enseignant à l'Université du Québec à Montréal le design de l'environnement jusqu'en 1977. Il réintégra le département des Arts plastiques en 1978 et il dirige présentement le programme de Maîtrise en arts plastiques tout en participant à de nombreuses expositions collectives au Canada et à l'étranger. Il fut président de l'Association des artistes professionnels du Québec et membre de «The Print and Drawing Council of Canada» (1974-1976). Il a réalisé quelques oeuvres d'intégration architecturale dont le mur du centre de détention à Saint-Jérôme. On trouve ses oeuvres dans les principales collections publiques et privées au Canada et à l'étranger.

---

* texte fourni par l'artiste



Mur, 1976
6 x 18 m
Béton coulé

Saint-Jérôme

Palais de Justice
Clément, Lévesque et Mercier, *architectes*

François Soucy

Né à Montréal en 1929, François Soucy étudia la peinture et la sculpture à l'École des Beaux-Arts de Québec de 1949 à 1952 puis la fresque et la mosaïque à l'Institut Saïvo de Florence, en 1955-1956. Lors de son séjour en Italie, il exposa en solo à la Galerie Numéro, à Florence et à la Galerie Liberia, à Pise.

De retour au pays, il travailla la peinture et la sculpture et participa à quelques expositions de groupe. À partir de 1957, il opta pour la sculpture, attiré par les multiples possibilités qui s'offraient à son esprit avide de recherche mais il conserva, tout au long de sa carrière, le besoin impérieux d'associer la couleur à ses réalisations.

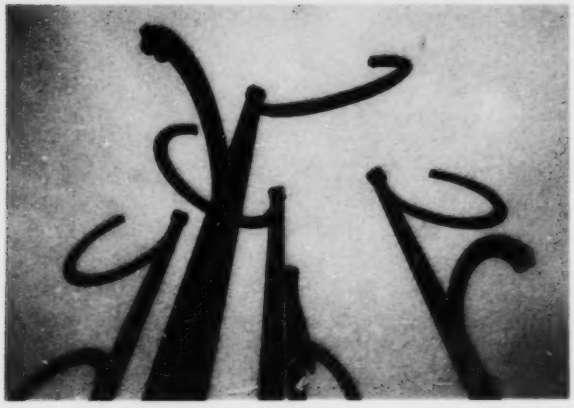
Refusant la sculpture organique, essentiellement liée à la masse, il entreprit des études sur le volume et le mouvement; cette quête presque métaphysique le mena, des formes isolées dans l'espace et interreliées par une tige de métal (1958) aux pièces conçues à partir des triangles, figures géométriques évidées et montées sur pivot dans lesquelles pénètrent d'autres triangles, évidés ou pleins, autonomes et tournants sur leur axe. Soucy réalisa ainsi, dès 1962, des sculptures cinétiques d'une grande sobriété, dont «Kaïts» est un exemple. Par la suite, il élabora une série de «Jeux ludiques», sculptures géométriques basées sur le cercle. En 1967, une commande de la Galerie Nationale du Canada lui permettait de réaliser une première pièce monumentale, «Train - Train - Train».

Depuis 1970, François Soucy s'est retiré à la campagne où il élève des chèvres, fabrique du fromage et travaille en toute liberté à des oeuvres monumentales dans l'atelier qu'il s'est construit. La sculpture «Solo de trompette», réalisée dans le cadre de la politique du 1% et constituée de cinq mâts ancrés en quinconce, chacun des mâts étant formé d'une gerbe de 12 tuyaux d'acier soudés, répond à la préoccupation de l'artiste qui disait, à son sujet, «Depuis les débuts de ma carrière, j'essaie de transcrire les rythmes musicaux qui m'habitent».

François Soucy réalisa également «La famille» au bureau de poste de Victoriaville (1974) et «Kapac» pour l'Institut de Technologie de Sherbrooke (1970-1980). Depuis peu, il s'est remis à peindre des tableaux, travaillant de manière plutôt surréaliste.

François Soucy exposa dans plusieurs expositions de groupe et tint également quelques expositions en solo, notamment au restaurant Chez son Père en 1963, à la Galerie Nova et Vetera du Collège Saint-Laurent en 1963 ainsi qu'à la Galerie du Siècle à Montréal et à la East Hampton Gallery à New York en 1964. En 1968, la Galerie Nationale du Canada organisait l'exposition itinérante intitulée «Soucy et Dallegret».

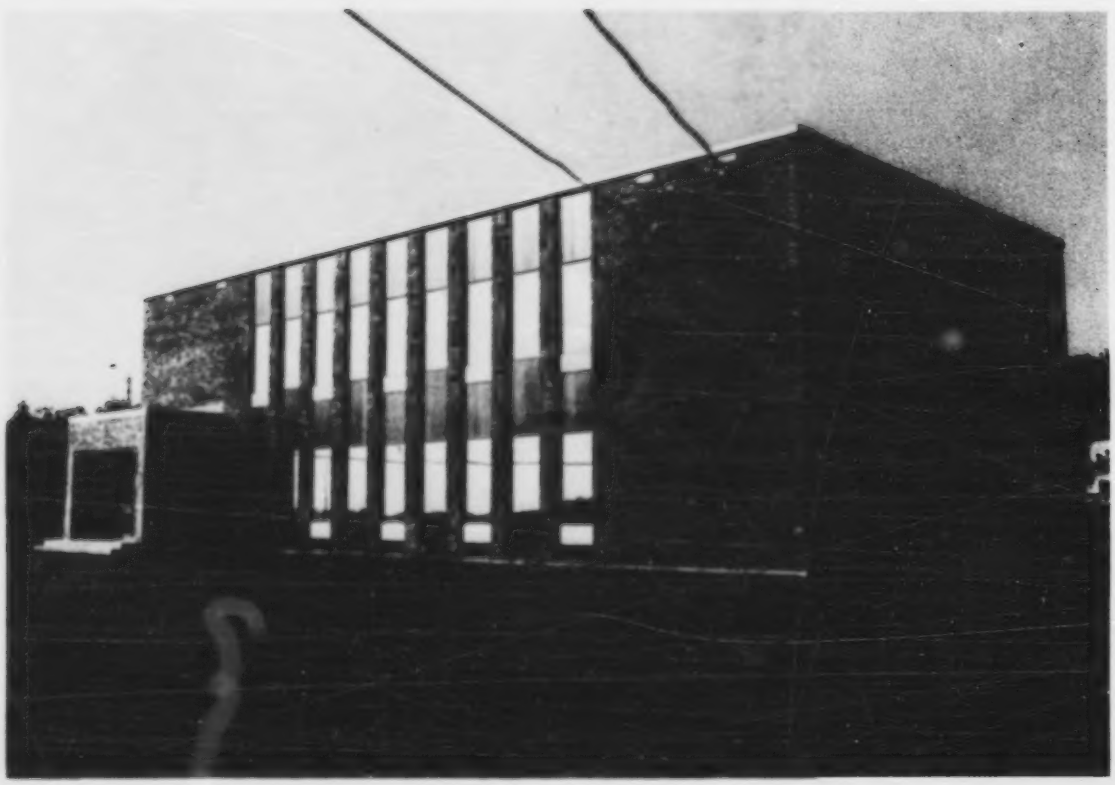
Lauréat du concours artistique de la province en 1965, François Soucy est représenté à la Galerie Nationale du Canada, au Musée d'art contemporain, au Musée du Québec, à l'Academia delle Arte à Florence ainsi que dans plusieurs collections privées.



Solo de trompette, 1971
6,3 x 3,9 m
Tuyaux d'acier soudés et peints.

Saint-Pascal-de-Kamouraska

Bureau de district
Langlois, Blair et Lagacé
Massicotte, Casgrain, *architectes*



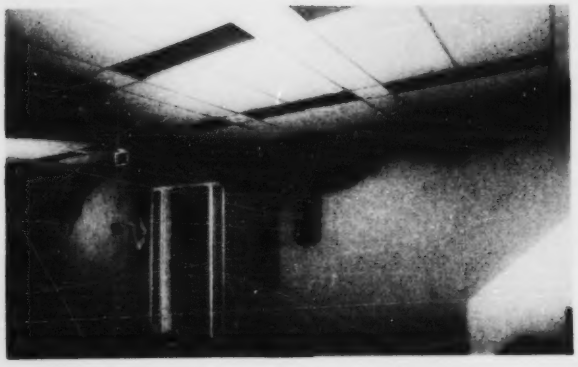
Jeannine Veilleux-Morency

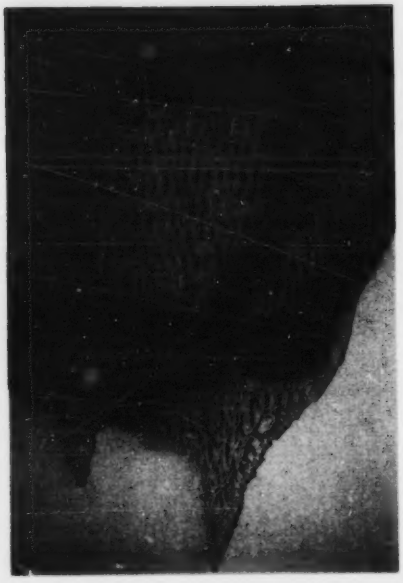
Née au Lac-des-Aigles dans le comté de Rimouski en 1940, Jeannine Veilleux-Morency s'intéressa très tôt à tout ce qui touche les métiers d'art. De 1960 à 1964, elle suivit des cours de haute couture et de tissage au Centre Culturel de Trois-Pistoles où elle étudia également avec Léonard «Basque» Parent les arts plastiques, l'histoire de l'art et du langage pictural, de 1964 à 1972. Ces années de cours pratiques et théoriques lui fournirent une base solide pour entreprendre la carrière dont elle rêvait.

Passant de la peinture à l'huile à la tapisserie «qui lui offre certains moyens d'expression impossibles à obtenir avec la peinture», et du tissage au vêtement qui concrétise son besoin d'allier l'esthétique à l'utilitaire, Jeannine Veilleux-Morency partage ses activités entre son travail d'artisane créatrice et celui d'animatrice étroitement impliquée dans le développement culturel de sa région. À ce titre, elle fut directrice du Centre d'art et d'artisanat de Trois-Pistoles, de 1971 à 1974, agent de développement pour le projet «Relance des métiers d'art dans l'Est» entre 1972 et 1974 et, durant cinq ans, chargée des cours en artisanat offerts aux adultes et aux élèves du niveau élémentaire dans plusieurs villages de sa région.

En 1978, elle fonda les Ateliers J. Morency Inc. où, en collaboration avec l'Université du Québec à Rimouski et la polyvalente de Trois-Pistoles, s'expérimente un projet de recherche appliquée en esthétique du vêtement afin de trouver «un style de vêtement original, pratique et confortable, à partir de thèmes issus de la nature pittoresque du milieu» et ceci, dans le cadre d'une production semi-industrielle.

Outre ses peintures, elle créa de nombreuses tapisseries; celle du bureau du district, à Saint-Pascal-de-Kamouraska, constitue sa première oeuvre monumentale. Elle réalisa également l'aménagement intérieur d'une salle de récréation à l'École Katimavik à Saint-Anaclet (1976) et quelques prototypes de jouets éducatifs pour la Bibliothèque Centrale de prêt de Cap-Chat.





Les cornes d'abondance, 1979
1,5 x 9 m
Tapisserie de haute lisse

Saint-Romuald

Poste de la Sûreté du Québec
Émery Lessard, *architecte*
ministère des Travaux Publics
et de l'Approvisionnement

Suzanne Gravel

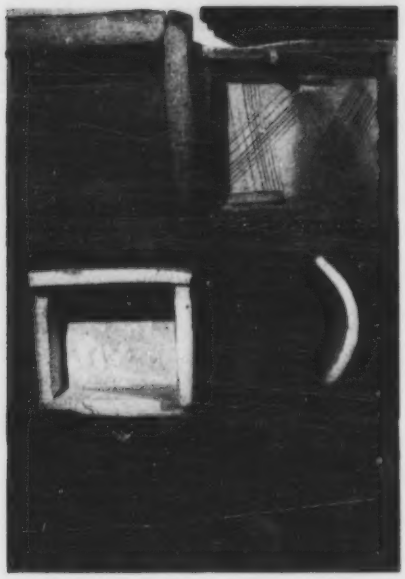
Née à Chicoutimi en 1943, Suzanne Gravel sortit première de sa promotion à l'École des Beaux-Arts de Québec où elle étudia de 1960 à 1964. Après avoir obtenu en 1965 un brevet d'enseignement, elle retourna à l'étude de la peinture pour une année supplémentaire.

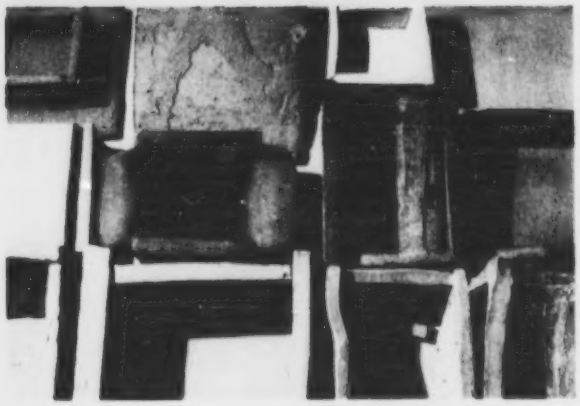
Tout en poursuivant sa démarche en art pictural, elle enseigna le dessin pendant plusieurs années, d'abord à l'École des Beaux-Arts de Québec (de 1965 à 1971) puis au Musée du Québec depuis 1974. Elle partage son activité artistique entre la peinture et la céramique.

Dans le domaine de la céramique, elle réalisa en 1966 un crucifix pour les Pères du Saint-Sacrement du Campus de Cap-Rouge. Depuis, elle a poursuivi une recherche qui trouve sa confirmation dans l'oeuvre qu'elle vient de terminer pour l'édifice de la Fédération des Caisses Populaires Desjardins (1979) à Lévis. Cette murale, de dimensions imposantes (7,8 x 2,7 mètres), toute en formes et en volumes dans l'espace, diffère de celle qu'elle réalisa à la Sûreté du Québec à Saint-Romuald dans le cadre de la politique du 1%. Titrée «Les murs», cette pièce symbolise le cloisonnement des prisonniers, celui de la société, voire de la vie.

Si la céramique est le domaine de la forme, la peinture est celui de la couleur avec laquelle elle tente de capter la lumière.

Elle participa à quelques expositions, notamment au Centre Culturel de Jonquière (1966), à la Société des Arts de Chicoutimi (1967), au Pavillon du Québec à Expo 67 ainsi que dans les principaux centres culturels de la province par le biais des expositions itinérantes organisées par le Musée du Québec.

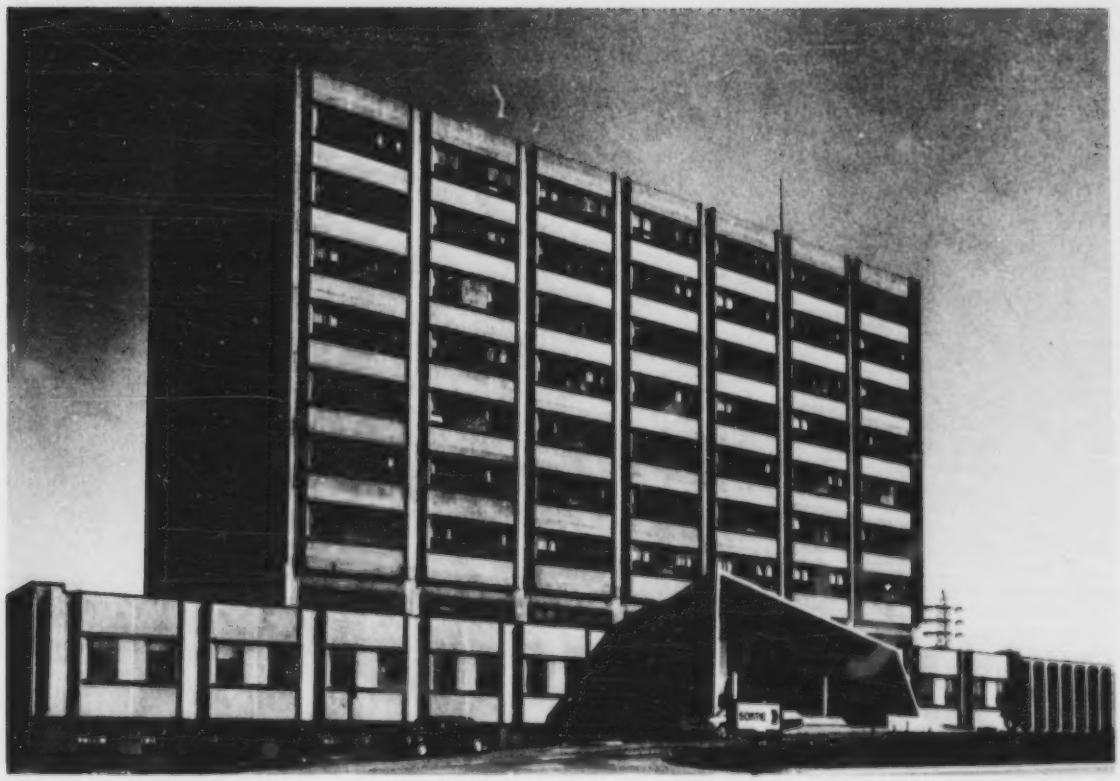




Les murs, 1979
2,22 x 1,85 m
Murale en céramique

Shawinigan

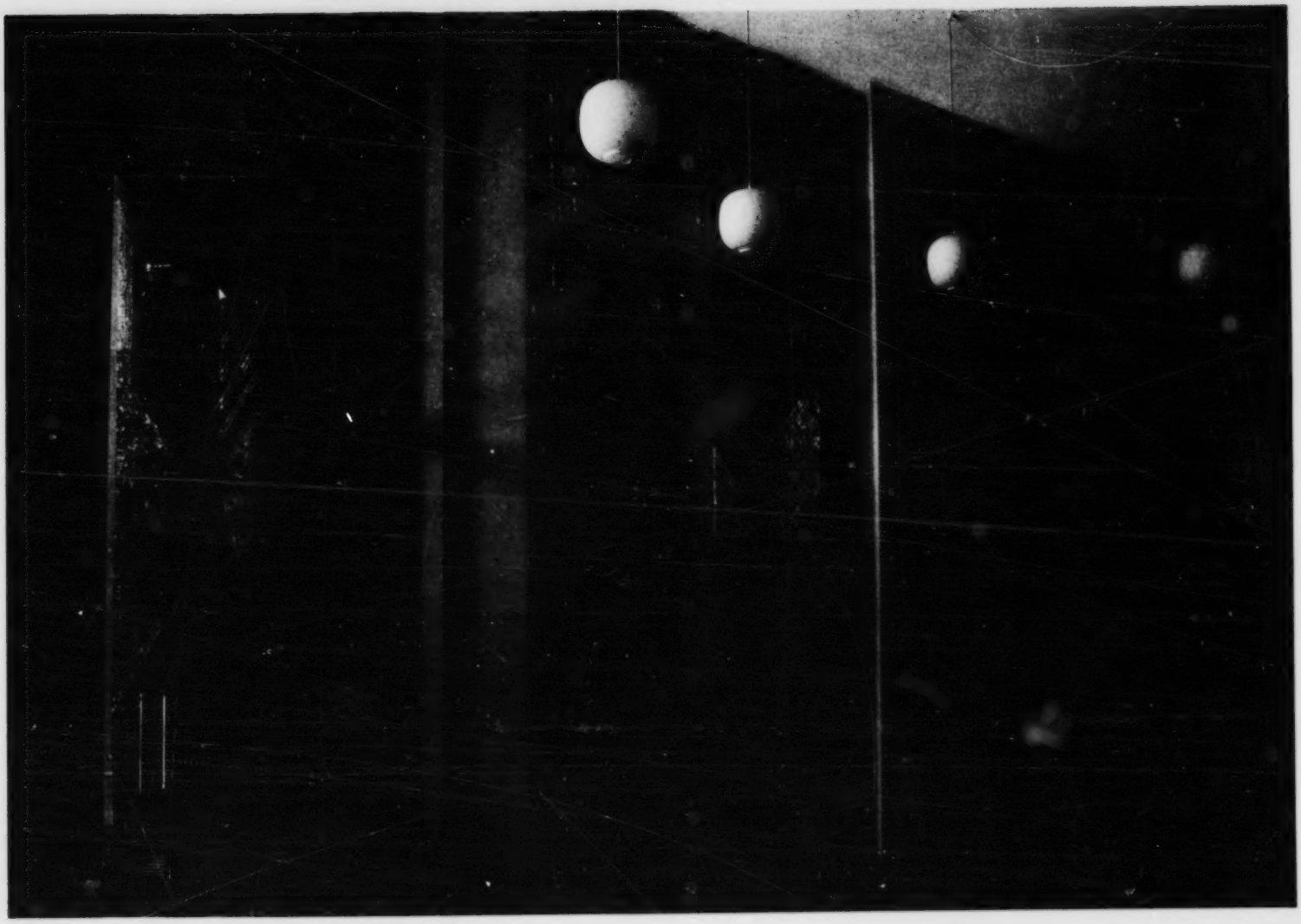
Hôpital Saint-Maurice
Lacoursière et Baumier, *architectes*



Claude Théberge

(Voir page 76)

Murale, 1969
Avec la collaboration d'Antoine Lamarche
Grès



Sherbrooke

Poste de la Sûreté du Québec
Bélanger, Faucher et Gagnon, *architectes*

Gilles Larivière

Né à Montréal en 1946, Gilles Larivière est diplômé en sculpture de l'École des Beaux-Arts de Montréal (1964-1968). En 1968, il entreprit des études en psycho-pédagogie à l'Université du Québec à Montréal et il obtint son brevet d'enseignement en arts plastiques en 1970.

Depuis, il travaille principalement dans le domaine de l'enseignement, surtout au Cégep de Sherbrooke où il fut professeur de sculpture durant neuf années, chef du département des arts plastiques et de graphisme (1974-1976) et co-responsable de la coordination à ce même département en 1978. Il enseigna également à l'Éducation Permanente de l'Université de Sherbrooke de 1974 à 1976. En 1979, il s'inscrivit à la maîtrise en arts plastiques à l'Université du Québec à Montréal.

Gilles Larivière réalisa le monument A.T. Galt à Sherbrooke ainsi que la clôture de l'édifice de la Sûreté du Québec à Sherbrooke. Il participa à quelques expositions collectives, dont celle organisée par le groupe RACE au Festival des Cantons à Sherbrooke, en 1974, «les Arts visuels des Cantons-de-l'Est» en 1978 et «Mélange» en 1979. Il est membre du Regroupement des Artistes des Cantons-de-l'Est (RACE).

Clôture, 1979
Découpages et gravures de plaques de bronze

Doucet-Saito

Née à Montréal en 1938, Louise Doucet est diplômée de l'École des Beaux-Arts de Montréal en 1960. Peu après elle rencontre un jeune économiste d'origine japonaise, Satoshi Saito qui était alors inscrit à l'Université McGill.

D'octobre 1965 à juillet 1967, le couple Doucet-Saito effectua un long stage d'études et de recherches au Japon où ils eurent l'occasion de travailler selon des méthodes millénaires et surtout, le privilège d'assimiler, selon leur propre façon d'être et de travailler, les subtils raffinements des techniques orientales, les innombrables et complexes façons d'utiliser les matières et d'en faire valoir toutes les propriétés.

Établis à Way's Mills en Estrie depuis leur retour, les Doucet-Saito ont mis en commun leurs connaissances, leur sensibilité et leur talent pour créer à partir de matières qu'ils connaissent intimement, terre, argile, grès, pierre, une multitude d'objets beaux et fonctionnels: vases, urnes, assiettes, gobelets, pichets, etc. Chaque objet nouveau diffère du précédent parce qu'il est le résultat d'une expérience nouvelle, d'une réflexion neuve, d'une double et harmonieuse impulsion créatrice. Démarche honnête et intégrée aussi bien vis-à-vis eux-mêmes et leur mode de vie que vis-à-vis la société dans laquelle ils évoluent.

Leur art sera à ce point apprécié que, dès 1966, ils exposeront leurs oeuvres au Japon et depuis, presque chaque année, à Montréal, Toronto, Ottawa, Paris, Bruxelles et encore à plusieurs reprises au Japon. Le plus beau fleuron de cette reconnaissance officielle est, selon eux, le fait qu'une de leurs pièces, la seule portant une signature non japonaise, ait été choisie pour la grande exposition «Shiguraki, 800 ans de terre et de feu» tenue en 1978 au Musée Isetan de Tokyo.

Gagnants d'une dizaine de concours et de prix importants, ils ont fait l'objet de très nombreux articles dans les journaux et revues spécialisés.

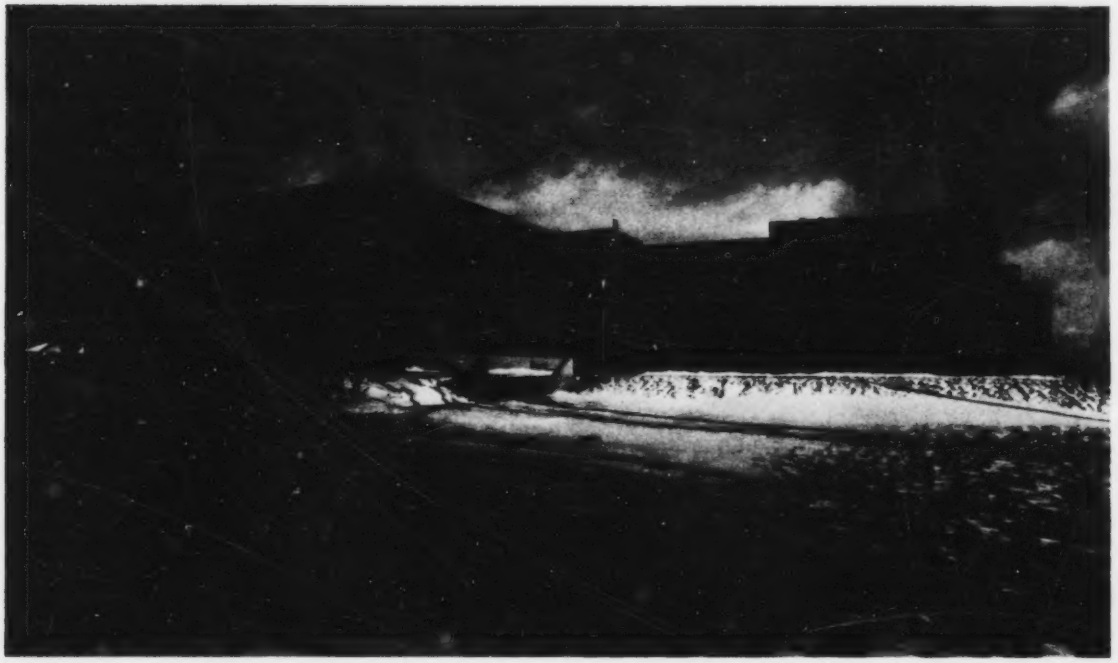
En juin 1978, Louise Doucet-Saito remportait le concours du 1% et créait une murale en céramique pour l'édifice de la Sûreté du Québec à Sherbrooke.

Les oeuvres des Doucet-Saito font partie de très nombreuses collections privées et des collections permanentes des grands musées.

Quatre saisons dans l'Estrie, 1979
2,7 x 4,8 m
Murale en grès

Thetford-Mines

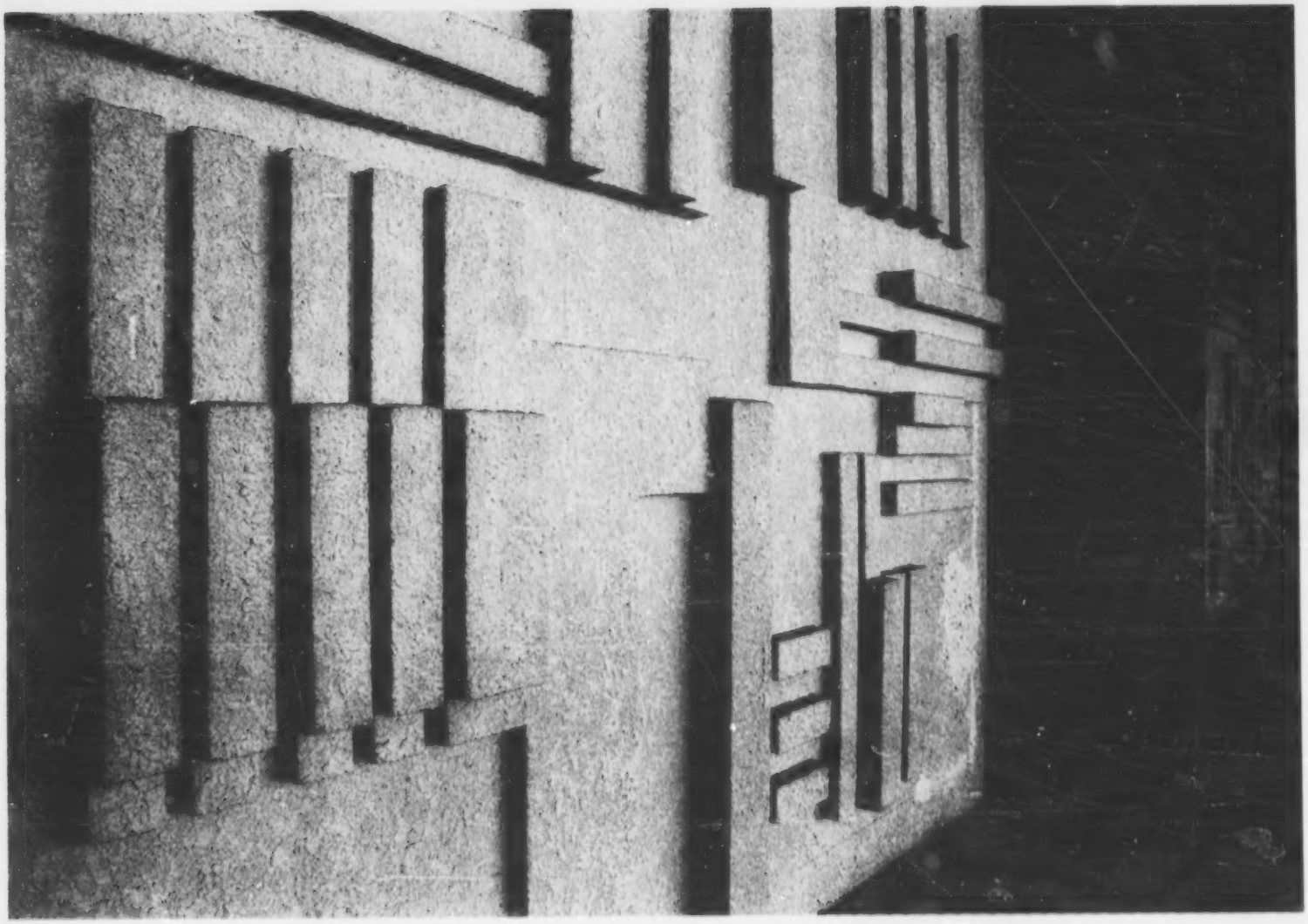
Palais de Justice / Centre administratif
Caouette et Vachon, *architectes*



Claude Théberge

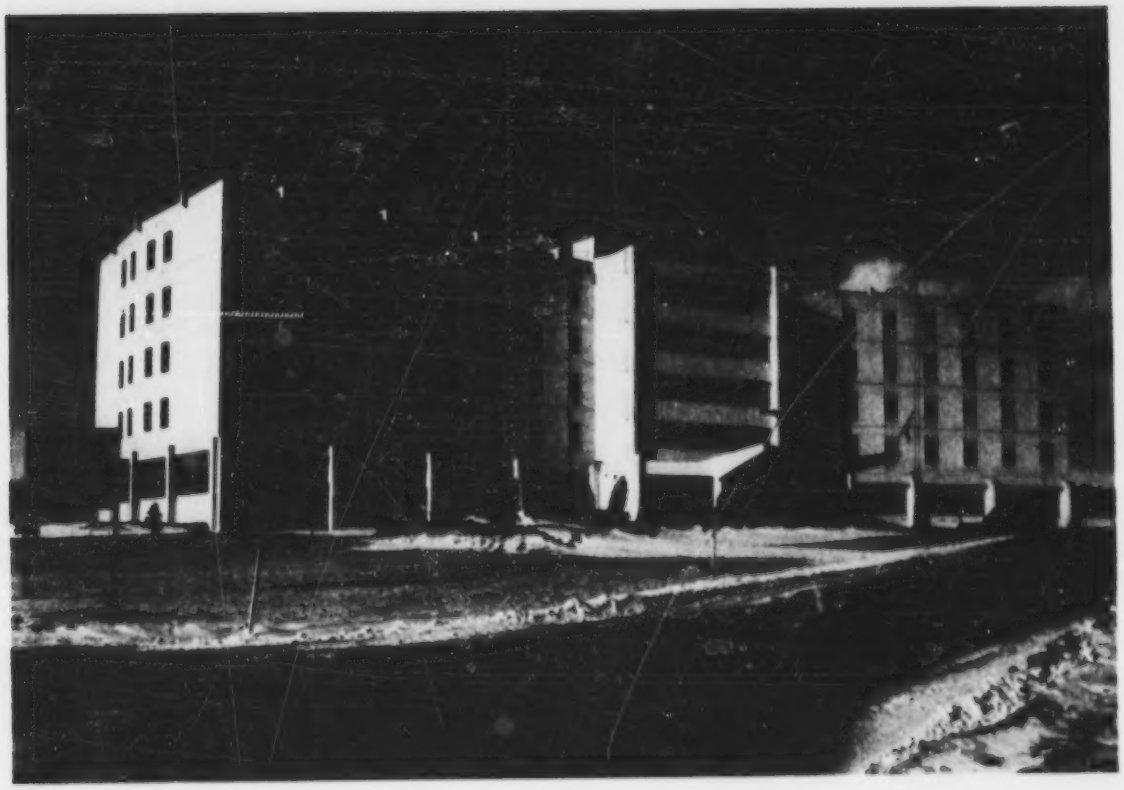
(Voir page 76)

Murale, 1969
Polyuréthane recouvert d'enduit à base de plastique



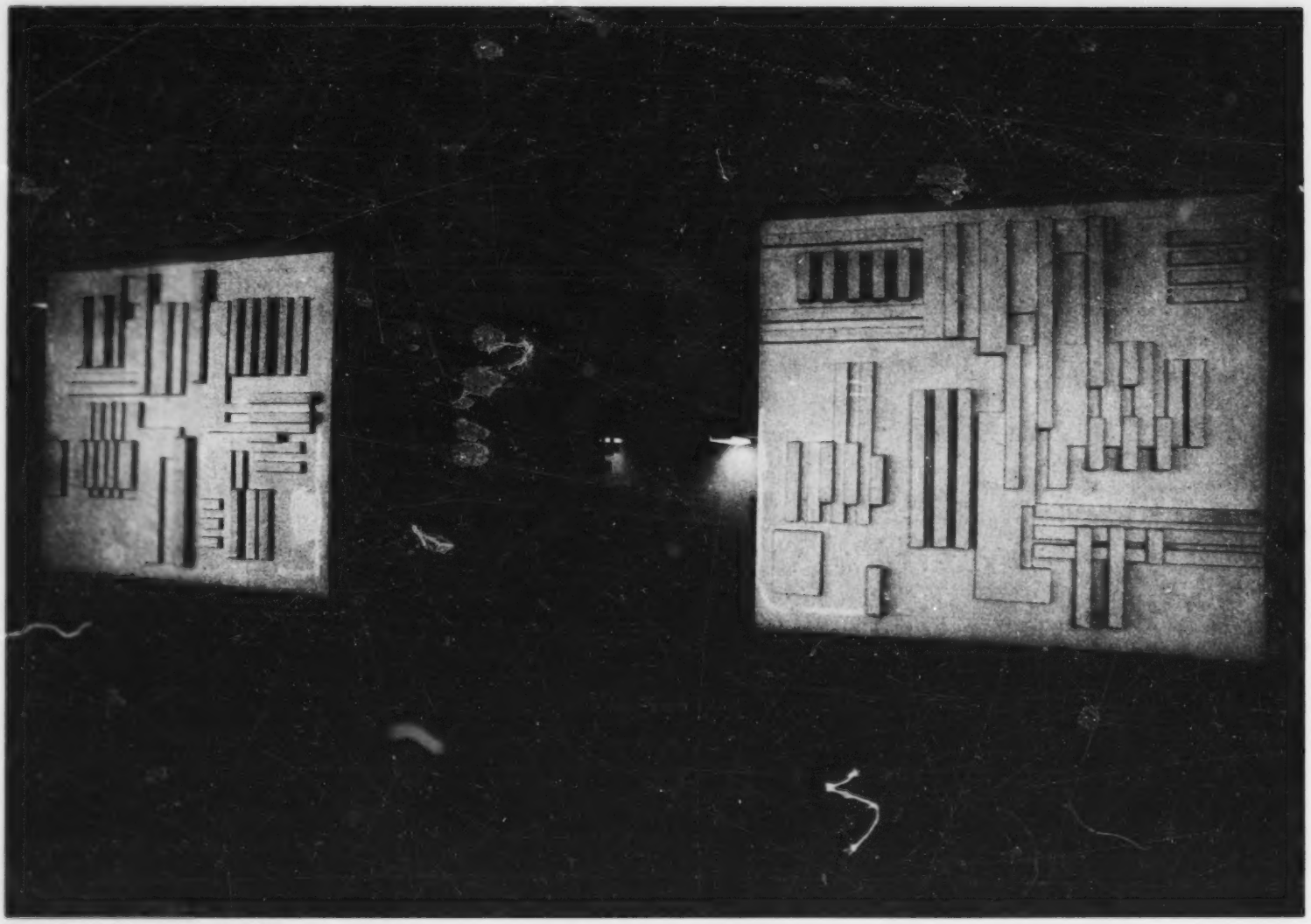
Thetford-Mines

Hôpital général de l'Amiante
Caouette et Vachon, *architectes*

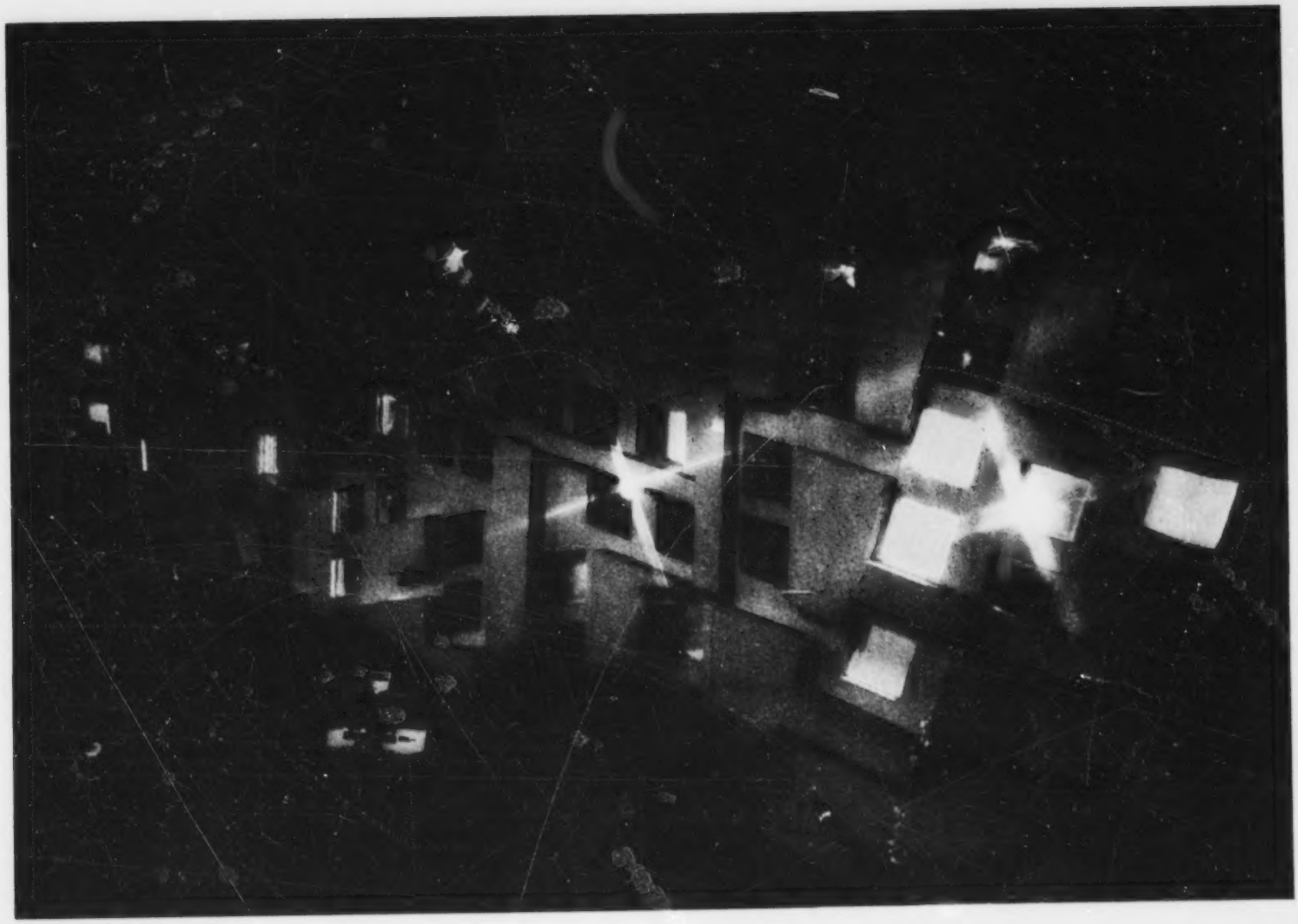


Claude Théberge

(Voir page 76)



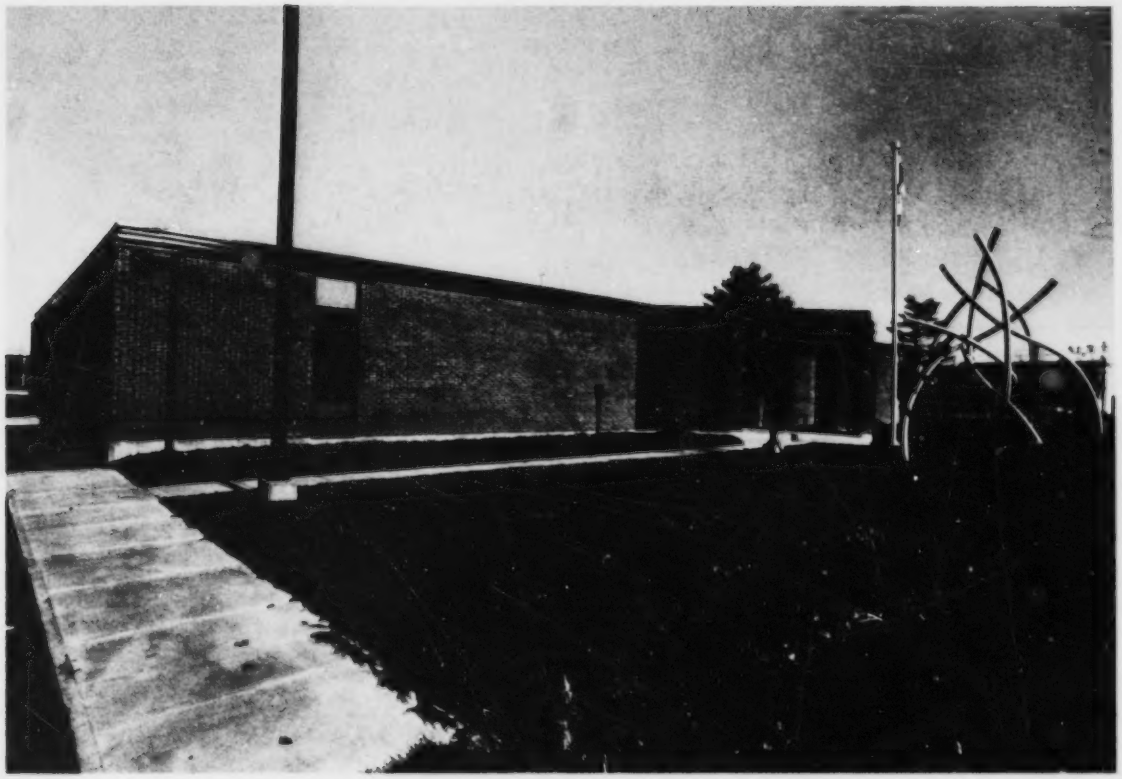
Murale dans le hall d'entrée, 1969-1970
Polyuréthane recouvert d'enduit à base de plastique



Mur décoratif, salle d'attente
Polyuréthane et verre antique

Tracy

Poste de la Sûreté du Québec
Émery Lessard, *architecte*
ministère des Travaux publics
et de l'Approvisionnement



Robert Poulin

Né à Montréal en 1949, Robert Poulin, après un passage de deux ans à l'École d'Architecture décida de partir pour l'Europe. Un court séjour à l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague et à celle de Varsovie (1972) lui confirma qu'il n'avait aucune attirance vers la sculpture classique et que le métal, acier ou aluminium, semblait le matériau le plus apte à traduire les formes qu'il dessinait. Invité à la Cité des artistes d'Eblag, en Pologne, il y travailla la feuille de fer découpée et présenta, lors d'une exposition à la Galerie El Laboratorium Sztuki, des sculptures de petit et de grand format exécutées avec la collaboration des usines Zamech (mai 1973). En 1974, il se rendit au Japon faire un stage aux usines Ando de Tokyo et commença alors à travailler à partir de tiges d'acier. En 1975, la Galerie 5610, à Tokyo, lui offrit une exposition particulière. Représentant du Québec au premier concours international de sculpture sur neige à Sapporo, il y remporta le premier prix (février 1975).

De retour au Québec, il travailla pendant deux ans comme second d'atelier dans une usine de machinerie lourde en banlieue de Sorel. Ce travail lui permit non seulement de maîtriser la technique de la soudure mais aussi d'approfondir sa connaissance de l'acier. Sur le plan sculptural, cet apprentissage lui valut de passer de l'utilisation de la tige de fer à celle du tuyau d'acier, donc d'accroître le diamètre de son matériau de base au fur et à mesure que sa technique se perfectionne. Robert Poulin réalisa plusieurs sculptures tubulaires de petit format mais son intérêt le porte vers la sculpture monumentale parce qu'il est alors obligé de relever le défi de la technique et des contraintes de l'environnement sans renier l'expression de mouvement ou d'énergie vitale qu'il recherche.

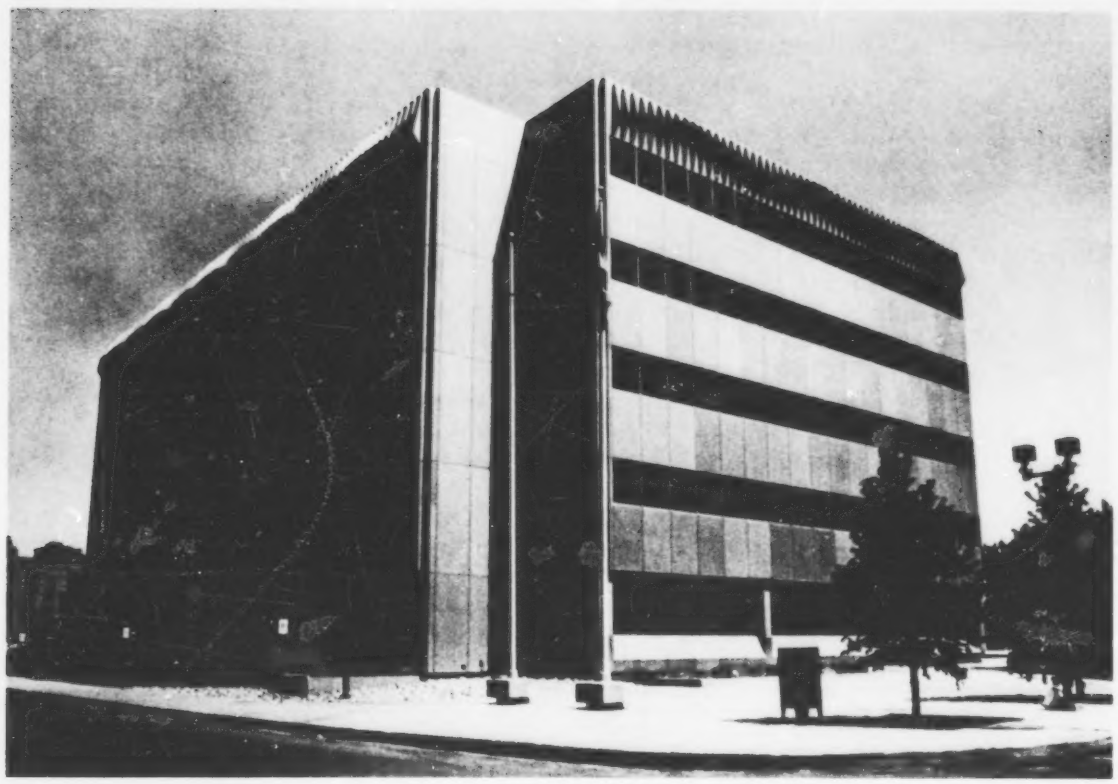
Robert Poulin participa aux expositions «Tendances actuelles 1977-1978» au Musée d'art contemporain et «Confrontation 1979» sur le Mont-Royal. Le Musée d'Art de Joliette, en 1978, la Galerie des Deux B à Saint-Antoine-sur-Richelieu en 1979 et la Galerie de l'Anse-aux-Barques, à Québec en 1980, présentèrent une exposition individuelle de ses oeuvres. Parmi d'autres activités, signalons l'atelier à ciel ouvert de sculpture - animation - participation qu'il dirigea au Parc Angrignon dans le cadre des Fêtes de la Saint-Jean (1978).

En 1979, il fonda la société de production «Sculpture - Structure». Agissant comme entrepreneur, puisque la sculpture métallique de très grande dimension est devenue sculpture industrielle, Robert Poulin espère arriver à mieux diffuser et à produire à moindre coût les sculptures métalliques monumentales de différents artistes québécois, tout en répondant aux exigences et aux contraintes inhérentes à l'oeuvre, comme les frais de transport et d'entretien, les garanties de stabilité et de durabilité, pour ne mentionner que celles-ci.

No 09795T9, 1979
2,4 x 2,4 m x 5,1 m
Tuyaux d'acier cintrés

Trois-Rivières

Centre administratif
Juneau et Caron, *architectes*



J. Jacques Besner

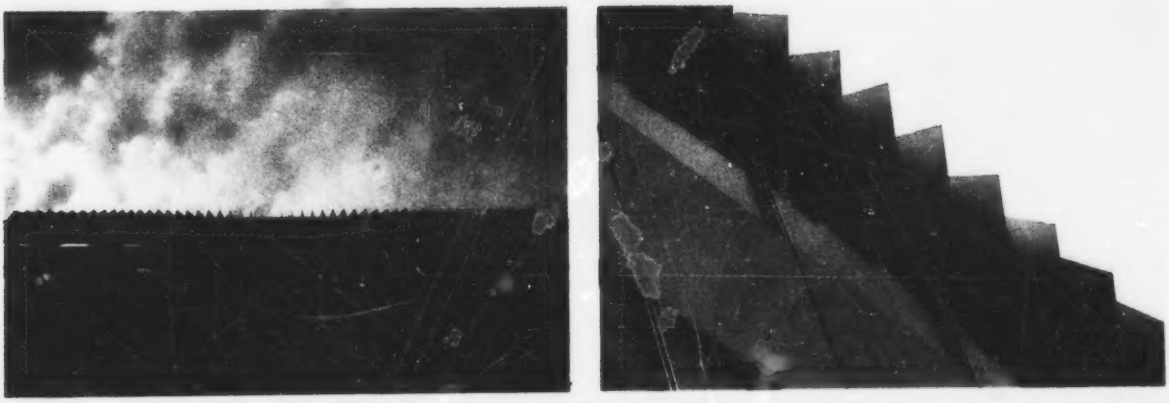
Né à Vaudreuil en 1919, Jacques Besner, diplômé de l'École Normale Jacques-Cartier en 1942, poursuivit pendant trois ans des études en architecture par le biais de l'International Correspondance School de Chicago. De 1943 à 1947, il enseigna à l'École des Arts et Métiers de Rouyn puis, à partir de 1949, il opta pour le design industriel. Dessinant meubles, murs-écrans ou cloisons tout en effectuant des recherches sur les matières plastiques, Besner était également responsable de promotion et de publicité. Délégué de la Croix-Rouge Internationale au Congo ex-belge, de 1961 à 1963, il poursuivit ses recherches artistiques en Europe au terme de sa mission. De retour au pays, il occupa le poste de directeur du thème «le génie créateur de l'homme» (1964 à 1967) auquel se greffaient les quatre expositions internationales d'arts visuels d'Expo 67 puis il dirigea la Maison des Arts la Sauvegarde de Montréal de 1968 à 1970. Professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières de 1971 à 1978, il enseigne présentement à l'Université du Québec à Hull.

J.J. Besner commença sa carrière de sculpteur professionnel en 1964 en exposant aux Arts Club de Montréal ainsi qu'en participant au Salon de la Jeune sculpture au Musée Rodin, à Paris. Ses premières sculptures étaient en bronze ou en aluminium coulé mais peu à peu, et surtout à partir de 1966, Besner opta pour l'aluminium en feuille. Fortement influencées par ses recherches en design, les sculptures de Besner, dites «Pivotales» sont des pièces formées de figures géométriques découpées dans des plaques de métal et rassemblées sur pivots de manière à tourner au gré du spectateur. En 1968, à la demande de l'Avnet Corporation de New York, il réalisa une sculpture monumentale haute de 2,7 mètres. Cette réalisation fut suivie de quelques autres, dont la sculpture actionnée par moteurs à la Caisse Populaire de Vaudreuil (2,4 m de diam. x 4,5 m de haut.) et les deux pivotales de 2,7 m créées pour le collectionneur J.J. Akston de Palm Beach, en Floride. Depuis 1978, J. Jacques Besner délaisse graduellement les feuilles de métal et travaille ses pivotales à partir de volumes, cubes, cylindres ou parallélépipèdes.

Dans le domaine de la murale, la première expérience de Besner remonte à l'année 1974, alors qu'il présentait, à la Galerie Zanettin à Québec, une pièce constituée de lamelles d'aluminium posées en relief, annonçant la voie dans laquelle il entendait se diriger. La murale en aluminium anodisé de la compagnie Chromasco, à Montréal (1975), celle de la station de métro Lucien L'Allier, à Montréal (1978) et la frise extérieure de l'édifice administratif du gouvernement du Québec à Trois-Rivières appartiennent à cette catégorie d'oeuvres qu'il qualifie de «Virtuales» à cause du mouvement virtuel qui en résulte.

Outre ces réalisations, Besner poursuivit sa carrière de «designer». En 1975, il réalisait l'aménagement de la salle de réception de l'Alcan, à la Place Ville-Marie à Montréal et il continue encore aujourd'hui à concevoir ses meubles-sculptures.

J.J. Besner participa à un grand nombre d'expositions depuis 1964, tant au pays qu'à l'étranger, en Europe, en Inde, au Japon et à Hawaii. Ses oeuvres font d'ailleurs partie de plus d'une centaine de collections privées. Les principaux musées du Canada ainsi qu'un grand nombre de compagnies possèdent une de ses sculptures.



Frise, 1979
2,25 x 132 x 0,50 m
Aluminium

Louise Panneton*

Trifluvienne de naissance, Louise Panneton fit ses études et années d'apprentissage en peinture, dessin et décors de théâtre au Canada et en France. De 1954 à 1966, elle participa à de nombreuses expositions de peinture, créa des costumes et décors de théâtre, illustra des livres de contes, de nouvelles et de poésie. En 1967, elle décida de se consacrer à la tapisserie.

Désirant travailler avec un médium plus tactile, elle découvrit, en expérimentant sur canevas, les multiples possibilités que lui suggère la laine. Après avoir débuté en à plat, elle en vint rapidement au relief et c'est le début du travail où les laines en tresses et en écheveaux s'étirent librement hors du canevas. «Le Paon» qui orne le Hall d'entrée de l'Hôtel de ville des Trois-Rivières, «Carthage» dans le Hall d'entrée de la compagnie Progress Brand, «Variables» créée pour la salle de conférence de l'édifice Ameau à Trois-Rivières et plusieurs autres illustrent la démarche des premières années.

En 1971, après une session d'étude avec le lissier français Pierre Daquin, elle commença à explorer les infinies possibilités du travail de la lisse et s'orienta vers des compositions de plus grandes dimensions. Période de recherche féconde, la découverte des matériaux denses lui permettra de s'exprimer avec une plus grande liberté. Les cuirs, les plumes, les poils de chèvres, les crins de cheval, les laines d'Amérique du Sud et du Pakistan ainsi que les fibres végétales la fascinent; elle en extirpe le potentiel, fait vivre le matériau qui lui devient une source constante d'inspiration. «Natasquan» propriété du Musée du Québec, «La forêt blanche» exposée en 1978 au Musée d'art contemporain, «Odanak» propriété du ministère des Affaires Extérieures à Ottawa, «Incantation» acquise par la compagnie Reynolds Aluminium du Canada et plusieurs autres font partie de la série des «objets culturels étranges» et furent exposées à New York, Chicago, et Atlanta en 1975.

La tapisserie tridimensionnelle de l'édifice administratif du gouvernement du Québec à Trois-Rivières intitulée «Wampum» participe de la même inspiration. Entremêlée à certains endroits de fils de Mylar et d'argent, la tapisserie fut entièrement réalisée en fibres naturelles non teintes.

Deux de ses tapisseries ornent le Grand Salon de l'hôtel Méridien du Complexe Desjardins à Montréal et la compagnie Coca-Cola International de New York s'est récemment portée acquéreur d'une grande tapisserie.

Louise Panneton cherche toujours de nouveaux moyens d'expression comme l'illustre la tapisserie «Awachiche» exposée lors de la première Biennale de la Tapisserie Québécoise au Musée d'art contemporain (1979). Tissée hors métier entre les poutres de son atelier, les tiges de bambous créosotés forment la trame de l'oeuvre et en intensifient la profondeur.

Depuis deux ans et parallèlement à ses travaux, l'artiste, tout en gardant une prédilection pour les matières naturelles, poursuit des expériences avec des fibres synthétiques plus légères: fils de soie et d'argent, polythène, chinés japonais, aluminium en lamelle, qu'elle tisse et intègre aux laines.

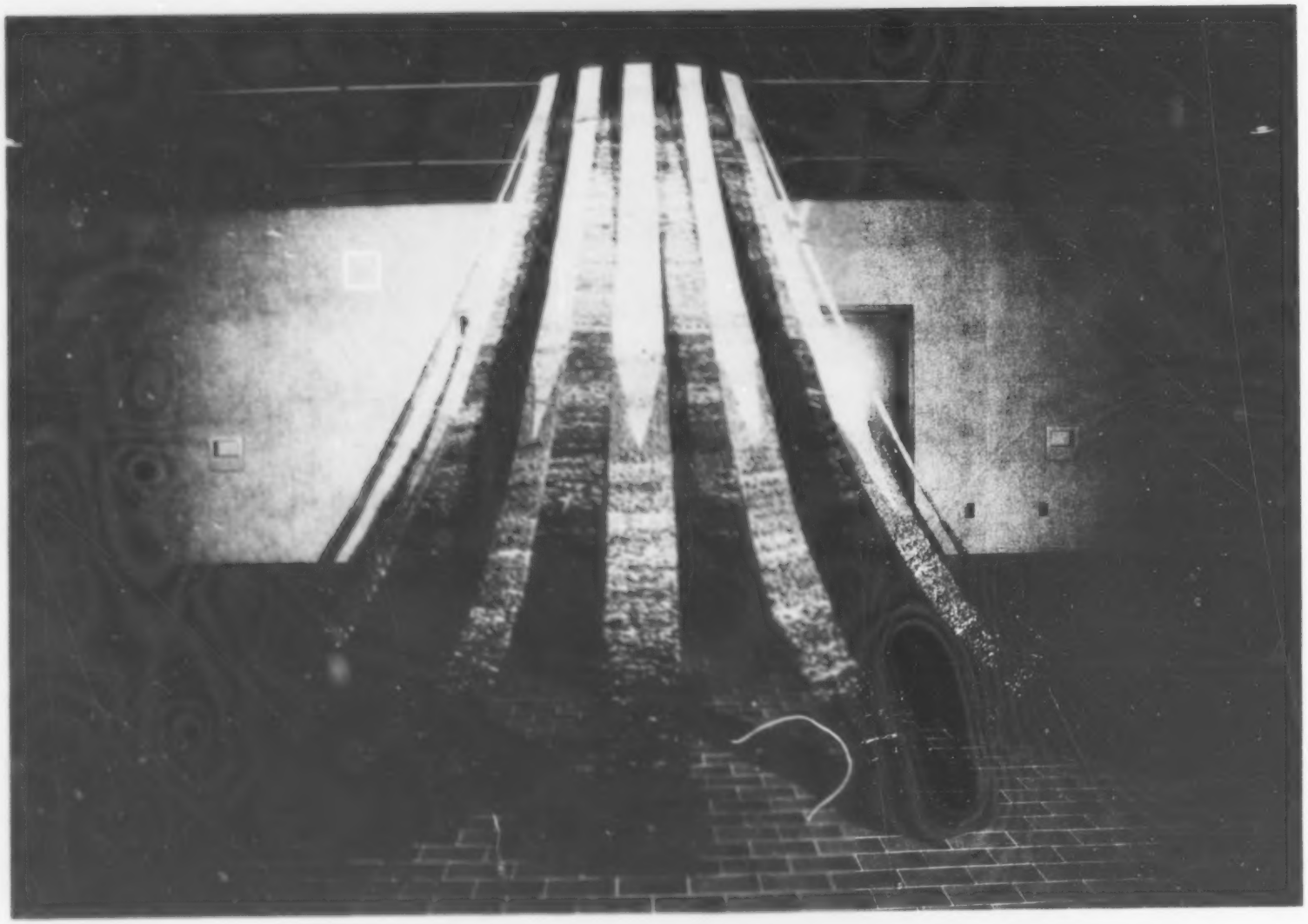
Une de ses dernières compositions, «Trialu», commandée en 1979 par l'Union Régionale des Caisses Populaires de la Mauricie pour la salle de conférence est entièrement exécutée avec ces matériaux intégrés.

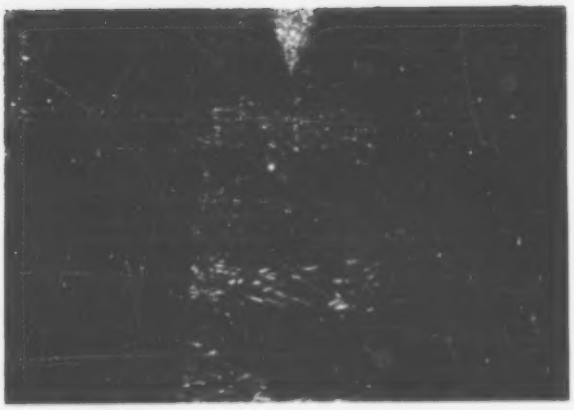
Préoccupée par l'utilisation de l'espace en architecture, elle oriente de plus en plus son travail dans le sens de l'intégration de la tapisserie à l'environnement. Elle vient d'être choisie pour créer une oeuvre au Palais des Congrès, à Montréal.

---

* texte fourni par l'artiste

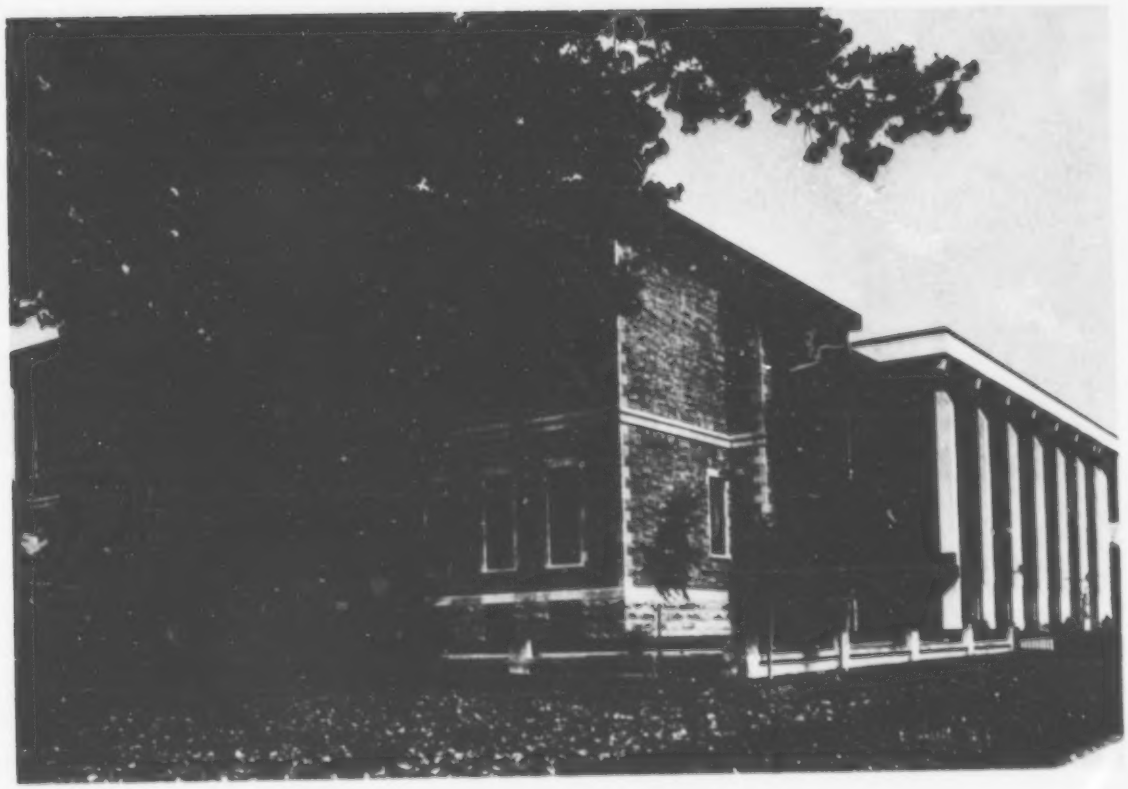
Wampum, 1980
3 x 4,5 m x 2,4 m
Technique mixte





Valleyfield

Palais de Justice
Dionne, *architecte*



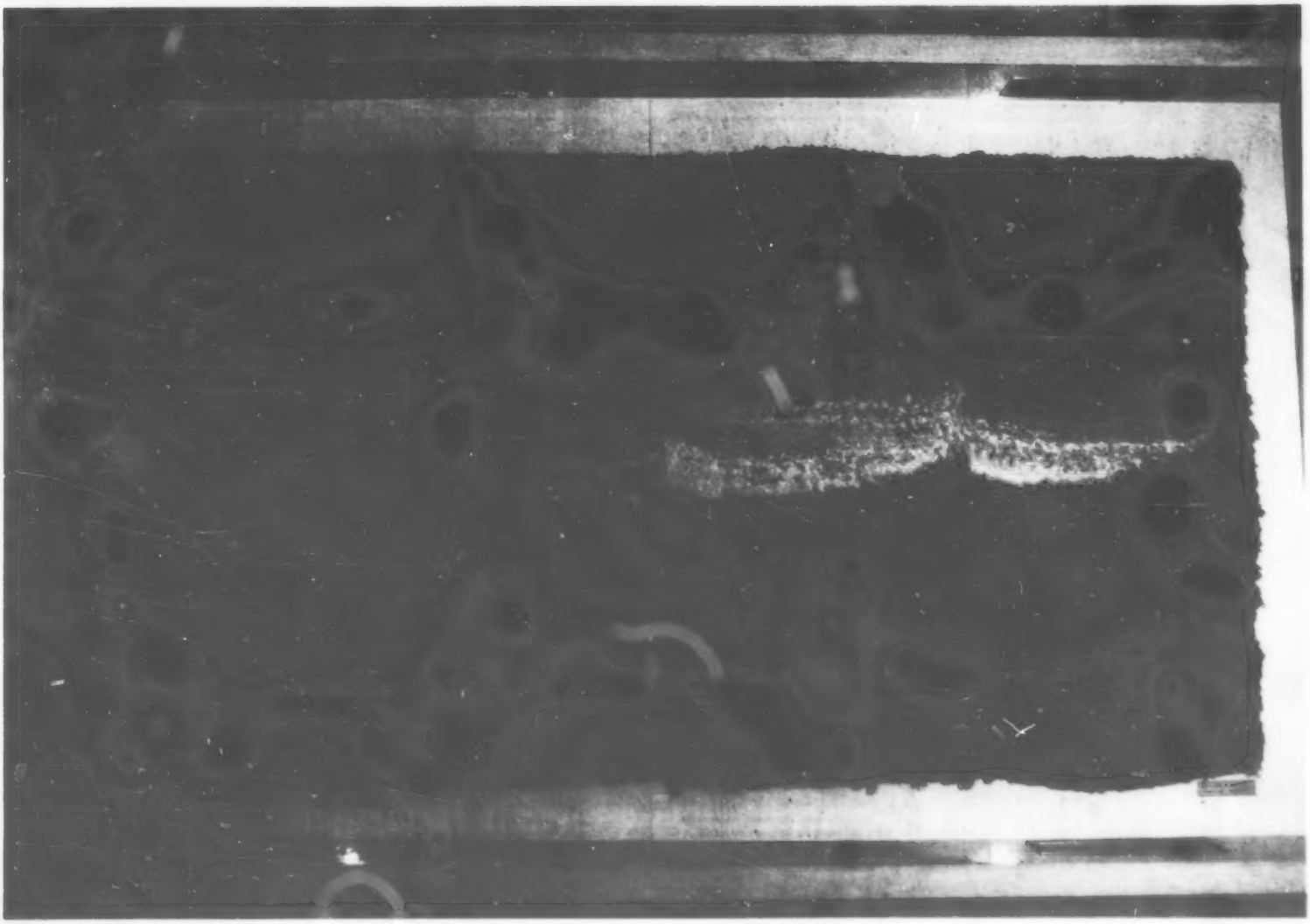
Marie Dionne

Née à Montréal en 1927, Marie Dionne se présente comme une tisserande d'art. Après quatre années de spécialisation en tissage, broderie et crochetage à l'Institut Familial de Sainte-Martine, elle réalisa bon nombre d'objets d'utilité courante, tels des napperons, des nappes ou des couvre-lits. Un de ces tissages en lin fut d'ailleurs exposé en 1946 au Collège de Valleyfield.

En 1952, grâce à l'encouragement de son mari, l'architecte Pierre Dionne, elle décida de faire de la tapisserie et des pièces destinées à la décoration intérieure. Depuis, ce couple forme équipe, lui concevant les cartons, elle exécutant les dessins sur un métier de basse lisse. À l'occasion, elle crée elle-même ses propres oeuvres.

Elle participa à de nombreuses expositions de groupe, parmi lesquelles la Maison des Arts la Sauvegarde dans le Vieux-Montréal et le Pavillon Formoptic de Terre des Hommes en 1972, et surtout dans sa région. Ses tapisseries furent présentées en solo au Couvent de Jésus-Marie de Valleyfield en 1974 et 1979, au Musée Historique de Vaudreuil en 1976, à la Maison du Notaire, à Trois-Pistoles en 1977 et à l'Auditorium d'Alma, au Lac-Saint-Jean en 1979.

Nous pouvons voir ses oeuvres, notamment à Valleyfield, à l'édifice des Postes, au Palais de Justice, au Palais Épiscopal et à la cathédrale de Valleyfield, au Musée Historique de Vaudreuil, à la Société Radio-Canada de Montréal et à l'Hôtel de ville d'Alma, au Lac-Saint-Jean ainsi qu'au Manoir de Cartierville. Marie Dionne est membre de la Guilde Canadienne des Métiers d'art depuis 1974.



De l'aube au crépuscule, 1975
4,30 x 2,20 m
Tapisserie de basse lisse

Denis Poirier

Né à Valleyfield en 1946, Denis Poirier fit ses études à l'École des Beaux-Arts de Montréal puis à l'Université du Québec à Montréal (1966-1970) avant d'entreprendre un baccalauréat spécialisé en enseignement des arts plastiques (1971-1973). Depuis 1979, il enseigne au Cégep de Valleyfield.

Après avoir fait en 1972 une sculpture murale pour la Caisse des employés de l'édifice de Radio-Canada à Montréal, Denis Poirier opta définitivement pour l'art cinétique et la murale qu'il réalisa dans le cadre de la politique du 1% nous donne un aperçu de ses préoccupations.

Inscrit comme stagiaire pour le cours «Art et Ordinateur» donné au M.I.T. (Massachussets Institute of Technology) à Cambridge aux États-Unis, il fut aussi le représentant de l'Université du Québec lors du troisième séminaire de «L'Homme et l'ordinateur» tenu au Conseil National de la recherche à Ottawa en 1973.

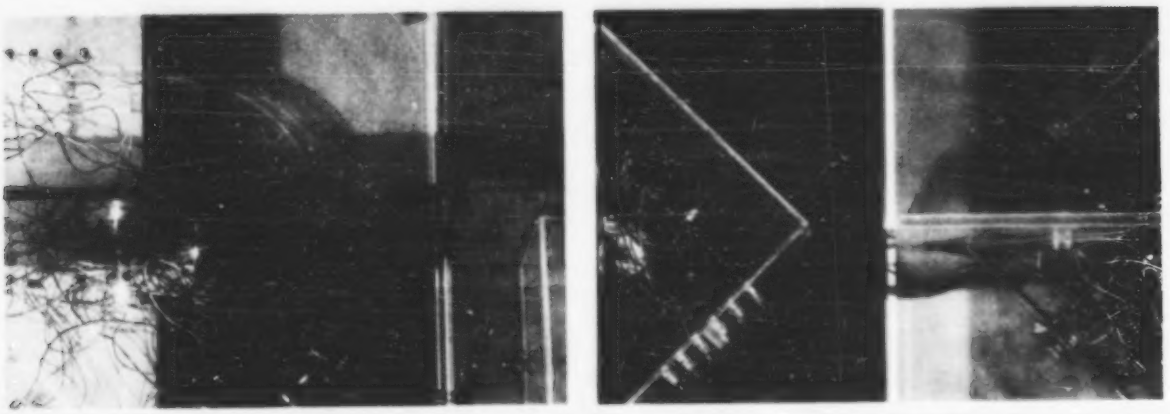
En 1973-1974 il fonda le groupe interdisciplinaire Homo-Ludens chargé de la recherche en environnement cybernétique et cinétique et il réalisa alors la sculpture lumino-dynamique et électro-acoustique du nom de «Triacs phanérogames» ainsi que le projet «Grue héliotrope» qui utilisait un laser à l'hélium-néon pour créer des sculptures immatérielles. Ce projet lui valut une bourse du Conseil des Arts du Canada.

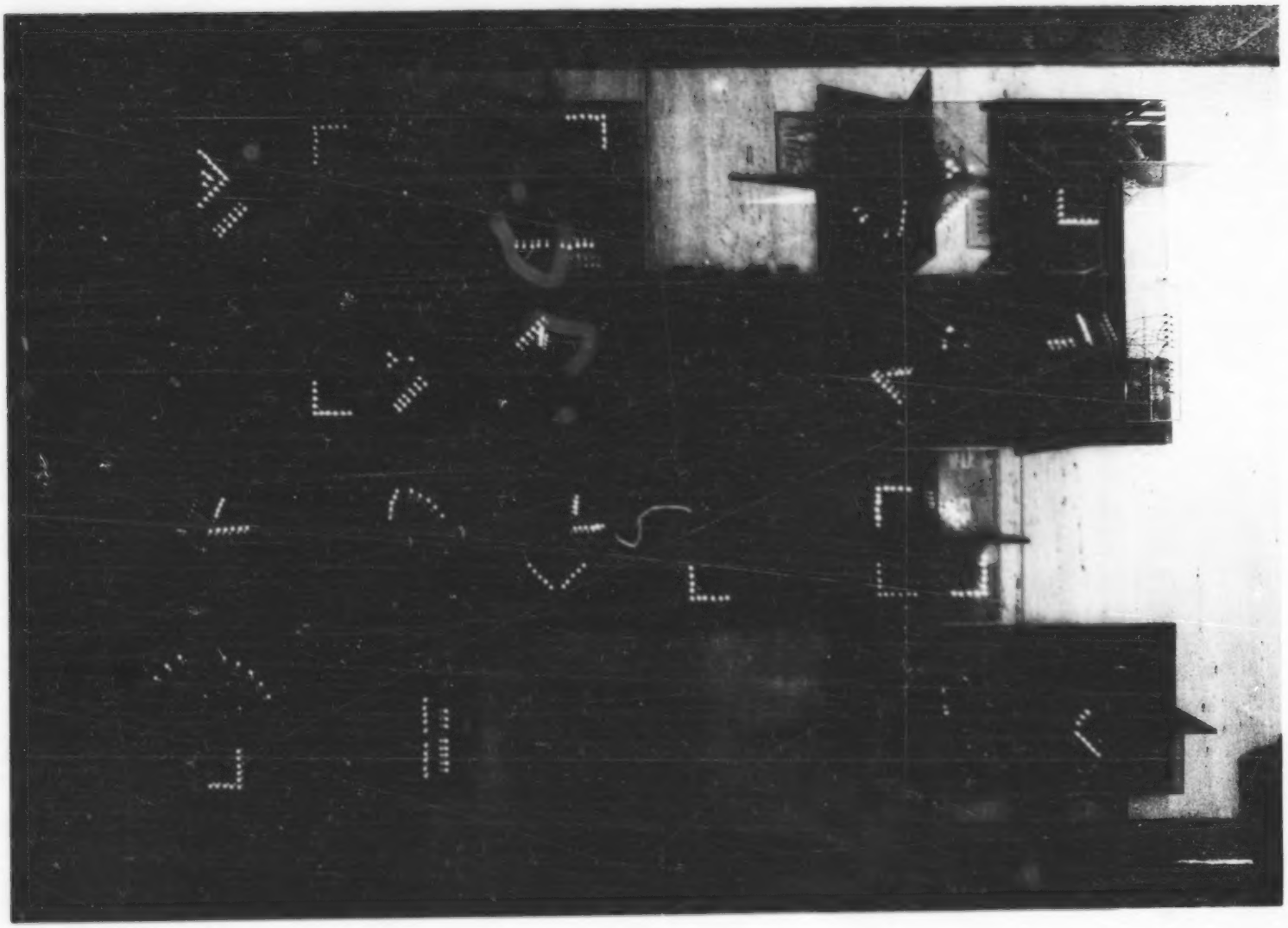
Depuis 1976, il expérimente l'utilisation du vent comme source énergétique et cette démarche trouva sa confirmation au symposium de Terrebonne (1978) dans la sculpture en acier et aluminium, haute de 6,9 m actionnée par le vent et pour laquelle il fut un des sept lauréats.

Outre ces sculptures, il réalisa un jouet éducatif intitulé «L'alvéole dans la marguerite» consistant en des habitats multifonctionnels (1974), des environnements cinétiques pour des discothèques (1977) ainsi qu'un masque monumental représentant une tête de noir (6,9 x 2,7 x 2,1 m) pour une autre discothèque (1978).

Boursier du ministère de l'Éducation en 1972, membre de l'Association des artistes professionnels du Québec depuis 1974, agent de développement du secteur des arts plastiques pour le compte de la ville de Valleyfield (1975) il enseigne au Cégep de Valleyfield depuis 1979.

Denis Poirier participa à quelques expositions collectives depuis 1967, notamment au Musée des Beaux-Arts de Montréal (Noël 1972), à l'Association des sculpteurs de Montréal pour «Les moins de 35» en 1973, à la Maison des Arts la Sauvegarde à Montréal en 1973, au Cégep du Vieux-Montréal en 1975 et à la Galerie Store en 1977. L'Université du Québec à Montréal fit l'acquisition d'une de ses oeuvres en 1972.





Cerveau III cherche une idée, 1975
3,6 x 2,4 x 0,30 m
Murale en plexiglass laminée et colorée, capitonnée d'ampoules électriques

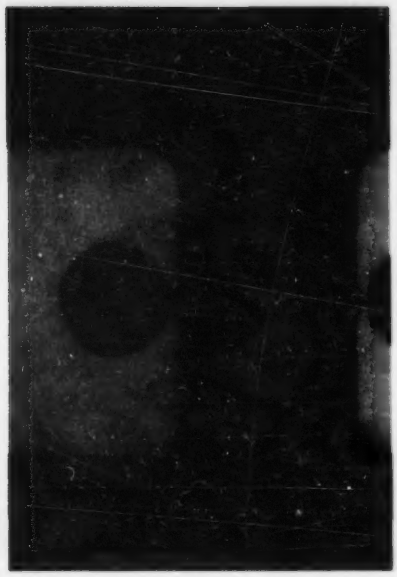
Ville d'Anjou

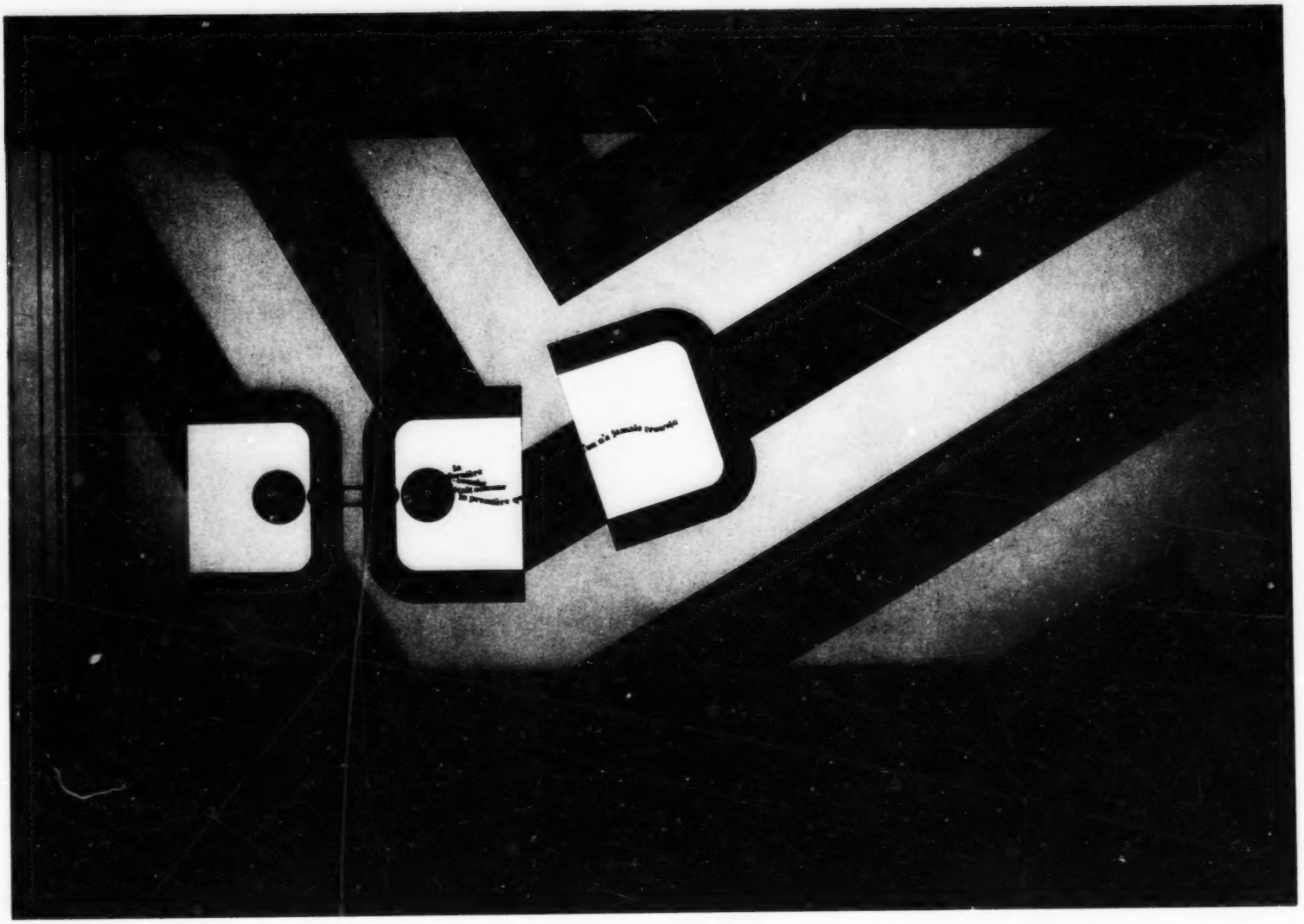
Centre régional de Montréal
Blouin et Blouin, *architectes*

Pierre Cornellier

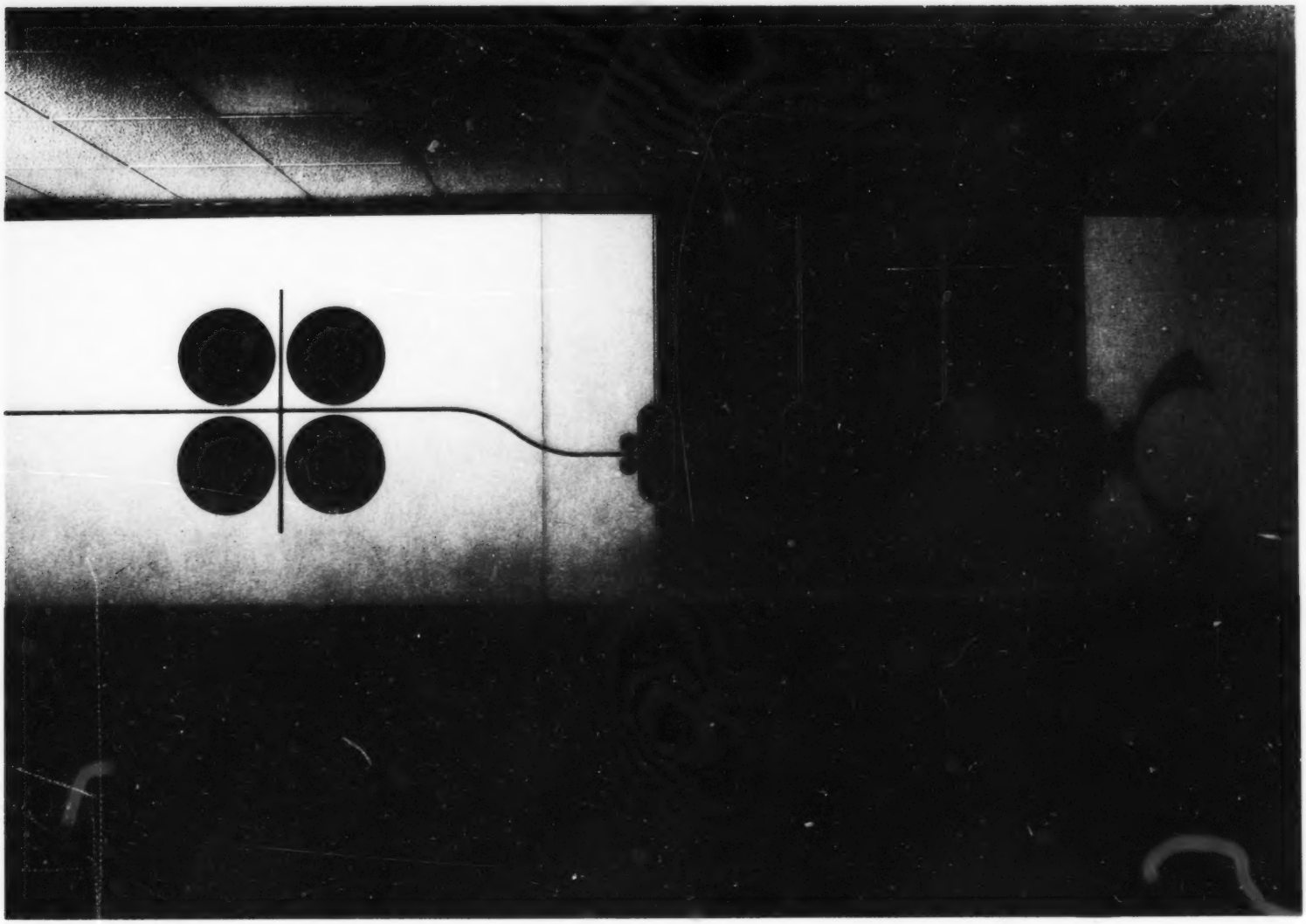
Né à Montréal en 1943, Pierre Cornellier exposa à la Galerie Claude Haeffely en 1964, à la Galerie du Drug en 1966, à la Boutique Soleil en 1967 et 1969, et à la Galerie Gilles Corbeil en 1974.

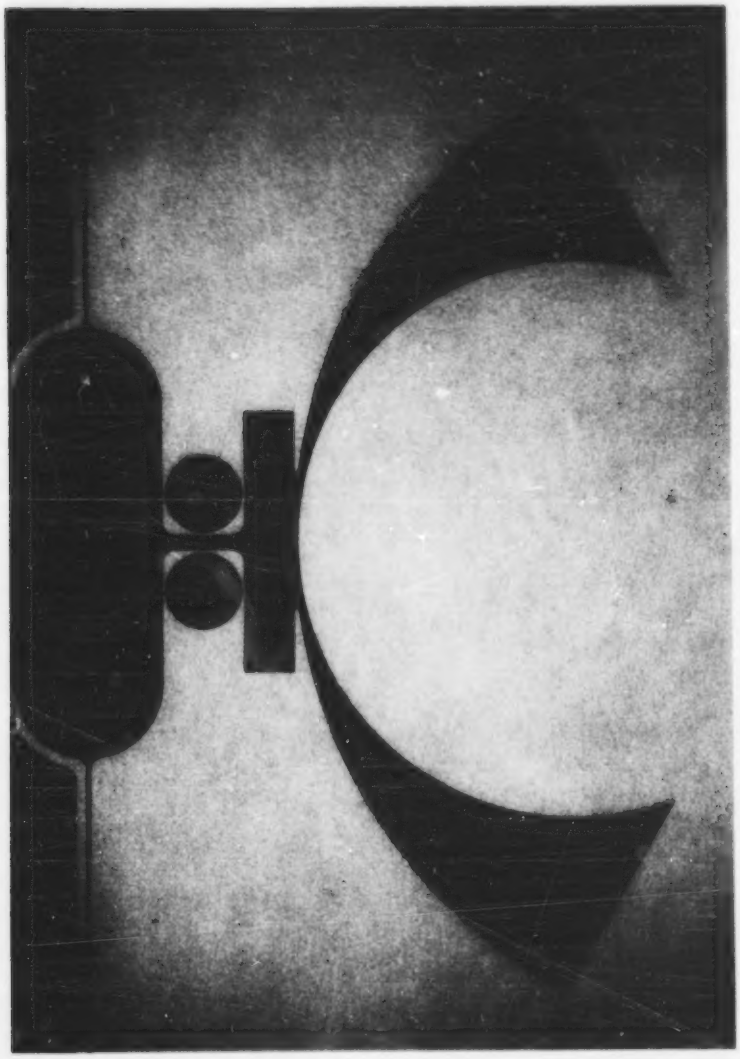
Lors de son exposition à la Boutique Soleil en 1967, Yves Robillard écrivait dans la Presse du samedi 22 avril, «On connaît le monde de Cornellier, ses jeux graphiques fantaisistes, tirets, lignes, points, cercles, ses formes en aplats pouvant évoquer des sortes de voiliers ou des ailes de papillons, son goût des volutes décoratives, son humour dans l'opposition d'immenses espaces encerclés à des zones extérieures d'un graphisme microscopique, sa passion du dessin concis et efficace. Cornellier, c'est un *designer* né!»

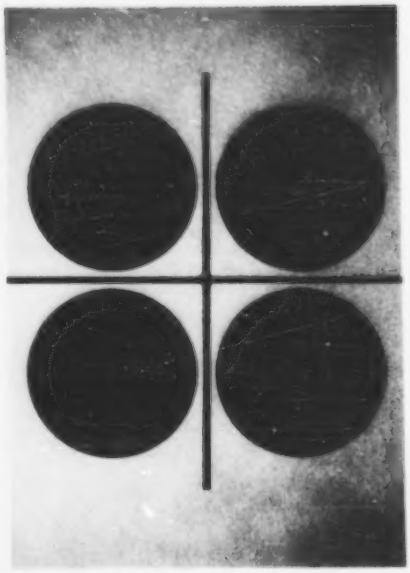




Murale

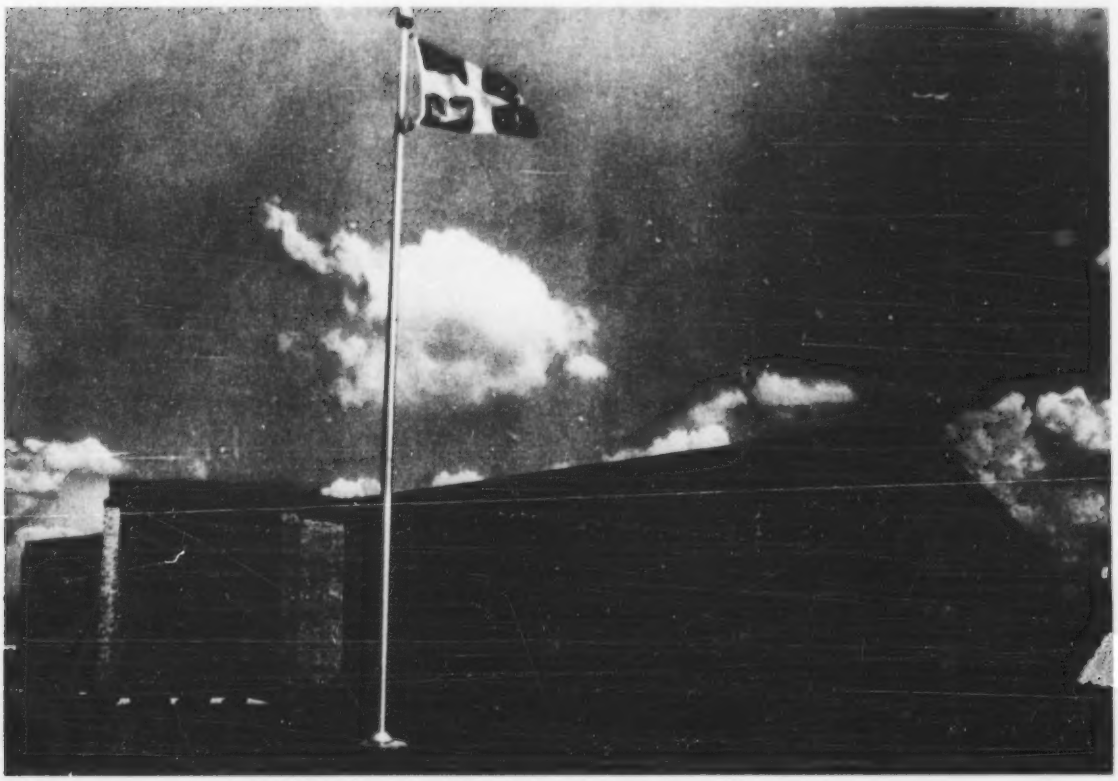






Weedon

Poste de la Sûreté du Québec
Émery Lessard, *architecte*
ministère des Travaux publics
et de l'Approvisionnement



Anke vanGinhoven

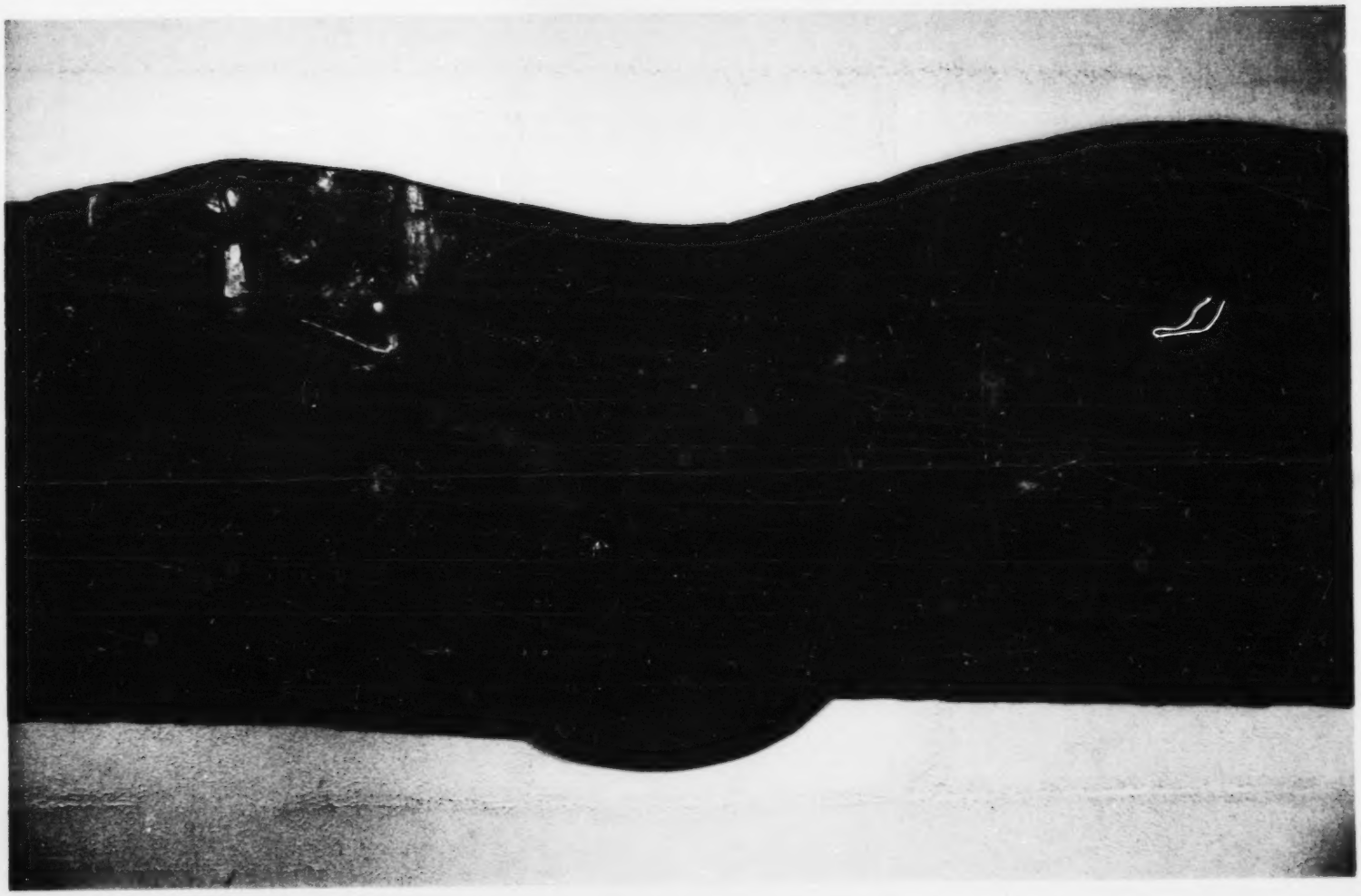
Née à Amsterdam en Hollande en 1931, Anke vanGinhoven arriva au Québec en 1959. Après des études à l'École des Beaux-Arts de Montréal et à l'UQUAM, elle obtint son diplôme en sculpture en 1971. Elle enseigne la tapisserie à l'Université du Québec à Sherbrooke depuis 1977.

D'abord sculpteur, elle travailla pendant une dizaine d'années la pierre et le métal (taille directe et soudure) tout en faisant de la céramique. En 1967, s'établissant sur une ferme à Sutton, elle délaissa la sculpture au profit de la tapisserie sur métier de haute lisse, cardant et filant ses propres fibres. Les tapisseries non figuratives de l'artiste s'apparentent à ses préoccupations de sculpteur par l'importance accordée à la texture et au volume.

Cependant, elle continua à faire de la céramique, créant murales et sculptures. Toutefois, ses oeuvres en céramique sont tantôt figuratives, tantôt semi-abstraites, illustrant la nature, les plantes, les animaux et les personnages de la vie quotidienne. La murale réalisée dans le cadre de la politique du 1% s'inscrit dans cette démarche artistique.

Depuis 1962, Anke vanGinhoven participa à plusieurs expositions de groupe, notamment au Musée des Beaux-Arts en 1967 (céramique), à la Whitby Gallery, à Whitby en Ontario en 1973 (céramique), au Musée du Québec avec les membres de la S.A.P.Q. en 1977 (tapisserie), à l'Université de Sherbrooke dans le cadre de «la Nouvelle Tapisserie au Québec» en 1977 et lors du Concours d'estampe et de dessin québécois en 1979 (papier fait à la main), ainsi qu'à la Biennale de la Nouvelle Tapisserie Québécoise au Musée d'art contemporain en 1979. Elle tint également plusieurs expositions individuelles, notamment au Centre Culturel de Cowansville en 1973, à la Galerie Mena"essen à Sherbrooke en 1975, à l'Ontario Craft Council à Toronto en 1976, au Musée des Beaux-Arts de Montréal en 1977 (Tapisserie '77), à l'Anse-aux-Barques à Québec en 1979 (tapisserie - dessin - fibre) et à la Galerie Saint-Denis à Montréal en 1979 (sculptures céramiques).

Nous pouvons voir quelques-unes de ses réalisations au Centre Culturel de Laprairie (tapisserie, 1979), à l'église Saint-Léon de Cowansville (murale en céramique, 1977), et au Foyer Sutton, à Sutton (tapisserie, 1979).



L'Homme dans la société, 1979
1,2 x 2,4 cm
Murale en terre cuite

Index

Ayot, Pierre, 2
Beauchemin, Micheline, 110
Besner, J. Jacques, 178
Boisvert, Gilles, 98
Bonet, Jordi, 122
Bourdon, Serge, 28
Cornellier, Pierre, 192
Daudelin, Charles, 86, 116
Dionne, Marie, 186
Doucet-Saito, 162
Ferron, Marcelle, 8, 34
Fiore, Giuseppe, 140
Gravel, Suzanne, 152
Jean, Marcel, 18
Lajoie, Paul, 92
Larivière, Gilles, 160
Langevin, Roger, 58
Lisée, Jacques, 80
Mercier, Monique, 54
Mérola, Mario, 70, 117
Mitchell, Raymond, 6
Mongeau, André, 50
Otis, Serge, 66
Pagé, Lewis, 20, 128
Panneton, Louise. 180
Paquin, Roger, 102
Piché, Reynald, 12
Poirier, Denis, 188
Poulin, Robert, 174
Rousseau, Bernard, 62
Salvail, Reno, 24
Sauvé, Paulette-Marie, 74
Savoie, Maurice, 104
Soucy, François, 144
Sucsan, Charles, 136
Tanguay, Michel, 46
Théberge, Claude, 76, 118, 156, 166, 170
Théberge, Vincent, 42
Trudeau, Yves, 132
Van Ginhoven, Anke, 198
Veilleux-Morency, Jeannine, 148
Villandré, Adrien, 94